00084871

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

JOURNAL

D'UN VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

TOME I.

X - 4220

JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1816, 1817, 1818 ET 1819,

PAR M. CAMILLE DE ROQUEFEUIL,

LIEUTENANT DE VAISSEAU, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS
ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

Commandant le navire le *Bordelais*, armé par M. Balguerie *Junior*, de Bordeaux.

84871

TOME PREMIER.

VOL I

PARIS,

BONTHIEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, n° 252.
LESAGE, LIBRAIRE, RUE DU PAON, n° 8.
GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, n° 20.

1823.

F8 910.4
R091Jou
84871

PRÉFACE.

Cet Ouvrage était écrit depuis trois ans; mais différentes circonstances, et une certaine timidité, empêchèrent M. de Roquefeuil de le livrer à l'impression : ce n'est qu'en partant pour un voyage de long cours (1), que, cédant aux sollicitations de sa famille, il lui a laissé son manuscrit avec permission d'en faire tel usage qu'elle voudrait. Un des frères de l'auteur s'est chargé de la publication de ce journal, auquel il n'a fait aucun changement. L'ouvrage est tel qu'il a été écrit à bord même du *Bordelais ;* aussi le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver de ces phrases pom-

(1) M. de Roquefeuil commande le navire *l'Entreprenant*, armé par M. Rey, de Bordeaux, et parti pour l'île de France et le Bengale en juillet dernier.

peuses, dont souvent le principal objet est de briller aux dépens de la vérité : c'est le langage d'un marin qui décrit tout ce qu'il voit, et qui rend compte des émotions agréables ou pénibles que le vaste tableau soumis à ses regards lui a fait éprouver. On reconnaîtra facilement une certaine teinte de localité qui est le cachet distinctif de la bonne foi.

M. de Roquefeuil, par une modestie dont le public ne lui peut savoir gré, s'est borné à ne donner de détails spéciaux que sur les pays peu connus, craignant de répéter ce que ses devanciers ont déjà dit. Ceux qu'il donne sur les îles Marquises, la côte Nord-Ouest d'Amérique, la Californie, etc., sont d'un intérêt majeur, et doivent plaire aux lecteurs qui aiment à s'identifier avec les objets dont on les entretient.

L'auteur s'est attaché principalement à

ce qui regarde la marine et le commerce; cette dernière partie surtout est traitée d'une manière qui seule ferait honneur à son auteur, si l'ouvrage en entier ne prouvait qu'il a voyagé et observé en homme qui aime la gloire et la prospérité de son pays.

Cet ouvrage vient résoudre un grand problème, celui de commercer avec la Chine sans exportation de numéraire. Par des raisonnemens aussi justes que profonds, l'auteur fait connaître combien seraient avantageuses, sous tous les rapports, des expéditions dans cette partie du monde. Toutefois on ne trouvera point de nouveaux renseignemens sur la Chine; car personne n'ignore comment s'y fait le commerce avec les étrangers; mais le point essentiel était d'établir la possibilité d'étendre notre industrie jusque parmi ces pays peu connus; et M. de Roquefeuil peut s'attribuer le mérite d'avoir contribué

à lever les obstacles qui s'opposaient à ce que notre commerce devînt universel, comme celui d'une puissance rivale.

Après un voyage aussi long que pénible, et fait d'après l'autorisation du ministre et dans un but d'utilité générale, M. de Roquefeuil croyait avoir des droits à la bienveillance du gouvernement; cependant, à son arrivée à Paris, on lui a dit, au ministère (1) de la marine, que, d'après le caractère du voyage, il ne pouvait espérer d'avancement. Ce n'est qu'après avoir reconnu pendant deux années la vérité de cet avertissement, que M. de Roquefeuil, comptant alors onze années de grade de lieutenant, a quitté avec regret la marine royale, dans laquelle sa famille avait toujours servi avec honneur, pour naviguer au commerce.

Cette résolution lui fut dictée encore

(1) Ministère de 1820.

plus par son goût d'observation et dans le dessein de se rendre utile à son pays, que pour réparer les maux que la révolution lui a faits, et dont M. le marquis de Roquefeuil, son père, a été une des plus honorables victimes.

Les bornes d'une Préface ne permettant pas d'entrer dans beaucoup de détails, on traitera, dans l'Introduction qui suit, les différens sujets qui méritent une analyse. C'est moins une Introduction particulière à cet ouvrage qu'à tous les voyages en général, ayant cru faire une chose agréable au public et utile aux navigateurs en leur présentant un précis historique des voyages qui ont été faits, soit autour du monde, soit dans la mer du Sud. Par l'indication sommaire qui est faite de chacun d'eux, le lecteur pourra facilement vérifier les erreurs que M. de Roquefeuil a été dans le cas de relever. Il est d'autant plus en

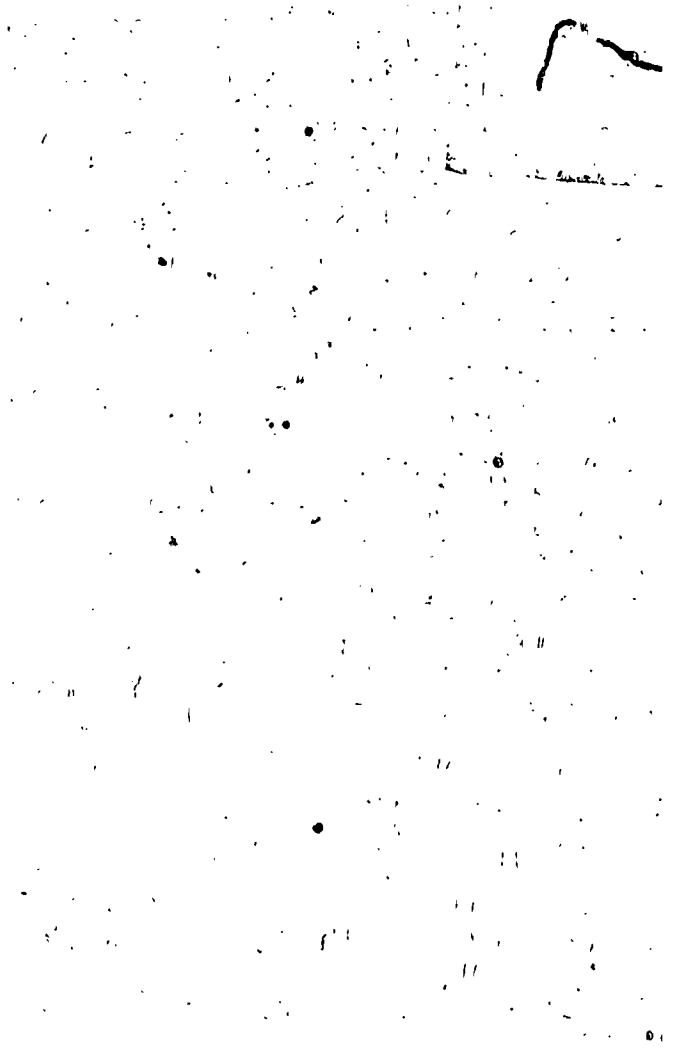
droit d'inspirer la confiance sur ce point, qu'il a cherché tous les moyens de rendre justice aux habiles navigateurs qui l'ont précédé. On se convaincra aussi d'une vérité qui fait honneur au caractère de l'auteur, c'est qu'il n'a relevé que les erreurs qui pouvaient être dangereuses par leur importance, et que toujours il a fait valoir les raisons qui ont pu tromper l'attention de ceux qui les ont commises, ou séduire leur imagination.

La mappemonde et la carte de la côte Nord-Ouest ont été jointes au voyage afin que le lecteur puisse suivre aisément M. de Roquefeuil dans toutes les contrées qu'il a parcourues. L'éditeur a cru devoir suivre cette méthode, généralement adoptée pour ces sortes d'ouvrages, et dont l'utilité est reconnue.

L'éditeur a retranché de l'ouvrage original le vocabulaire des différens idiomes

Indiens. La difficulté de bien exprimer la prononciation, qui, dans ce cas, serait tout le mérite, lui a interdit le désir qu'il en avait conçu d'abord. Quand on compare ceux qu'ont donnés les précédens navigateurs, on reconnaît de suite les difficultés de rendre exactement un langage que l'on saisit à peine; et l'on remarque surtout, par la manière dont la prononciation est figurée, qu'elle appartient à des traducteurs d'une langue étrangère entre eux.

Nous espérons que le public accueillera favorablement cet ouvrage, dont l'originalité des détails ajoute à l'agrément du sujet.



INTRODUCTION.

Les voyages ont été de tout temps placés en tête des moyens qui concourent de la manière la plus rapide et la plus efficace à étendre le cercle de nos idées et de nos connaissances ; et à faire fleurir les arts, les sciences, le commerce et la civilisation. En effet, la nature n'est point partout identique à elle-même ; au contraire, elle ne se présente à nos yeux qu'au milieu d'un cortége de phénomènes, de nuances, de formes souvent étrangères les unes aux autres. Toujours sublime, toujours admirable dans ses créations, elle les différencie cependant dans chaque pays, dans chaque province, dans chaque canton, et, en disséminant d'un pôle à l'autre ses trésors, ses bienfaits, ses merveilles, elle ajoute encore aux beautés naturelles par lesquelles ces phénomènes nous séduisent, le charme de la variété et la grâce du contraste. Que

tive des hommes et des choses qui se présentèrent successivement à sa vue pendant la période la plus longue de sa vie, au milieu des cités et des nations étrangères, croit-on, disons-nous, qu'il eût puisé en lui-même cette éblouissante abondance d'idées et d'images, cette flexibilité étonnante, à l'aide de laquelle il sut tout peindre et embellir, cette variété de style toujours en harmonie avec les pensées?

Si de la littérature nous passons à la philosophie, la même réflexion se représente, surtout à l'égard de ceux qui, les premiers, fondèrent en Grèce et en Italie des écoles de métaphysique et de morale. Thalès, Pythagore, ne durent pas uniquement à la force d'une imagination créatrice les systèmes qu'ils enseignèrent et qu'ils répandirent; ils ne firent l'un et l'autre qu'embellir et rendre probables, par des développemens, les doctrines qu'ils avaient puisées originairement, l'un dans les mystérieuses théories des sages de Memphis, l'autre dans ses entretiens avec les mages de la Perse et les brames de l'Inde.

l'homme instruit et avide de connaissances entreprenne des voyages, qu'il passe en revue les nombreuses singularités qui s'offrent en foule dans un monde étranger, au milieu de tant d'objets naguère encore inaperçus et sans existence pour lui, peintre, poète, naturaliste, commerçant ou homme du monde, il va sentir ses idées se multiplier et s'agrandir, sa mémoire s'enrichir de pensées et d'images nouvelles, et son esprit arriver, comme par enchantement, à une sphère plus vaste, plus brillante et plus élevée.

Un des fruits des voyages est d'apprendre à connaître non-seulement les variations et les irrégularités apparentes de la nature extérieure, mais encore les caprices et les anomalies de l'esprit humain; anomalies et caprices qui changent souvent avec les lieux, ainsi que les phénomènes externes.

On peut facilement entrevoir les immenses avantages qu'un habile observateur peut tirer des voyages, et concevoir l'opinion de quelques nations modernes, chez lesquelles on considère les voyages comme

le complément nécessaire de l'éducation ; enfin on concevra, en reportant un instant ses regards sur cette Grèce qu'il faut toujours citer quand on parle d'une gloire quelconque, que les poètes, les naturalistes et les philosophes les plus célèbres de cette terre classique des beaux-arts et de la philosophie allèrent tous chercher des lumières et des connaissances nouvelles chez les nations voisines.

Orphée, le premier, rapporta de l'Egypte dans sa patrie, au milieu des peuplades de la Grèce sauvage, des lumières plus pures et des traditions moins confuses sur l'essence et les attributs de la divinité. Trois siècles après, Homère vint : il n'est personne qui, à la lecture de l'Iliade et de l'Odyssée, n'admire cette prodigieuse multiplicité de tableaux qui, toujours fidèles, toujours variés, semblent embrasser et reproduire les unes après les autres toutes les scènes du monde physique et du monde intellectuel. Quelque riche, quelque flexible que fût l'imagination de ce poète sans rival, croit-on que sans la contemplation atten-

L'on peut poser en principe que puisqu'un des caractères de la nature, soit physique, soit morale, est de se présenter sans cesse accompagnée de modifications différentes et de phénomènes nouveaux, l'on doit, lorsqu'on voyage, acquérir sur une foule d'objets une foule de notions qu'il eût été impossible d'avoir sans les voyages.

Les voyages en eux-mêmes influent non moins directement sur la formation et l'accroissement des arts et des sciences.

Les beaux arts sont fils de l'imagination et de l'enthousiasme; reproduire avec énergie et fidélité le spectacle des scènes physiques et des scènes morales qui élèvent et flattent l'âme, voilà leur but; unité et variété dans cette copie des scènes du monde, voilà leur règle. Or, quand est-ce que le peintre, le poète, l'artiste enfin, quel qu'il soit, pourra répandre dans ses créations cette variété qu'on demande, qu'on exige impérieusement? C'est quand la vue attentive de tout ce qui se passe en lui et hors de lui aura enrichi et fertilisé son imagination.

Croit-on les voyages inutiles pour produire cet effet?

Quant aux sciences philosophiques, un instant d'attention suffit pour voir que plus on observera de faits de l'homme dans diverses positions, plus on perfectionnera la science dont l'homme est l'objet; c'est surtout sous le point de vue religieux et moral qu'il est curieux et utile de multiplier ses observations.

De ce qui précède, on doit se convaincre que l'utilité des voyages demande nécessairement une relation exacte des événemens et des circonstances qui peuvent intéresser les arts et la civilisation. C'est en s'identifiant en quelque sorte avec le voyageur qu'on peut apprécier le mérite de sa relation. Le lecteur doit éprouver les mêmes émotions que l'auteur dont il suit le voyage; il doit partager ses plaisirs et ses peines; et si son cœur palpite en trouvant un peuple heureux, il doit aussi gémir sur les maux qui sont répandus avec profusion sur notre malheureux globe.

Après ces considérations préliminaires,

nous allons présenter succinctement les faits principaux du voyage de M. de Roquefeuil, et développer les divers points qui sont susceptibles d'une analyse particulière. Mais avant tout, nous croyons devoir donner un précis du voyage, afin de faire connaître plus particulièrement les avantages qu'on peut en retirer.

M. de Roquefeuil, commandant du *Bordelais*, part de Bordeaux, double le cap de Horn, et, après cent dix-sept jours de traversée, relâche à Valparaiso; il se trouvait dans cette ville lorsque les insurgés de Buenos-Ayres s'en emparèrent et détruisirent le gouvernement de la métropole. M. de Roquefeuil donne quelques détails sur la ville, la situation politique du pays, le caractère des Chiliens, et les articles de commerce qui sont d'une défaite avantageuse au Chili. De Valparaiso, il fait voile pour le Pérou, séjourne deux mois au Callao et à Lima, où il est accueilli avec bienveillance par le vice-roi, dont la protection lui facilite les moyens de se défaire d'une partie de sa cargaison. Se bornant à

ne parler principalement que de ce qui peut intéresser le navigateur et le commerçant, il traite des différens articles de commerce propres à être importés dans ce pays. Il donne la description de quelques établissemens et fêtes publics, fait connaître l'état politique de cette partie de l'Amérique, et motive l'esprit d'indépendance qui commençait alors à s'y manifester, et qui a éclaté depuis. Du Pérou, il passe en Californie, relâche au port San-Francisco. De la Californie, il se dirige vers la côte Nord-Ouest pour s'y procurer des pelleteries en échange des produits de l'industrie française; c'était là le but principal de l'expédition du *Bordelais*, ces pelleteries devant être portées en Chine et converties en marchandises de ce pays, recherchées en Europe, et qu'on aurait par ce moyen sans extraction de numéraire. Il arrive à Noutka, y est bien accueilli par Macouina, chef de ces contrées, déjà connues par les voyages de Cook et de Vancouver. Il commence ses échanges avec les naturels.

La saison, trop avancée, oblige M. de

Roquefeuil à aller hiverner aux îles Marquises de Mendoça. Une relâche de deux mois dans cet archipel le met à même de prendre des notices exactes sur la navigation de ces îles, les mœurs et les coutumes des habitans, les productions du pays, et les objets recherchés par les naturels. Il donne sur ces différens points des détails circonstanciés et intéressans qui seront utiles aux navigateurs, et qui piqueront la curiosité des gens du monde.

Après avoir fait sa cargaison de sandal, principale production de ces îles, article d'une bonne défaite en Chine, M. de Roquefeuil retourne à la côte Nord-Ouest, relâche à la Nouvelle-Archangel, chef-lieu des établissemens russes dans cette partie du monde. Il conclut avec le gouverneur-général, capitaine de Heigmeister, une convention pour faire la chasse aux loutres de compte à demi, et par laquelle le gouverneur doit lui fournir soixante chasseurs de l'île de Kodiack, et M. de Roquefeuil s'engage à payer 200 piastres pour chaque chasseur qui serait tué dans l'expédition. Détails sur

Kodiack, les productions du pays, les ports Saint-Paul, Poustoy et Lesmoy. L'auteur y embarque les soixante chasseurs et leur baidarques (bateau fait avec la peau du lion marin), remonte la côte, débarque ses hommes à Kowalt, et commence la chasse; mais, attaqués le troisième jour par les sauvages, qui, à la faveur d'un bois épais, fondent sur les Kodiaques à l'improviste, en tuent vingt-quatre et blessent douze, il est forcé de se retirer et de renoncer à cette opération, et n'a d'autre ressource à employer pour se procurer des pelleteries que par le moyen d'échange. Il explore pendant plus de six mois la côte Nord-Ouest jusqu'au 60 degré, les îles de la Reine Charlotte et du Prince de Galles, le canal de Lynn, Housmon, etc. Il donne sur ces mers et détroits des détails importans pour les navigateurs, décrit les mœurs des diverses peuplades sauvages qui habitent ces côtes, leur manière de trafiquer, indique les précautions qu'il faut prendre pour se préserver de surprises, seul genre d'attaque de ces peuples.

Dans tout le cours de cette navigation, la relation de M. de Roquefeuil s'accorde presque toujours avec celle de Vancouver, et lorsqu'elles diffèrent, ce n'est que sur des points de la côte que ce célèbre navigateur n'avait pas eu le temps d'explorer lui-même.

Le Bordelais retourne à San-Francisco pour faire une cargaison de blé, qui doit être employée à payer les Kodiaques tués par les Indiens. Description du port San-Francisco, détails sur le pays et les missions de la Californie. Dans les trois relâches que fit *le Bordelais* à San-Francisco, les Pères lui fournirent avec empressement et à un prix modéré tous les vivres et autres objets dont il avait besoin, et reçurent dans leur hôpital les malades du bord, qui y furent traités avec une hospitalité et une charité vraiment chrétienne. Retour à la Nouvelle-Archangel. Deuxième relâche à Nootka, dans l'espoir d'y trouver les pelleteries que Macouina avait promis de lui conserver; il est trompé dans cet espoir. Macouina lui fait des adieux affectueux, et lui exprime

le désir de voir les Français former un établissement dans son pays. M. de Roquefeuil a occasion de prouver combien étaient injustes les prétentions que les Anglais voulaient faire valoir sur Noutka; prétentions qui furent sur le point d'allumer la guerre entre trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et l'Espagne, et pour laquelle la France arma, en 1790, quarante-cinq vaisseaux. De Noutka, il fait voile pour les îles Sandwich, et relâche à l'île de Waoho. Taméaméa était souverain de ces îles, qu'il avait successivement réduites sous son obéissance. Détails historiques sur Taméaméa, qui accueillit l'auteur avec bonté, lui parla de la France, du Roi, et fit des vœux pour la prospérité de Sa Majesté. Après une relâche de trois semaines aux îles Sandwich, *le Bordelais* fait route pour la Chine, et jette l'ancre devant Canton en avril 1819.

Avec le produit des pelleteries, du sandal et autres objets, recueillis sur la côte Nord-Ouest et dans la mer du Sud, M. de Roquefeuil se compose une nouvelle car-

gaison d'articles les plus recherchés en Europe, et que, jusqu'à ces derniers temps, elle ne s'était procurés qu'à prix d'argent. Il donne des détails intéressans sur le commerce que les Anglais et les Américains font avec la Chine, les marchandises qui y ont le plus de débit; passe le détroit de la Sonde, arrive à contre-mousson à l'Ile-de-France, double le cap de Bonne-Espérance, rentre à Bordeaux, et complète son tour du Monde, trois ans et un mois après être sorti de la Gironde.

C'est ici naturellement que doit trouver place l'éloge de M. Balguerie, armateur du navire *le Bordelais*, dont le commandement était confié à M. de Roquefeuil. Cet estimable négociant ne considérant l'entreprise d'un voyage autour du Monde que sous le point de vue général, n'a pas craint d'exposer une partie de sa fortune pour courir des chances au moins très-hasardeuses. Malgré le peu de succès de ce voyage, quant à son résultat pécuniaire, M. Balguerie a rempli ses engagemens avec la plus scrupuleuse exactitude. Aussi Sa

Majesté, toujours empressée de reconnaître le vrai mérite, lui a-t-elle accordé la décoration de la Légion-d'Honneur, et a honoré le commerce en la personne de l'un de ses membres les plus distingués. Cette récompense était la plus flatteuse que M. Balguerie ait désirée, et le gouvernement n'a seulement pas récompensé le commerçant patriote, mais encore l'homme intègre, le citoyen vertueux, et le modèle de toutes les qualités sociales et privées.

Le but principal du voyage de M. de Roquefeuil étant d'établir des relations commerciales avec la Chine, il n'a pu se livrer exclusivement à l'esprit de découverte, il s'est en cela renfermé dans les bornes de ses instructions; on ne peut, on ne doit donc pas lui reprocher de n'avoir étendu le domaine de nos connaissances quant à cette partie. Il est toutefois une considération qui vient diminuer le regret que M. de Roquefeuil n'ait pu se livrer à des recherches que ses connaissances et son esprit d'observation auraient rendues intéressantes; c'est qu'au moins il

n'a point à gémir sur des actes de cruauté ou d'injustice qui accompagnent souvent l'esprit de découvertes. Sans doute, nous sommes éloignés de blâmer les actes de rigueur que les circonstances commandent. Dans le cas d'une défense légitime, toute considération doit s'évanouir et faire place à l'impérieuse nécessité : c'est ainsi que l'équipage du *Bordelais*, ayant été attaqué par les Indiens de Kowalt, a dû opposer une résistance exemplaire, qui était commandée autant par l'intérêt général que par la conservation particulière.

Dans ces sortes d'expéditions, on doit repousser la force par la force ; mais excepté ce seul cas, aucune rigueur ni violence ne doit être exercée, et nous ne sommes pas moins affligés que surpris en lisant dans l'Introduction du deuxième voyage de Cook, le traducteur, M. Hawkesworth, s'exprimer ainsi :

« Nous ayons pu avoir quelquefois des » torts ; mais les hommes à qui ces expédi- » tions sont confiées sont-ils exempts de » passion et de faiblesse? Qui donc peut

» répondre qu'une injure soudaine ne l'ex-
» citera pas à se *venger ?* qu'à l'aspect d'un
» danger imminent, il ne cherchera pas à
» s'y soustraire par quelque acte de vio-
» lence? Un défaut de jugement, ou la *co-*
» *lère*, peuvent aussi égarer des hommes
» toujours disposés à invoquer la rigueur
» des lois qui les gouvernent. Tous ces
» *inconvéniens* prennent leur source dans
» les imperfections humaines, et seront
» *toujours* inséparables de l'entreprise des
» découvertes.

» *S'il faut craindre de tuer un Indien*
» pour accroître, en examinant le pays
» qu'il habite, les ressources commerciales
» et le progrès des connaissances humaines,
» on devra s'interdire également de ris-
» quer les jours de ses concitoyens, pour
» que l'activité du commerce national s'é-
» tende à des contrées déjà connues.....

» Je crois donc pouvoir *raisonnable-*
» *ment* conclure que les progrès des sciences
» et du commerce importent beaucoup à
» tous les hommes, et que s'ils causent la
» mort de quelques individus, les avan-

» tages qu'ils procurent au plus grand » nombre doivent faire considérer cette » perte comme un des maux particuliers » qui tournent au profit du bien géné- » ral. »

Un tel langage se réfute de lui-même; heureusement des principes aussi odieux ne trouvent pas d'apologistes : quant à leur auteur, il est assez puni, puisqu'il s'est fait connaître.

Dans les premiers siècles, les voyages offraient un attrait plus vif et plus piquant que ceux entrepris dans les temps modernes. A cette première époque, les navigateurs allaient chercher des connaissances sur les arts et les sciences; maintenant, au contraire, nous portons les fruits de notre civilisation, et ne recevons rien en échange des lumières que nous répandons. Aussi pourrait-on dire avec raison que les voyages actuels doivent plaire davantage aux gens du monde, que le seul attrait de la curiosité peut séduire, qu'aux moralistes et aux philosophes, qui n'y trouvent rien à acquérir.

M. de Roquefeuil a bien senti cet inconvénient ; aussi, pour donner à son ouvrage tout le mérite dont il était susceptible, il s'est attaché particulièrement à la partie nautique et commerciale : c'est sous ce double rapport que nous allons considérer son ouvrage, et indiquer brièvement et succinctement les passages principaux qui traitent de ces deux objets.

Une des sources les plus fécondes de la richesse publique, aujourd'hui, c'est le commerce : c'est à tort que quelques hommes déclament contre le luxe qu'il entraîne à sa suite ; ceux qui ont réfléchi sans partialité sur la position actuelle de la société, savent que le luxe, fatal sans doute dans quelques circonstances, alimente perpétuellement cette nombreuse population, qui sans cela serait réduite à l'inactivité et à l'indigence, et accélère le mouvement des richesses qui resteraient ensevelies et inutiles pour le corps social. Les nations les plus riches et les plus florissantes de l'antiquité furent toujours celles qui se livrèrent en même temps aux travaux du commerce et aux

jouissances du luxe, et personne n'ignore que si l'on passait en revue les peuples modernes, on trouverait des résultats analogues. On présume bien qu'il ne s'agit pas ici du commerce, non-seulement pris dans telle ou telle branche, ni réduit aux seules localités d'un pays, d'un royaume même, mais en le considérant sous le rapport de l'intérêt général. L'importation des marchandises étrangères peut facilement s'opérer au moyen d'une extraction en numéraire; mais pour un pays, quelle est la véritable source de prospérité commerciale? N'est-ce pas quand il jouit des produits de tous les peuples, sans pour cela diminuer en rien sa fortune publique; or, partout et dans chaque circonstance, M. de Roquefeuil s'est toujours suffi à lui-même au moyen de ses marchandises, et si l'on considère un moment que ses objets d'échanges étaient généralement d'une qualité très-médiocre, que ne pourrait-on pas attendre d'une semblable expédition faite avec des ressources suffisantes, en considérant le résultat que celle-ci a eu, malgré les difficultés sans

nombre qui se présentaient? A Noutka, aux îles Marquises, à la Nouvelle-Archangel, en Chine, partout enfin où M. de Roquefeuil a pu séjourner, il a pris les renseignemens les plus positifs et les plus certains, afin d'établir d'une manière avantageuse des rapports commerciaux avec ces différens pays. Sur la Chine, par exemple, c'est mathématiquement qu'il prouve les produits que les différentes nations ont faits à diverses époques et dans un laps de temps assez long pour établir sur des bases certaines l'intérêt immense qu'elles en ont retiré.

On doit d'autant mieux louer M. de Roquefeuil du résultat heureux de ses notions sur le commerce, qu'étranger à ces sortes d'opérations, il n'avait pas pour lui l'expérience que donne une longue pratique dans cette partie. La théorie seule ne lui était pas étrangère, et le produit qu'il en a su tirer est encore un nouveau titre à l'estime de ses concitoyens.

La partie nautique, ainsi que nous l'avons dit plus haut, a été traitée avec une

attention scrupuleuse, pour ne pas dire minutieuse; toutefois, afin de ne pas fatiguer le lecteur par des détails qui n'étaient d'aucun avantage réel, il a supprimé tout ce qui appartenait à la navigation dans les pays connus par les précédens navigateurs: c'est ainsi que son retour de Chine en France est indiqué très-sommairement, ne voulant pas répéter les détails donnés par ses devanciers. Mais tout ce qui regarde particulièrement la navigation de la côte Nord-Ouest est traité avec un soin extrême, et devra plaire aux personnes qui ont l'habitude de ces sortes de voyages; faisant abstraction de tout ce qui lui est personnel, il passe sous silence ce qui ne présenterait qu'un intérêt particulier, et il se livre tout entier à son goût dominant d'observations. Peut-être quelques personnes trouveront-elles ces détails oiseux; nous leur répondrons que l'ouvrage ayant été communiqué avant l'impression à des personnes expertes en cette partie, elles ont été d'avis de n'en rien retrancher; laissons le soin aux marins eux-mêmes de rendre justice à

cette partie de l'ouvrage. Quoique M. de Roquefeuil se soit principalement occupé de ce qui regardait plus particulièrement le commerce et la marine, il faut bien se garder de croire qu'il ait négligé ce qui pouvait piquer la curiosité du lecteur ; en omettant quelques circonstances susceptibles de lui faire connaître les mœurs d'un peuple peu connu. Nous recommandons surtout le chap. VII du tome Ier, dans lequel l'auteur donne des détails très-curieux sur les îles Marquises et leurs habitans ; celui où il traite de Noutka (chapitre XII, t. II) est digne des plus grands éloges. Nous osons affirmer ici, sans craindre d'être contredit, qu'il est impossible de mieux faire connaître un peuple que ne l'a fait M. de Roquefeuil. Mœurs, usages, religion, tout y est traité d'une manière distinguée ; les détails qu'il donne sur cette dernière partie surtout sont d'un intérêt tout particulier. L'auteur nous fait connaître la vie du sauvage depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et n'abandonne son sujet qu'après en avoir épuisé toute la matière.

Quand on pense aux obstacles qu'il a fallu surmonter pour obtenir des détails aussi circonstanciés, on a peine à croire que le caractère d'un marin ait pu se plier à cette patience sans bornes dont l'auteur a dû faire usage : il est impossible d'en dire plus qu'il ne l'a fait, et le peu qu'on en retrancherait formerait une lacune dans l'ouvrage. Que le lecteur ne trouve pas ces louanges exagérées, et ne suppose pas qu'elles sont dictées par un sentiment particulier. Nous osons même dire, si ce n'était la crainte de blesser la modestie de M. de Roquefeuil, que nous ferions connaître quelques traits particuliers dont tout homme se glorifierait ; mais les liens qui nous attachent à l'auteur nous font un devoir de passer sous silence ce qui pourrait déceler une main amie plutôt que celle d'un simple narrateur.

Beaucoup de navigateurs ont déjà donné des détails sur Noutka ; mais les uns sont incomplets et les autres faux. Meares surtout se fait remarquer par des erreurs qui décèlent la rapidité avec laquelle son ou-

vrage paraît avoir été fait. Il donne sur la religion des notions opposées à celles qui sont véritables; les localités elles-mêmes sont faussement décrites. Vancouver, auquel M. de Roquefeuil rend toute la justice qu'il mérite, Vancouver lui-même, a commis une erreur, bien involontaire sans doute, en présentant Noutka comme étant le nom de tout le pays, tandis qu'il n'est que celui de la contrée de Macouina. Sur ce personnage même, M. de Roquefeuil a prouvé le peu de vérité des assertions avancées par différens navigateurs. Il n'y a pas de légers inconvéniens seulement à faire, d'une manière inexacte, le récit de ce qui peut faire connaître, soit un pays, soit même un personnage qui jouit d'une certaine autorité. Meares, qui, selon lui, s'était emparé d'une contrée au nom de son souverain, n'y avait qu'une pauvre cabane dont il avait obtenu la concession de la bienveillance, et l'on verra dans l'ouvrage même quelle suite cette fausse allégation a failli avoir. Nous disons fausse allégation, et nous le faisons avec motif; il y

a fausseté d'avancer un fait qu'on sait n'être pas vrai, et nous donnons ici la qualification qui convient à cette action.

Sans doute on peut être dans l'erreur, on peut donner une fausse cause à tel ou tel effet; mais alors on avance un fait que l'on suppose être tel qu'on le décrit, c'est ainsi que Vancouver a dit avoir reconnu un volcan, tandis que M. de Roquefeuil prouve l'erreur que cet habile navigateur a commise; mais il donne en même temps les éclaircissemens que sans doute Vancouver n'avait pu se procurer. Ainsi qu'on le verra dans le cours de l'ouvrage, l'auteur s'est toujours assuré que ces rectifications étaient exactes; il ne s'en est rapporté à son propre jugement qu'après qu'un examen lui a donné la conviction que ses observations personnelles étaient justes.

Quant aux erreurs qui ont été signalées par M. de Roquefeuil, nous renverrons le lecteur à l'ouvrage même; cependant nous croyons devoir en indiquer ici quelques-unes, qui, par leur importance, méritent un examen particulier.

La première est moins de Vancouver que de sa nation. Ainsi que les géographes anglais, il désigne, sous le nom de Nouvelle-Albion, toute la côte d'Amérique s'étendant jusqu'au 30 deg. Nord au Sud du détroit de Fucca. Cette dénomination, donnée par Drake en 1578, ne peut être appliquée avec justice qu'aux terres situées au Nord du cap Mendocino, vu et nommé en 1542 par Cabrillo. Le nom de Nouvelle ou Haute-Californie, donné par les Espagnols, doit rester aux contrées du Sud découvertes par eux trente-six ans et plus avant l'apparition des Anglais.

Ce fameux cap, très-remarquable sur cette partie peu élevée de la côte, quoiqu'il ait peu de saillie, nous semble aussi devoir être la borne naturelle de la côte Nord-Ouest d'Amérique proprement dite, comme il est celle des frimas et des gros temps qui caractérisent d'une manière particulière les parages septentrionaux, ainsi que l'observe Vancouver. Ce sujet nous paraissant mériter quelque intérêt, à l'appui de notre opinion nous citerons les paroles

de l'infatigable explorateur de cette partie du monde. (Traduction française, vol. III, pag. 345.)

« Le soir (le 3 novembre 1794), vers le » coucher du soleil, un spectacle singulier » s'offrit à nos regards par-dessus les mon- » tagnes de l'intérieur, et derrière ce pro- » montoire élevé (le cap Mendocino), une » masse énorme de nuages épais enveloppait » la cime des monts, s'agitant en tous sens » comme des tourbillons de fumée sur une » chaudière immense : ils se répandaient au » Nord et obscurcissaient toute cette partie » de l'horizon, tandis que le ciel demeu- » rait parfaitement clair et sans nuages du » côté du Sud. D'après notre expérience et » les informations que nous avions tirées » des Espagnols, le cap Mendocino nous » paraissait situé sur la limite qui sépare » les climats orageux de cette côte de ceux » qui sont plus modérés. Par cette raison, » dût-on nous taxer d'ignorance en physi- » que, nous présumions que l'immense » amas d'exhalaisons arrêtées par les hautes » montagnes forment les tempêtes vio-

» lentes venant du S.-E., contre les-
» quelles nous avions lutté si souvent lors-
» que nous étions plus au Nord, qu'on
» éprouve beaucoup plus rarement sur la
» côte de la Nouvelle-Albion, placée plus
» au Sud, et qu'on n'y éprouve jamais avec
» la même violence. Ce phénomène ex-
» traordinaire nous disposait aussi à croire
» que nous aurions bientôt un de ces ora-
» ges ; mais nous ne pouvions conjecturer
» de quel côté viendrait le gros temps, car
» un beau ciel et un vent favorable du
» N.-O. nous donnaient d'autant moins
» de raison de craindre qu'il ne passât au
» S.-E., que, soufflant du rhumb opposé,
» il nous avait toujours annoncé un
» temps modéré et agréable. Cette règle
» générale fut en partie confirmée et en
» partie détruite le 4 au matin; car les va-
» peurs que nous avions observées, se ras-
» semblant la veille au soir, se déchargè-
» rent de l'air de vent à laquelle nous les
» attendions le moins. (Le coup de vent
» éclata du N.-N.-O.) »

Nous allons présentement donner la liste

des navigateurs qui ont fait des voyages, soit autour du monde, soit dans la mer du Sud, mais avec esprit de découvertes. Nous placerons d'abord ceux dont les découvertes sont connues : quant à ceux qui n'en ont fait aucunes, ou qui n'ont qu'un intérêt secondaire, nous les placerons ensuite.

MAGELLAN, Portugais au service d'Espagne, découvrit, en 1519, le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer du Sud, où il découvrit deux petites îles désertes dans le Sud de la ligne, ensuite les îles Larrones et les Philippines. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la sphéricité et l'étendue de la circonférence de la terre.

ALPHONE DE SALAZAR, Espagnol, découvrit, en 1525, l'île de Saint-Barthélemy, à 14 deg. de latitude Nord, et environ 158 deg. de longitude à l'Est de Paris.

ALVAR SAVAÉDRA, Espagnol, découvrit, en 1526, entre le neuvième et le onzième parallèle Nord, plusieurs îles, qu'il nomma les

îles des Rois, à peu près à la même longitude que l'île Saint-Barthélemy. Il eut le premier connaissance des îles ou terres nommées Nouvelle-Guinée et terres des Papons. A quatre-vingts lieues dans l'Est des îles des Rois, il découvrit encore une suite d'îles basses, nommées les îles des Barbares.

FERDINAND GRIJALVA et ALVAREDO, Espagnols, découvrirent, en 1537, par 20 deg. 30 min. de longitude Nord, environ à 100 deg. de longitude du méridien de Paris, une île qu'ils nommèrent île Saint-Thomas.

JEAN GAÉTAN, Espagnol, découvrit, en 1542, entre le vingtième et vingt-neuvième parallèle à différentes longitudes, plusieurs îles, savoir : Rocca-Partida, les îles de Corail, du Jardin, la Malelote et l'Arezise.

ALVAR DE MENDANA, en 1567, découvrit les îles de Salomon.

DRACKE, Anglais, fit, le deuxième, le tour du monde de 1577 à 1580. Ses découvertes ne sont pas bien connues.

THOMAS CANDISH ou CAVENDISH, Anglais, fit, de 1586 à 1588, un troisième voyage autour

du monde, qui ne produisit aucune découverte.

Alvar de Mendana, Espagnol, en 1595, découvrit, entre le neuvième et le onzième parallèle méridional, environ par 108 deg. à l'Ouest de Paris, les îles Saint-Pierre, Magdeleine, la Dominique et Christine. Il découvrit à environ 80 deg. plus à l'Ouest, les îles Saint-Bernard; à deux cents lieues dans l'Ouest de celles-ci, l'île Solitaire, et enfin l'île Sainte-Croix, située à peu près à 140 deg. de longitude orientale de Paris. (*Voy.* premier volume, page 247, la note sur les îles Marquises.)

Pedro Fernandez, Espagnol, découvrit, en 1606, une petite île vers le 25e deg. de latitude Sud, environ par 184 deg. de longitude occidentale, entre le 18 et 19e deg. Sud; sept ou huit îles basses qui portent son nom; par le 13e deg. de latitude Sud, environ 157 deg. à l'Ouest de Paris, l'île qu'il nomma de la Belle-Nation, et par 13 deg. de latitude Sud, à peu près 176 deg. de longitude orientale de Paris, l'île de Taumaco; enfin à cent lieues à

l'Ouest de cette île; par 15 deg. de latitude Sud, il découvrit la grande terre qu'il nomma terre australe du Saint-Esprit. Les géographes ont diversement placé cette terre.

Georges Spilberg, Allemand au service de la Hollande, de 1614 à 1617, traversa le détroit de Magellan, fit des courses sur les côtes du Pérou et du Mexique, d'où il passa aux Larrones et aux Moluques.

Lemaire et Schouten, en 1615 et 1616, découvrent le détroit qui porte le nom du premier de ces deux navigateurs, entrent les premiers dans la mer du Sud, en doublant le cap Horn; y découvrent par 15 deg. 15 min. de latitude Sud, et environ 142 deg. de longitude occidentale de Paris, l'île des Chiens; par 15 deg. de latitude Sud; à cent lieues dans l'Ouest, l'île Sans-Fond, par 14 deg. 45 min. Sud, et quinze lieues plus à l'Ouest, l'île Water; à vingt lieues de celle-là dans l'Ouest, l'île des Mouches; par le 16 deg. 10 min. Sud, et de 173 à 175 deg. de longitude occidentale de Paris, deux îles nommées des Cocos et des Traîtres; cinquante lieues plus Ouest, celle d'Espérance,

enfin l'île de Horn, par 14 deg. 56 min. de latitude Sud, environ 179 deg. de longitude orientale de Paris.

Abel Tasman, Hollandais, découvrit, en 1642, par 42 deg. de longitude australe, et environ 155 deg. à l'Est de Paris, une terre qu'il nomma Van-Diemen; à environ 160 deg. de notre longitude orientale, il découvrit la Nouvelle-Zélande, par 42 deg. 10 min. Sud; et enfin par 22 deg. 35 min., environ 174 deg. de Paris à l'Est, les îles nommées Pylstaart, Amsterdam et Rotterdam.

Roggewein, Mecklenbourgeois au service de Hollande, en 1722 et 1723, découvrit dans le Sud du tropique austral, l'île de Pâques; puis entre le quinzième et seizième parallèle austral, les îles Pernicieuses; puis, à peu près dans la même latitude, les îles Aurore, les Vespres et le Labyrinthe, au nombre de six, et celle de la Récréation, où il relâcha. Il découvrit ensuite, sous le douzième parallèle Sud, trois îles qu'il nomma îles de Baumon, et enfin, sous le onzième parallèle austral, les îles de Thienhoven et Groningue.

Anson, Anglais, 1741, a fait le tour du globe. Son ouvrage est très-estimé.

Bougainville, Français, 1766 à 1767. Pour les voyages faits par les navigateurs dont les expéditions sont connues, nous nous abstiendrons d'en faire ici l'analyse.

Cook, Anglais, 1769 à 1772, et 1775. Même observation que pour le précédent.

Portlock et Dixon, Anglais, 1785 à 1788. Il existe une traduction par Lebas.

La Pérouse, Français. Sa réputation étant universelle, nous nous abstiendrons d'en parler ici.

Meares, Anglais, 1788 à 1789. Son voyage a été publié par une main étrangère, ce qui est peut-être cause de l'inexactitude que l'on reproche à cet auteur.

Vancouver, Anglais, 1790 à 1795. Son voyage est très-estimé, et, pour ainsi dire, sert de guide aux navigateurs qui suivent ses traces.

Marchand, est le deuxième Français qui ait fait le tour du monde; a fait quelques découvertes dans la mer du Sud. (Voir les notes, pag. 247 du tome 1^er^, et 1 du tome II^e^).

D'Entrecasteaux. Le voyage de ce navigateur ne doit pas être considéré comme fait avec

l'esprit de découvertes, son principal objet étant la recherche de l'infortuné La Pérouse.

Nous ne portons pas ici les voyages publiés récemment, l'époque de leur publication en faisant supposer la connaissance.

Dans la mer du Sud seulement.

PAULMIER DE GONNEVILLE, Français, en 1503 et 1504.

GARCIA DE LOAES, Portugais au service d'Espagne, parti en 1525. On ne connaît point ses découvertes (1).

JUAN FERNANDEZ, Espagnol, en 1576, découvrit les îles qui portent son nom.

PEDRO SARMIENTO, en 1679. Il y a une relation de son voyage. Madrid, 1768.

Sir RICHARD HAWKINS, Anglais, en 1594.

OLIVIER DE NORT, Hollandais, de 1598 à 1601, ne fit aucune découverte dans la mer du Sud.

(1) Sous cette désignation, nous entendons les navigateurs dont les découvertes ne sont point connues en France, leur voyage n'ayant point été traduit; ce qui fait supposer, avec raison, qu'il ne présente aucun intérêt général.

Simon de Cordes, Hollandais, de 1598 à 1600.

Antoine Laroche, Français, en 1675.

Cowley, Anglais, 1683 à 1686.

Dampier, Anglais, en 1687.

Davis, Anglais, en 1687.

John Strong, Anglais, en 1689.

Gemelli Carueri, Napolitain, en 1693.

Beauchêne Gouin, Français, en 1699.

William Funnell, Anglais, en 1703.

Wood Roger, Anglais, 1708, 1711.

Louis Feuillée, Français, en 1708.

Frezier, Français, en 1712. Son voyage est généralement estimé, et les navigateurs le prennent souvent pour guide.

Gentil de la Barbinais, Français, en 1715.

John Cliperton, Anglais, en 1719.

Georges Shelvocke, Anglais, en 1719.

Lehen-Brignon, Français, en 1747.

Byron, Anglais, 1764 à 1766, découvrit quelques îles dans la mer du Sud.

Wallis, Anglais, 1766 à 1768, découvrit une

île dans la mer du Sud, environ par le dix-huitième parallèle.

CARTERET, Anglais, en 1766.

PAGÈS, Français, en 1766.

SURVILLE, Français, en 1769.

MARION DU CLEMEUR, Français, en 1771.

Nous terminerons cette Introduction en faisant observer que M. de Roquefeuil est le troisième Français qui ait fait un semblable voyage. Si dans ses nouveaux voyages il fait quelques découvertes ou obtient des renseignemens utiles, nous nous ferons un devoir de les publier, en nous conformant toujours exactement aux intentions de l'auteur.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 4, ligne 13, *Coronnades*, lisez : *Caronade.*
—— 26, ligne 15, *devire*, lisez : *dérive.*
—— 36, ligne 13, *Dubouret*, lisez : *Dubouzet.*
—— 64, ligne 21, *calmissant*, lisez : *calmant.*
—— 174, ligne 10, *sous les ris pris*, lisez : *tous les ris pris.*
—— 186, ligne 1, *Partaneux*, lisez : *Portarieux.*
—— 211, ligne 6 du sommaire, *Bodeza*, lisez : *Bodega.*
—— 269, ligne 16, *Java*, lisez : *Tava.*

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 4, ligne 7, *Nouhira*, lisez : *Nouhiva.*
—— 81, ligne 36, *portais*, lisez : *portant.*

JOURNAL

D'UN VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations préliminaires. — Armement du navire *le Bordelais*. — Départ et traversée. — Passage au cap Horn. — Relâche à Valparaiso, côtes du Chili. — Révolution subite dans cette contrée; réflexions à ce sujet. — Description de Valparaiso; détails sur les mœurs de ses habitans. — Départ pour les côtes du Pérou.

Le commerce maritime de la France étant presque anéanti par la révolution, par les guerres et les erreurs qui lui ont survécu, se trouvait, à l'époque de la seconde restauration, resserré dans les bornes étroites où l'avait circonscrit une implacable rivalité; et, pour aggraver son état d'épuisement, une masse énorme de numéraire nous était périodiquement enlevée, en exécu-

1816.

tion des derniers traités. Dans de telles circonstances, c'était sans doute entreprendre une chose utile à la France que de chercher de nouveaux débouchés à l'industrie nationale ; d'essayer au moyen de nos seuls produits, de faire renaître et d'alimenter nos anciennes relations avec un pays dont, jusqu'à ces derniers temps, l'Europe ne s'est procuré les productions qu'au prix d'une portion considérable des richesses métalliques que lui fournit le Nouveau Monde.

M. Balguerie junior, de Bordeaux, négociant dont la fortune et l'honneur ont été à l'épreuve des vicissitudes de la révolution, s'est acquis un double titre à l'estime et à la reconnaissance publiques, en faisant, de ses seuls fonds et à grands frais, une expédition dans la mer du Sud et à la côte N.-O. de l'Amérique. Son but était d'y acquérir des objets recherchés à la Chine, et dont le produit devoit être converti en marchandises de ce pays qui se consomment en France, et dont nos marchés auraient pu ainsi s'alimenter sans extraction d'espèces, et par l'utile emploi des produits de notre sol et de l'industrie française.

Employé à Bordeaux en mai 1816, pour l'ar-

1816.

mement de la frégate *l'Antigone*, l'amitié d'un officier supérieur de la marine, sous qui j'avais eu l'honneur de servir, me désigna à M. Balguerie comme propre à diriger l'opération qu'il méditait. Il n'y avait pas d'apparence que *l'Antigone*, équipée à Bordeaux comme bâtiment de mer seulement, et pour le court trajet qu'elle avait à faire jusqu'à Rochefort, dût être armée et faire campagne : l'état de paix et les circonstances actuelles ne m'offraient qu'une espérance bien éloignée de pouvoir satisfaire sur les vaisseaux du Roi, mon goût pour la mer et le besoin de me rendre utile à mon pays. D'un autre côté, un voyage autour du Monde avait toujours été dans ma pensée et dans mes projets, même avant mon entrée dans la marine; et l'expédition dont il s'agit était, autant par son but de haute utilité que par son étendue, hors de la classe des navigations purement commerciales. La proposition qui m'était faite ne pouvait donc que m'être très-agréable : je ne l'acceptai néanmoins qu'après avoir prévenu M. Balguerie de la faiblesse de mes connaissances en fait de commerce, ne possédant sur cette matière importante que les notions générales qu'on aime à

avoir sur tout ce qui se rattache aux intérêts de son pays.

L'armement du navire *le Bordelais*, trois mâts, de 200 tonneaux, choisi pour cette expédition, eut lieu dans le courant de l'été, et rien ne fut négligé pour le rendre propre au voyage qu'il allait faire. On le munit de tous les rechanges nécessaires pour une campagne de deux ans, d'un canot-chaloupe aussi grand qu'il pouvait le porter, de deux baleinières dont une en pièces, ainsi que d'un canot de poupe. Il fut armé de 2 canons de quatre et de 6 coronnades de huit, avec un nombre suffisant d'armes de toute espèce pour l'équipage et pour les embarcations. On porta la plus scrupuleuse attention dans le choix et dans la préparation des vivres; enfin, parmi les instrumens de navigation dont *le Bordelais* fut pourvu, se trouvait un excellent chronomètre de Breguet, n° 172.

Le vice-amiral de Rosily, directeur du dépôt de la marine, voulut bien m'envoyer divers ouvrages et cartes, entr'autres celles de la côte N.-O. d'Amérique, et le Voyage de Vancouver.

Octobre 1816.

L'équipage fut composé de trente-quatre hommes, y compris les officiers, qui étaient MM. Foucault, lieutenant de vaisseau, Briole et Salis; et pour le service de santé, M. Vimont. On avait embarqué en outre un marin étranger, nommé Sicpky, qui connaissait quelques parties du Grand-Océan.

Le Bordelais démarra de devant Bordeaux le 11 octobre 1816; je le joignis à Pauillac le 16, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre en rade du Verdon. Le samedi 19, les vents étant passés au N.-E., joli frais, avec apparence de durée, à 5 heures et demie du matin, je fis virer pour appareiller et prendre la mer. L'ancre à pic, la chaîne qui servait de câble cassa à sept brasses de l'entalingure. Je fus fortement peiné de cet accident, qui, dès le début de mon voyage, me faisait éprouver une perte d'autant plus sensible, que la chaîne surtout m'aurait été de la plus grande utilité dans les mouillages multipliés que je devais faire dans des parages où je devais rencontrer des fonds de roche, et où l'on voit trop souvent les naturels du pays couper les amarres des bâtimens mouillés sur leurs côtes. La saison étant

déjà avancée, je ne voulus pas ajouter aux retards que nous avions déjà éprouvés, en attendant de Bordeaux un câble et une ancre en remplacement. Désirant donc prendre la mer le plus tôt possible, nous continuâmes à manœuvrer pour sortir. A neuf heures et demie nous étions hors des *dangers*. J'écrivis à M. Balguerie par le pilote, pour lui faire part de ce qui m'était arrivé et des motifs qui m'avaient décidé à faire route.

A midi, le point du départ fut déterminé par la hauteur du soleil et le relèvement de la tour de Cordouan, qui était encore à vue de l'arrière.

Le 20. — Les espérances que j'avais conçues sur la durée du vent favorable, ne tardèrent pas à être déçues : il varia toute la nuit et le temps devint pluvieux. L'obscurité nous cacha *l'Eglantine*, navire destiné pour Manille, sorti en même temps que nous, et qui au soleil couchant était à plus de deux lieues de l'avant. Le lendemain on ne vit plus ce bâtiment : il était commandé par M. Alexandre Guérin, enseigne de vaisseau, mon ami; nous nous étions promis d'aller de conserve jusqu'au tropique du can-

Novembre 1816.

cer, si nos navires n'étaient pas d'une marche trop inégale. Une voie d'eau l'avait obligé de faire route pour la Corogne, à ce que j'appris depuis.

Le matin, on prescrivit à l'équipage les mesures de propreté que la nature du voyage rendait nécessaires.

Ces deux jours, nous eûmes de fortes brises et une mer dure, qui nous mirent à même de juger le navire. Je vis avec satisfaction qu'il se *comportait* fort bien, fatiguait peu, et portait supérieurement la voile; en outre, il était très-solide et d'une bonne marche pour un navire de sa classe.

Le 22. — Les vents, qui varièrent jusqu'au N.-O., ne nous permettant pas de doubler Ortégal à la bordée, nous eûmes connaissance de la terre d'Espagne à la hauteur du cap Varès.

Les 24-29. — Le 24, nous prîmes notre point de départ du cap Finistère; mais de forts vents du S.-O. ne nous permirent de faire route au S. que le 29.

Les 2-3 *novembre*. — Le 2 novembre, nous doublâmes de nuit les *dangers* au N. de Porto-Santo, les laissant à six lieues dans l'O., d'après

le chronomètre. Le lendemain, nous eûmes connaissance de Porto-Santo et de Madère. Nous fûmes obligés de passer dans l'E. de ces îles, où nous éprouvâmes une bourrasque pendant laquelle nous rangeâmes de très-près un bâtiment entre deux eaux, dont la mâture seule paraissait.

Les contrariétés nous firent prendre la bordée du N. qui nous ramena à vue des Désertes et de Porto-Santo. La brise était variable et généralement accompagnée d'un temps très-couvert et à grains. Le peu d'exactitude du petit nombre d'observations que nous pouvions faire, et le voisinage des Désertes et des Salvages, nous tinrent plusieurs jours sur le qui-vive.

Les 7-8. — Ayant atteint, d'après l'estime, le parallèle moyen entre les Salvages et Palma, je fis route à l'O. du monde toute la nuit, et le lendemain matin nous vîmes cette île dans le S. à quatre lieues de distance. Les vents alisés commencèrent à se faire sentir à vue de cette île, que nous doublâmes dans l'ouest.

Le 15. — A 8 heures du soir, nous eûmes connaissance des feux sur la côte N.-O. de Sant-Antonio, à la distance de deux lieues.

Novembre 1816.

L'horizon terne qu'on commence à trouver dans ces parages, ne m'avait pas permis de voir de jour aucune partie de cette île qui est assez élevée. Nous passâmes sous le vent, où nous eûmes de petites variétés de la partie de l'ouest.

Le 16. — Je comptais prendre connaissance de Brava, afin de multiplier les occasions de vérifier la marche du chronomètre; mais je fus contrarié par les vents et les courans dans l'exécution de ce projet. J'y renonçai avec d'autant moins de peine que la régularité de la marche de cet instrument, telle qu'elle avait été déterminée à Bordeaux, par M. Ducum, hydrographe d'un grand mérite, venait d'être confirmée de la manière la plus satisfaisante par les observations faites à vue de Porto-Santo, de Palma et de Sant-Antonio. D'ailleurs les vents qui occasionnaient cette légère contrariété, m'en indemnisaient amplement, en me mettant à même de faire plus de chemin au sud.

Les 20-28. — Après avoir doublé Palma, la brise repassa au N.-E.; mais en fraîchissant elle s'établit à l'E., d'où elle varia presque également de deux quarts au N. et au S. Le temps, quoique gras et lourd, fut toujours dégagé et

le baromètre presque stationnaire à variable; le thermomètre monta à 26 deg. Par 8 deg. N. et 27 deg. 35 min. O., nous commençâmes à éprouver les calmes, les grains noirs sans force, les pluies et les orages ordinaires aux approches de la ligne. Les vents soufflèrent généralement du S.-E., variant d'un côté jusqu'au S., et de l'autre dépassant rarement l'E. L'alisé S.-E. s'établit par 0 deg. 40 min. N. et 31 deg. 35 min. O., et prit aussitôt de la force. Nous avions été portés de 50 min. au N. et de 32 min. à l'O. dans sept jours.

Le 29. — Avant le lever du soleil, nous doublâmes le rocher de Penedo, à 9 lieues dans l'O. Nous ne vîmes que peu d'oiseaux dans son voisinage. Depuis quelque temps les nuages présentaient un nouvel aspect : de noirs qu'ils avaient été à notre entrée dans la région des calmes, ils étaient devenus gris-blancs et s'amoncelaient en grosses masses comme les *balles de coton* (1) au vent de l'île de France. Je remarquais quelquefois une levée du N.-E. ou du S.-O., quoique les vents n'eussent pas

(1) *Voyez* le Vocabulaire.

Décembre 1816.

soufflé de ces parties. Dans la soirée du même jour nous coupâmes pour la première fois la ligne équinoxiale par 32 deg. 40 min. de longitude O.

Le 30. — Nous communiquâmes avec *le Defensor*, de Lisbonne, allant à San-Salvador. Le capitaine Francisco Antoni m'offrit ses services de la manière la plus cordiale; j'en profitai pour écrire à mon père et à M. Balguerie, par les soins du consul français à San-Salvador.

Le 1^er^ *décembre*. — Nous doublâmes Fernando de Noronha, à 30 milles dans l'E., sans avoir éprouvé les forts courans qu'on trouve souvent dans ces parages.

Le 2. — Nous mîmes en panne tribord au vent, pour boucher une petite voie d'eau provenant de trois trous à clous que l'on avait oublié de remplir.

De ce point je dirigeai au S.-S.-O. doublant le cap Saint-Augustin, à 25 lieues de distance.

La route, presque parallèle au gisement de cette pointe et du cap Frio, fut, à l'aide des observations, aussi directe que le permettaient les vents.

Le 3. — En passant la ligne nous avions trouvé les vents généraux du S.-E. plus frais, plus constans en force et en direction que dans le nord. Après avoir doublé le cap Saint-Augustin, nous tombâmes dans la région des vents de N.-E. qui règnent sur la côte du Brésil jusqu'à 60 lieues au large. Peu après, la route nous conduisant sur la lisière de cette bande, la brise repassa au S.-E. par le N.-O. et le S.-O. Elle fit cette révolution à plusieurs reprises, toujours dans le même sens, et en conservant assez de force pour fournir des journées de 45 à 60 lieues. Les vents du N. au N.-E. furent toujours les plus frais, et ceux du S. à l'O. les plus faibles.

Le 4. — Nous aperçûmes une éclipse de lune, mais dans des circonstances peu favorables pour l'observation.

Hors sa rapidité, la traversée depuis la ligne offrit peu d'incidens remarquables. Nous vîmes beaucoup moins d'oiseaux et de poissons que de coutume. De ceux-ci le seul que nous prîmes était un dauphin, le plus beau que j'aie vu.

Quoiqu'à la distance de plus de 60 lieues de la côte du Brésil, les grains de la partie de l'O.

Décembre 1816.

nous portaient assez souvent des papillons de diverses formes, couleurs et grosseurs. Le temps fut généralement beau, quoique souvent couvert et humide la nuit. La chaleur était de 18 à 20 deg. Le baromètre, si long-temps fixé à 28 p. dans le nord de la ligne, varia de 28 p. 3 lig. à 27 p. 10 lig.

Le 10. — Du cap Frio, dont nous passâmes à 50 lieues, je dirigeai au S.-S.-O. $\frac{1}{2}$ O., m'éloignant de la côte afin d'éviter les courans de la rivière de la Plata.

Le beau temps fut mis à profit pour faire un dernier ridage et bien tenir la mâture, pour enverguer un jeu de voiles neuf, et pour tout disposer enfin pour le gros temps que nous devions trouver sous les terres Magellaniques.

Par le 40^{me} deg., les brumes commençaient à paraître d'abord peu épaisses; la mer était quelquefois décolorée et souvent couverte de frai de baleines. On vit la première baleine par 34 deg., ainsi que le premier Albatros. Nous rencontrions beaucoup d'algues, d'abord courtes et formant des grappes, et plus au S. d'une longueur considérable et de la classe des fucus.

Décembre 1816.

Dans les calmes que nous éprouvâmes après avoir coupé le tropique S., le petit canot fut plusieurs fois mis à la mer pour chasser les tortues qui se montraient en grand nombre du 30me au 35me deg. de latitude. Nous n'en prîmes que trois, pesant ensemble deux cents livres. Une était verte et les deux autres de l'espèce appelée couane.

On fit quelques épreuves pour déterminer le courant par 30 deg. S. et 46 deg. O. Je trouvai qu'il portait au N.-E. avec la vitesse d'un $\frac{1}{3}$ de mille seulement à l'heure. Par 40 deg. S. et 56 deg. O., les eaux ne parurent pas avoir de mouvement; par 48 deg. S. et 63 O. le courant portait à l'E.-N.-E. d'un $\frac{1}{4}$ de mille seulement.

Le 19. — Les observations me mettant près du banc vu par Marquez, devant l'embouchure de la Plata, par 33 deg. 50 min. S. et 48 deg. 32 min. O., je courus à l'O. sur un parallèle plus N. pendant quelques heures de nuit. En passant par le travers de la rivière de la Plata, à 140 lieues au large, nous éprouvâmes une différence de 55 min. N. et 70 min. E. de cette latitude, aux 36 deg. 15 min. dans deux jours.

Décembre 1816.

Je ne pus me rendre compte de cette première direction, presque diamétralement opposée à celle du cours de la rivière, la distance à laquelle nous en étions ne permettant guère de l'attribuer à un contre-courant.

Le 24. — Par 40 deg. S. et 56 deg. O. nous nous trouvâmes en calme dans une mer décolorée, verdâtre et couverte de goëmons. On sonda, sans trouver de fond, à cent vingt brasses. La nuit il venta assez frais du N.-O., pour que je fisse réduire la voilure aux majeures : regardant ce coup de fouet comme un avant-coureur du gros temps, on allégea les hauts de la mâture du poids du gréement de toutes les menues voiles. En effet, nous ne tardâmes pas à avoir besoin de prendre des ris.

Le 28. — Par 47 deg. S. et 61 deg. O. je donnai plus d'O. à la route, afin de prendre la sonde sur la côte des Patagons, et d'assurer mon passage par le détroit de Lemaire, avec les vents d'O., qui règnent dans ces parages.

Le 31. — Par 49 deg. 3 min. S. et 66 deg. 30 min. O., on eut fond à 30 lieues de la côte par 72 brasses, sable gris fin; je gouvernai

au S.-S.-O. ½ O., dirigeant sur le cap Sainte-Inès de la terre-de-Feu.

Le 1^er^ janvier. — La journée fut magnifique, et je n'en ai pas vu sous aucun climat qui l'emportât pour la pureté de l'atmosphère et la douceur de la température. La mer, paisible comme un étang, était à peine ridée par une légère brise du N.-E., qui nous faisait filer trois ou quatre nœuds à l'heure, parmi des troupes de phoques, de pingoins et d'albatros, qui ne fuyaient que lorsqu'ils étaient sous le beaupré. Le thermomètre marquait 16 deg. de chaleur. A midi, nous nous trouvions par 50 deg. 13 min. S., à 40 lieues de la côte des Patagons, et à 35 des Malouines. Ce voisinage me rappelant que la France y avait eu un établissement qui promettait un accroissement considérable, je formai des vœux pour voir occuper de nouveau ces îles, qui ne sauraient donner, à la vérité, de bien riches produits, mais où la culture pourrait employer beaucoup de bras. Les intérêts qui portèrent il y a un demi-siècle le principe dominateur du nouveau continent à solliciter l'évacuation d'une position qui l'avoisine, ne peuvent plus exister

Janvier 1817.

pour l'Espagne, à la veille d'être exclue de l'Amérique méridionale. Quant à la puissance qui embrasse le monde de ses colonies et de ses escadres, la jalousie la plus ombrageuse pourrait seule lui faire voir de mauvais œil l'occupation de cette terre sauvage. Cette colonie serait utile pour les pêcheries ; elle nous pourrait servir aussi de lieu de déportation : ce serait un débouché pour notre population surabondante ; enfin, nous aurions ici, du moins, l'expérience en notre faveur.

Le lendemain, la brise passa à l'O., le temps se couvrit, et dans la nuit il venta à prendre tous les ris. Ces deux jours, la sonde donna de 70 à 84 brasses, petit gravier noir et jaune, puis sable fin, jaune et blanc ; et la dernière, le soir du 2, 72 brasses, sable fin, petits cailloux, et corail cassé.

Le 3. — A 2 heures et demie du matin, l'homme du bossoir annonça terre de l'avant. Cette fausse alarme nous fit prendre la bordée du nord : nous revirâmes presque aussitôt en reconnaissant notre erreur.

Au jour, les nuages étaient amoncelés dans le S.-O. ; à 9 heures, on eut connaissance de

la Terre-de-Feu dans le sud, à six lieues de distance (1). En ralliant la côte, son gisement et sa configuration me firent reconnaître la partie comprise entre les caps Sainte-Inès et Saint-Paul. A midi, on releva ces pointes au S.-O. $\frac{1}{4}$ O., et au S.-S.-E., distance de trois lieues. Deux hauteurs du bord supérieur et deux du bord inférieur du soleil, qui était embrumé, donnaient 54 deg. 6 min. S. Les relèvemens nous mettaient par 54 deg. 1 min. S., et 69 deg. 10 min. O. La différence depuis l'île Sant-Antonio, dernière terre vue, était en 48 jours de 170 min. N., et 125 min. E. La proportion était à peu près la même depuis la ligr .

La côte, dans cette partie, est accore en plusieurs endroits, de hauteur inégale, et bordée de mornes, dont plusieurs ont le pied dans la

(1) L'île de la Terre-de-Feu, ou plutôt toutes les îles connues sous cette dénomination, furent ainsi appelées par les premiers navigateurs, qui y découvrirent beaucoup de feu et de fumée. C'est un pays très-montagneux, où l'on trouve cependant de belles vallées et des prairies arrosées d'une infinité de ruisseaux. Malgré un froid excessif, les hommes y vont sans aucun vêtement, et les femmes même ne portent que ceux dont la pudeur la moins sévère impose l'usage. Cette terre, la plus méridionale du monde connu, n'offre au loin que des montagnes d'une hauteur immense et toujours couvertes de neige.

Janvier 1817.

mer, qui brise sur divers points. L'intérieur est très-montueux. Les sommets les plus élevés étaient couverts de neige : on en voyait aussi dans quelques vallées, tandis que d'autres offraient une assez belle végétation. Nous ne remarquâmes aucune apparence de *dangers* détachés.

Je continuai à longer la côte à la distance de trois à quatre lieues. Il ventait bon frais de l'O.; le temps était couvert; la mer grosse et creuse nous poussait en poupe, et nous doublions rapidement faisant sept milles au *loc.* A 3 heures, le temps s'éclaircissant, on aperçut de l'avant des terres considérables, hérissées de montagnes pyramidales, dont les dentelures bizarres offraient l'aspect le plus sauvage; elles s'étendaient sur tribord et se confondaient avec celles que nous avions par le travers. Ces terres paraissaient d'abord former une baie immense, terminée à l'ouest par une pointe basse dont nous étions près, et au-delà de laquelle elles se développaient au loin. Croyant n'avoir couru qu'une douzaine de lieues depuis midi, je ne pouvais faire cadrer ma position supposée avec le relèvement et la distance de ces nou-

velles découvertes, que je n'aurais pu méconnaître pour la terre des États, si je ne m'étais pas cru dix lieues trop loin pour la voir. Je fus tiré de cette incertitude à 4 heures, lorsque ces terres éloignées, se détachant de celles que nous avions par le travers, laissèrent à découvert un passage qui ne pouvait être que le détroit de Lemaire.

Je ne puis attribuer qu'à l'influence des courans, l'erreur dans laquelle je fus pendant quelque temps sur ma position; car je ne puis pas en avoir commis de considérable sur mon point à midi, d'après l'accord à peu près exact du relèvement et de la hauteur. Sauf l'erreur comparativement insignifiante des relèvemens, d'après mes observations, je compte avoir parcouru 18 lieues en quatre heures. De cette quantité, j'en attribue 8 aux courans, n'en ayant fait que 10 au plus au *loc.* Cette différence, toute extraordinaire qu'elle paraisse d'abord, n'étonnera pas ceux qui connaissent la vitesse que peuvent acquérir les courans, quand la force de la marée est augmentée par l'action d'un vent frais, prolongeant, sur un développement de plus de 40 lieues, une côte sans saillie considérable.

Janvier 1817.

Le 4.—Le temps, quoique couvert, étant sans mauvais indice, je me décidai à tenter le passage du détroit de Lemaire pendant la nuit (1). A 5 heures, j'arrondis le cap Saint-Vincent pour donner dans le canal; mais à son entrée, la brise, déjà molle, tomba presqu'à calme en variant au S., et je ne pus avancer pendant quelque temps qu'à la faveur de la marée, qui portait alors dans cette partie. La soirée était belle et la mer presqu'unie, à part quelques remous de courans peu violens. Nous n'avions à désirer que peu d'heures de vent favorable pour nous faire doubler ce fameux passage. Nous courions sur l'île des Etats; la brise, ayant varié au S.-O., nous fit espérer de doubler le cap du milieu et de sortir à la bordée; mais à minuit le vent changea, et le reste de la nuit ainsi que la matinée, se passa à manœuvrer

(1) Le détroit de Lemaire est situé entre la Terre-de-Feu et celle des États. Une compagnie ayant obtenu des Hollandais le privilége exclusif d'aller aux Indes par le détroit de Magellan, Lemaire fit voile vers le Brésil avec deux bâtimens qu'il avait équipés à Horn, dans l'espoir de trouver un chemin sans passer par ce détroit, et conséquemment sans contrevenir au privilége. Le succès couronna ses espérances, et la découverte du détroit auquel Lemaire donna son nom immortalisa ce navigateur.

pour nous pousser dans le détroit, au milieu des variétés très-fréquentes des vents et des courans qui se manifestaient par l'agitation des eaux. Nous remarquâmes sur la côte occidentale plusieurs feux que les naturels avaient allumés suivant leur coutume, lorsqu'ils voient des navires; mais aucune embarcation ne se montra. Nous n'aperçûmes qu'une seule baleine dans le détroit que La Peyrouse avait vu couvert de ces poissons.

A midi et demi, étant en calme à une lieue de la côte S. de la baie Bon-Succès, sur laquelle le courant nous portait, M. Foucault fut expédié pour reconnaître le mouillage. La brise s'étant levée du N.-O. peu après, nous poussâmes une bordée devant la baie en tirant du canon. M. Foucault étant de retour à 3 heures, nous forçâmes de voiles pour sortir du détroit, en rangeant à deux milles la côte entre la baie et le cap Bon-Succès. Elle est élevée, généralement escarpée, accore et saine. Toute cette partie est couverte de mornes, ou plutôt de pics pointus, dont la plupart des plans sont taillés en précipices. Un d'eux se fait remarquer principalement en ce que ses flancs sont coupés en

Janvier 1817.

angles aigus, et forment une arête dentelée représentant l'image grossière d'une scie. On voyait en plusieurs endroits des traces d'éboulemens récens. La montagne de la Cloche (la Campana) se montrait quelquefois parmi les mornes, au dessus desquels elle élève sa tête enveloppée de nuages. A 5 heures nous étions hors du détroit de Lemaire, et nous gouvernâmes à doubler le cap Horn.

Dans la soirée nous eûmes connaissance de l'île Nouvelle, et successivement des autres petites îles parsemées sur la côte S.-E. de la Terre-de-Feu. Le courant, dont l'effet était sensible, porta dans l'est avec violence.

Le 5. — Le vent continua du N.-O. bon frais, inégal et variable, avec un temps pluvieux et des bancs de brume. La brise tomba vers 4 heures, et avec elle l'espoir qu'elle nous avait fait concevoir de doubler d'emblée le cap Horn. A 6 heures, ce promontoire se découvrit à 6 lieues dans le S.-O., s'élevant de la mer sous la forme d'une énorme pyramide irrégulière et tronquée. Bientôt après la brise passant au S.-O., nous louvoyâmes en forçant de voiles. Nos efforts n'eurent aucun succès, et je reconnus que

les courans portaient constamment au N.-E., indépendamment des marées qui influent probablementsur leur force, mais non sur leur direction. C'est l'effet naturel des vents d'O. qui règnent toute l'année, à quelques intervalles près. Le calme étant survenu après midi, le navire fut drossé sur les Barnevelt : il fallut le faire remorquer par les embarcations pour le tenir au large des *dangers*. Il fut porté sur les rochers par deux fois, et la seconde à une distance assez faible pour qu'on distinguât les brisans malgré l'obscurité de la nuit. La brise se leva enfin du S.-S.-O. à 10 heures, et nous mit à même de nous sauver de cet archipel dangereux. Quelques heures après, une variété me fit tenter de doubler le cap Horn, les amures à babord; mais j'y renonçai bientôt, quand, en approchant, j'aperçus le même cap de l'avant.

Je courus la bordée du S. pendant trois jours, faisant toute la voile que permettait le vent, qui nous obligeait fréquemment à prendre tous les ris. Le temps était sombre, brumeux, avec de forts grains et beaucoup de pluie; la mer était énorme, mais régulière. Le

Janvier 1817.

thermomètre ne marqua pas moins de 4 deg. de chaleur.

Les 9-11. — Les vents ayant hâlé le S.-O. en mollissant, nous virâmes au nord à 4 heures par 59 deg. 40. min. Le second jour nous eûmes connaissance des îles Diégo-Ramirès sous le vent. Après quelques heures de calme, pendant lequel le courant nous en approcha sensiblement, le vent se leva du S.-E. et nous fîmes route grand largue en forçant de voile. Cette variété favorable qui dura 45 heures, nous éleva de 80 lieues dans l'E. Le vent varia ensuite au N.-O., et souffla avec force.

Le 14. — Nous rencontrâmes un baleinier faisant route à l'E.-S.-E.; il hissa le pavillon anglais : nous mîmes le nôtre. Le soir la brise tomba. Dans moins d'une heure on prit à la ligne, treize albatros, dont plusieurs très-gros; l'un avait dix pieds d'envergure.

Les 15-21. — Cet acalmi dura peu, et fut suivi d'une série de coups de vent qui se succédèrent avec une telle force, pendant les sept jours suivans, qu'on ne pouvait porter que les voiles de tourmente. Le temps fut presque toujours sombre et menaçant, avec des grains fu-

rieux, accompagnés de pluie, de grêle et quelquefois de tonnerre. La mer s'élevait comme des montagnes, formant des houles d'un développement immense, mais assez uniformes, ce qui les rendait moins dangereuses, quoiqu'elles brisassent sur une étendue triple de la longueur du navire. L'eau était brassillante à l'approche des fortes tourmentes. Les vents, qui dépendaient constamment de l'ouest, étaient comparativement modérés lorsqu'ils prenaient du sud.

Dans cette mer monstrueuse qui l'assaillait sans relâche et le couvrait souvent, *le Bordelais* se *comportait* d'une manière admirable; il ne faisait point d'eau, et avait moins de dévire qu'aucun bâtiment que j'aie jamais vu. Grâce à ces excellentes qualités du navire, et aux précautions que nous avions prises pour tenir et alléger sa mâture, nous n'éprouvâmes aucune avarie dans cette partie importante. Nous fûmes également heureux pour les voiles, quoiqu'entre le désir de mettre à profit les circonstances favorables, et la nécessité de céder à la force des vents, il fallût continuellement manœuvrer pour augmenter ou réduire la voilure. Nous eûmes

Janvier 1817.

seulement les fargues de babord enfonçées : la lisse fut cassée par un coup de mer.

Au commencement d'une de ces tempêtes, l'armurier fut emporté par une fausse lame, en bordant la misaine; l'écoute le sauva.

Les embruns, qui, sans parler des coups de mer, couvraient le navire à chaque instant, joints à la pluie et à la brume, mouillaient tout ce qui se présentait sur le pont, sans qu'il fût possible de faire sécher les hardes pendant plusieurs jours de suite. Mais les hommes étaient restaurés par des alimens sains et chauds, l'installation de la cuisine en fer, que j'avais fait confectionner à Bordeaux, permettant de faire la chaudière au milieu des plus gros temps.

L'expérience me donna lieu de m'applaudir d'avoir substitué des voiles de goëlettes à la grand'-voile d'étai et au foc d'artimon; ces nouvelles voiles entièrement portées par les bas mâts, fatiguent infiniment moins la mâture; elles orientent mieux et donnent beaucoup plus de sillage. Celle de l'avant surtout, qui a le plus de surface, va à toutes les allures, le vent arrière excepté; au moyen de ris, elle peut être employée comme voile de cape. La meilleure

de ce genre pour *le Bordelais* était la goëlette d'arrière.

Dans le cours de ces gros temps, les courans portant constamment sur la Terre-de-Feu, je pris toujours les bordées qui m'en éloignaient le plus : malgré cette précaution, les courans et les capes répétées nous firent dériver jusqu'à 28 lieues du cap Noir, et 24 lieues du cap Pilares.

Le 22. — Nous doublâmes le parallèle de ce promontoire, extrémité occidentale du détroit de Magellan (1), ayant ainsi contourné la

(1) Magellan, gentilhomme portugais au service de Charles-Quint, ayant observé que le continent de l'Amérique septentrionale se terminait en pointe au midi, ainsi que celui de l'Afrique, tirait cette conséquence, que les mers devaient être ouvertes à l'extrémité méridionale du Chili, comme au cap de Bonne-Espérance. Pénétré de cette idée, il partit de Séville en 1519, avec une flotte de cinq vaisseaux, et après avoir touché à l'île Ténérif, au cap Verd, et au Brésil, il découvrit, à environ cinquante lieues de la baie de Saint-Julien, un cap auquel il donna le nom de Désiré ; mais les gens de l'équipage, par une acclamation générale, donnèrent au détroit celui de Magellan, qu'il a conservé. Les naturels l'appellent Kaika. La longueur de ce détroit est de cent dix lieues; sa largeur n'a nulle part moins d'une lieue ni plus de quatre. En hiver, les nuits y sont de dix-sept heures. L'air y est si froid que les Espagnols ne s'y arrêtèrent point.

Janvier 1817.

Terre-de-Feu le dix-huitième jour de notre atterrage au cap Sainte-Inès, et le seizième de notre sortie du détroit de Lemaire.

D'après le chronomètre, nous avions été portés depuis cette époque, de 105 milles dans le N., 47 deg. E., de notre estime, et de 71 milles dans le N., 51 deg. E., depuis les îles Diégo-Ramirès.

On avait vu constamment des oiseaux océaniques, la plupart pétrels de toutes espèces; des marsouins losangés de blanc sur le dos, et quelques baleines, furent les seuls poissons qui se montrèrent dans cette partie de notre voyage.

Aujourd'hui la presque totalité des bâtimens destinés pour la mer du Sud, passent à l'E. des îles Malouines et de celles des Etats, souvent sans en prendre connaissance. Lorsqu'à cette dernière hauteur ils rencontrent les vents d'O., si fréquens dans ces parages, ils courent au S. jusqu'au 60 deg. ou environ; là ils trouvent des variétés de cette partie qui leur permettent de s'élever dans le N.-O.

Sans prétendre critiquer une pratique adoptée par la plupart des navigateurs, j'observerai qu'en passant par le détroit de Lemaire on se

trouve de suite de 20 lieues plus O. que ceux qui contournent la Terre-des-Etats, avantage qui n'est pas sans importance dans des mers où la grande difficulté est de faire du chemin dans cette direction. Si l'on est contrarié pour le débouquement, et qu'on ne veuille pas attendre à l'abri de la Terre-de-Feu, les vents favorables qui sont les plus communs, le pis-aller est de doubler le cap Saint-Jean, extrémité E. de l'île des Etats; ce qui n'exige que quelques heures.

La navigation autour des terres Magellaniques se fait depuis long-temps en toute saison, et si elle est plus pénible pour les équipages en hiver qu'en été, à cause des froids et des longues nuits, on a l'avantage de trouver des variétés d'E. plus fréquentes et de plus longue durée qu'en été. En somme, cette traversée n'offre pas de difficultés qu'un bon bâtiment doive craindre de surmonter. On est étonné que les désastres des escadres d'Anson et de Pizarro aient suffi pour accréditer une prévention contraire au milieu du siècle dernier, lorsqu'on se rappelle qu'à son commencement, pendant la guerre de la succession d'Espagne, nombre de nos bâtimens doublaient annuellement le cap Horn. Cet

Janvier 1817.

étonnement redouble quand on compare l'état de la science navale à cette époque, à ce qu'elle était dans l'âge des Colomb, des Gama, des Magellan. On peut ajouter que les progrès importans qu'elle a faits depuis, ont affranchi la navigation moderne de tant de dangers, et lui donnent tant de moyens de vaincre les difficultés qui restent encore, que, sous ce rapport, aussi bien que pour l'importance des découvertes, on ne peut pas établir de parallèle entre les travaux des Argonautes du quinzième et du seizième siècle, et ceux des plus célèbres marins de ces derniers temps, sans en excepter Cook lui-même.

Le 23. — N'ayant plus d'aussi forts courans à craindre, je dirigeai au N. $\frac{1}{4}$ N.-O. pour sortir de ces parages à tourmente; mais il nous fallut essuyer encore une bourrasque, qui heureusement s'appaisa au bout de quelques heures. Les vents passèrent ensuite au S.-O., et nous fîmes route directe pour le Chili.

Le temps se dégageait et la température s'adoucissait à mesure que nous avancions vers le nord. On put ouvrir les écoutilles, aérer et sécher partout, calfater les embarcations, et faire les

dispositions d'atterrage. L'espoir d'une relâche prochaine faisait oublier d'autant plus facilement les fatigues et les contrariétés que nous avions éprouvées, qu'elles n'avaient pas laissé de traces sur la santé de l'équipage. Le seul malade qu'il y eût à bord se rétablissait journellement : c'était le fruit et la récompense des soins qu'on avait portés à cet objet important, et des mesures préservatrices de M. Vimont : vêtemens chauds et secs autant que possible, propreté, fumigations fréquentes, nourriture et boisson variées et antiscorbutiques; tous les moyens disponibles avaient été employés. Il faut avouer que les équipages des baleiniers anglais et américains, qui négligent la plupart de ces précautions, sauf la propreté, et qui consomment trois fois plus de salaisons que nous, n'en sont pas moins robustes et bien portans; mais aussi sont-ils composés d'hommes que l'habitude a endurcis aux fatigues, ce qui n'était pas le cas des gens que je commandais.

Le 31. — A vingt-cinq lieues à l'O. de l'île de Santa-Maria, nous aperçûmes deux gros navires à trois mâts, qui paraissaient être des bâtimens de guerre à batterie couverte. Nous passâmes

Février 1817.

dans leurs eaux à trois ou quatre milles de distance. Je sus par la suite que ces bâtimens étaient des frégates espagnoles *en croisière*.

Le 1^er^ février. — La mer, décolorée dès la veille, fut couverte de goémons et d'albatros : on vit aussi à fleur d'eau beaucoup de poissons blancs et plats, de forme circulaire, ayant à peu près une brasse de diamètre, avec une nageoire dorsale très-saillante. Les baleiniers appellent cette espèce *sunfish*, parce qu'ils ne se montrent guère qu'avec le soleil.

A midi, nous eûmes connaissance de la côte du Chili. A 4 heures, elle se dessinait distinctement; les montagnes se détachaient les unes des autres et présentaient trois énormes masses superposées, formant un immense amphithéâtre. A 7 heures, nous étions à deux lieues du port Saint-Antonio. Il ventait toujours grand frais du S. La crainte des courans dont parle Frézier me fit prendre le large, afin de n'être pas emporté pendant la nuit sous le vent de Valparaiso, dont nous n'étions qu'à dix lieues.

Le 2. — A minuit, nous rapportâmes à terre. Le courant ne s'étant pas fait sentir, nous nous trouvâmes au jour à peu près à la même posi-

tion que la veille. Le vent tomba tout-à-fait, et malgré tout ce que nous pûmes faire, la houle nous drossa jusqu'à un mille de la Piedra-Blanca, rocher accore et très-remarquable par sa masse et par sa blancheur, autour duquel il n'y a pas de fond. La plus grande partie de la matinée se passa à manœuvrer, à l'aide de nos embarcations, pour nous tirer de cette position désagréable.

La mer était couverte de baleines dont on remarquait les jets d'eau en cent endroits à la fois, comme autant de colonnes de fumée. Le calme ayant duré jusqu'au soir, et la houle battant toujours en côte, je mouillai dans l'anse de Tunquen, à 8 heures, par trente-six brasses d'eau, sur un fond de roche qui aurait coupé le câble si on n'avait eu la précaution de faire ajus avec une chaîne de seize brasses, entalinguée sur l'ancre. Il fit calme toute la nuit qui fut très-belle. Nous eûmes un feu au grand mât jusqu'à 10 heures : il en parut un sur la plage dans le S.-E., mais il ne vint pas d'embarcations.

Le 3. — On leva l'ancre de bonne heure. La chaîne était encore hors de l'écubier, quand la

Février 1817.

brise, qui jusque-là avait été très-molle de la partie de l'O., fraîchit soudain, et dans quelques minutes sauta trois ou quatre fois d'autant de quarts entre le N. et le N.-O. Ces variétés rapides nécessitèrent dans la manœuvre des changemens successifs, pendant lesquels le navire fut porté au fond de l'anse, où se trouvent des brisans qu'il rangea à moins d'une encâblure, en virant vent arrière pour recevoir la brise du N.-O., qui nous mit au large. Elle tomba aussitôt après, et les risées de la partie de l'O. qui lui succédèrent, accompagnées de brume, ne nous permirent de rallier Valparaiso que le surlendemain.

Le 5. — A une heure après midi la brume se dissipa, et nous reconnûmes successivement la pointe N. de la baie et celle de Los Angeles, qui en forme l'extrémité ouest.

A 4 heures, une embarcation portant pavillon espagnol vint à bord avec le directeur de la douane, le capitaine de port et le pilote. Peu après nous gagnâmes la rade à l'aide des embarcations, et en même temps qu'un brick espagnol vu le matin. A 5 heures un quart nous mouillâmes devant Valparaiso, trois mois et

dix-sept jours après notre sortie de la Gironde (1).

Après avoir serré les voiles, on fit un salut de vingt-un coups de canon; la batterie du château répondit de onze coups. Je descendis ensuite à terre, portant les papiers du navire et quelques lettres de recommandation. Je reçus de don José de Villegas, capitaine de frégate et gouverneur de Valparaiso, l'accueil le plus gracieux, accompagné de témoignages de bienveillance que j'attribuai en grande partie à mon titre d'officier de la marine royale, et au souvenir de MM. Dubouret et de Tilly, capitaines de frégate, qu'il avait connus lorsqu'ils servaient en Espagne, et dont j'avais des lettres. Non-seulement je fus autorisé à pourvoir aux besoins du navire, mais j'eus encore la promesse de trouver toutes facilités dans ce qui dépendait du gouverneur.

Le 6. — Le pilote du port vint de bonne

(1) Valparaiso est distant de quelques lieues de Sant-Yago. Ce n'était d'abord que des magasins établis pour faciliter le chargement et le transport des marchandises de Sant-Yago à Lima. Par suite, des marchands s'y établirent eux-mêmes avec leurs familles, et la bourgade s'est insensiblement agrandie et peuplée de blancs, de mulâtres et de métis.

Février 1817.

heure nous amarrer à poste; il nous affourcha N. et S. avec la grosse ancre mouillée plus en dedans par seize brasses, fond de vase gluante, et un autre câble avec la chaîne, amarrés à terre. Les deux câbles restèrent presque sur le bout.

On relevait la pointe des Anges au N. 3 deg. E., l'extrémité O. de la batterie du gouvernement au S. 59 deg. O., et les dernières terres dans le nord au N. 30 deg. E.

Le soir, *le San-Sacramento*, grand navire marchand, partit pour Lima avec des déportés, dont plusieurs ecclésiastiques et moines.

Don José de Villegas expédia pour Sant-Yago un paquet contenant une lettre que j'écrivais à don Marco del Ponte, président et gouverneur général, qui avait été prisonnier de guerre en France, et une autre de M. Blandin de Bordeaux, chez qui ce général avait passé une partie de sa détention.

Je fus présenté aux principaux employés et aux particuliers les plus marquans parmi les Espagnols européens et créoles. J'eus occasion de m'apercevoir, dans le cours de mes visites, que le génie des révolutions n'avait pas oublié ce

pays. Le mouvement qui avait déjà fait changer de face à une partie de l'Amérique méridionale s'était propagé jusqu'au Chili. Après avoir levé l'étendard de l'indépendance, ce pays avait été soumis, en 1814, par le général Osorio, mais les fermens révolutionnaires existaient toujours, et l'esprit de parti, qui exclut la modération et souvent la justice, régnait de l'un et de l'autre côté. Je remarquai aussi, avec des sentimens bien différens, que, malgré les maux qu'une aggression injuste avait versés sur leur patrie, les Espagnols, loin de voir des ennemis dans les Français, avaient repris pour nous les sentimens de bienveillance naturels à deux nations liées par le pacte tacite, mais indestructible, de l'intérêt commun.

Je dînais avec M. de Villegas chez un négociant, lorsqu'il reçut un paquet dont la lecture produisit une émotion sensible. Un corps de troupes de Buénos-Ayres avait passé les Andes et débuté par des succès, qui, sans être décisifs, inspirèrent les plus vives inquiétudes à toute l'assemblée, composée d'Espagnols européens. Ils ne dissimulèrent pas combien ils appréhendaient de voir se joindre aux ennemis de l'extérieur

Février 1817.

un grand nombre de mécontens, jusqu'alors contenus par la crainte, mais qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater et secouer une seconde fois le joug de la métropole. M. de Villegas seul ne prenait pas part à la consternation générale; mais tous ses efforts pour rassurer les esprits, en exposant les grands moyens que le gouvernement avait à sa disposition, faisaient peu d'impression sur des hommes déjà frappés de terreur.

Le 7. — Un transport espagnol arriva de Chiloé avec des recrues. Le gouverneur me força par deux sommations à lui livrer les fusils dont *le Bordelais* était chargé; cependant je ne lui en livrai que la moitié, et j'eus de lui les plus fortes garanties que ceux dont il s'emparait me seraient rendus ou remplacés, si les ressources de l'arsenal de Sant-Yago le permettaient; dans le cas contraire, ils devaient être payés à un prix avantageux sur lequel je ne voulus rien stipuler, afin d'avoir plus de droits à réclamer la restitution. Outre la cargaison destinée pour la côte N.-O., *le Bordelais* avait un assortiment assez considérable de marchandises convenables pour l'Amérique

méridionale. Cette branche accessoire mais importante de l'opération, n'était, comme la principale, qu'une tentative pour ouvrir de nouveaux débouchés aux produits de l'industrie française. A part quelques recommandations particulières, je n'étais muni d'aucun moyen de m'en procurer la défaite dans les colonies espagnoles, où, à moins d'autorisation de la cour de Madrid, aucun étranger n'avait encore été admis à traiter légalement. Ces considérations réglèrent ma conduite.

Cependant les nouvelles qu'on recevait journellement de l'intérieur, annonçaient les progrès des troupes de Buénos-Ayres, dont les partis, répandus sur divers points, faisaient soulever le pays partout où ils se présentaient. Ces nouvelles ne faisaient qu'accroître l'inquiétude et le découragement des Espagnols et du petit nombre de créoles qui leur étaient attachés. Il n'y avait pas vingt-quatre heures que le passage des montagnes par les insurgés était connu, et déjà on se disposait à fuir. Les employés du gouvernement étaient les premiers à embarquer leurs effets avec un empressement scandaleux : leurs familles, et même quelques-

Février 1817.

uns d'entr'eux, couchaient en rade pour être prêts en cas d'événement.

Les 9-10.—Ces mouvemens, joints aux bruits qui se répandaient sur les progrès de l'insurrection, firent fermenter quelques têtes de l'équipage, parmi lequel se trouvaient plusieurs mauvais sujets qui ne s'étaient embarqués que dans l'espoir, excité par des bruits absurdes accrédités parmi le bas peuple de Bordeaux, que le navire devait faire la course. Les dispositions que je pris de bonne heure étouffèrent ce levain pernicieux, sans qu'il fallût mettre à exécution les mesures de rigueur dont j'avais menacé les malintentionnés.

Sur ces entrefaites, je reçus du capitaine général une réponse satisfaisante à ma lettre du 5; mais dans les circonstances existantes, je ne jugeai pas à propos de profiter de l'autorisation qu'il m'accordait de me rendre à Sant-Yago. La joie des Créoles et l'abattement des Espagnols, ne me faisaient rien augurer d'avantageux à ceux-ci dans l'issue de la lutte qui venait de s'engager. J'écrivis donc au capitaine général pour le remercier de ses bontés, et le prévenir que je me disposais à continuer mon

voyage. J'ajoutai que j'attendais avec confiance le remplacement des armes qui m'avaient été enlevées, ou le remboursement de leur valeur, et que dans le cas où ni l'un ni l'autre ne pourrait s'effectuer au Chili, je comptais que Son Excellence voudrait bien me faire expédier les pièces nécessaires pour le recouvrement des armes au Pérou, ou une indemnité qui mît à couvert les intérêts de l'expédition.

Le 11. — Les craintes augmentant, quoiqu'il n'y eût eu encore aucune rencontre sérieuse, tous les bâtimens sur la rade furent mouiller au large. Nous fîmes de même afin de rester maîtres de nos mouvemens.

Le 12. — La journée fut assez calme, grâce à de faux bruits d'avantages obtenus par les troupes royales. Cette illusion fut détruite dans la soirée par l'arrivée de plusieurs fugitifs annonçant la déroute complète des royalistes. Cette nouvelle fut amplement confirmée par d'autres fuyards qui se succédèrent dans la nuit.

Le 13. — Ils arrivèrent par bandes, la plupart sans chef et sans ordre, les officiers devançant généralement leurs soldats. Chacun cher-

Février 1817.

chait à se rendre à bord des navires en rade, où rien n'était disposé pour la réception des troupes : le désordre était à son comble.

Le 14. — J'envoyai de bonne heure à terre M. Briole pour solder notre faible compte avec le fournisseur, et se procurer quelques vivres frais s'il était possible. Cet officier trouva la ville dans la plus affreuse confusion ; les habitans, enhardis par la terreur de ceux qu'ils regardaient comme leurs oppresseurs, s'étaient emparés du gouvernement et des batteries, dont les pièces avaient été encloués. Un de leurs détachemens, de quarante à cinquante hommes, caché par l'angle de la batterie inférieure du château, surprenait les fuyards, qui, arrivant épars, ne pouvaient manquer de tomber entre leurs mains, et étaient aussitôt conduits en prison. Au milieu de ce désordre, le retour de M. Briole ne s'effectua pas sans peine et même sans quelque danger. Pressé par les soldats débandés qui assaillaient l'embarcation, il fallut abandonner en partie les vivres qu'on s'était procurés, et essuyer quelques coups de fusil, qui heureusement n'atteignirent personne. Pendant le trajet, M. Briole déposa à bord d'une

chaloupe espagnole le peu de ces malheureux qu'il avait pu recevoir dans son canot : il revint à bord à 7 heures. Du navire *la Britannia*, où il s'était réfugié, le brigadier Atero me fit demander les embarcations du bord pour le transport des troupes ; je les avais déjà promises à M. de Villegas, qui était venu se concerter avec moi ; mais le rapport de M. Briole, confirmé par la présence en rade des officiers, dont la surveillance aurait pu accélérer l'embarquement en maintenant l'ordre, me fit juger qu'il serait imprudent d'y employer nos gens. Au reste cette opération n'était rendue pénible que par l'imprévoyance et la pusillanimité des fugitifs ; elle aurait pu se faire avec autant d'ordre que de tranquillité, si, au lieu de s'empresser à évacuer tous les postes et à mettre les transports au large, on avait conservé les ouvrages qui commandent la ville pour tenir les habitans en respect.

Du côté de la mer, le seul navire *la Britannia*, de 20 canons de neuf, embossé à portée de but-en-blanc de la côte, entre Valparaiso et Almendral, n'aurait laissé aucune inquiétude sur les tentatives de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de

Février 1817.

son artillerie. D'ailleurs les troupes victorieuses étaient encore loin, et les Espagnols n'étaient harcelés que par un petit nombre de citoyens qui tiraient leur audace de la terreur de leurs ennemis.

M. Heartley, capitaine dépossédé du navire anglais *le Will*, que les Espagnols avaient saisi, vint, accompagné de sa femme, me demander l'hospitalité. J'avais dès la veille à bord les Oydors, Caspe et Pereyra, le fils de ce dernier, trois négocians, et plusieurs autres Espagnols, outre les domestiques; il ne m'était pas possible d'en admettre un plus grand nombre, n'ayant que le pont de libre. Les officiers et moi partagions notre logement avec les principaux de nos hôtes. Plusieurs de ces messieurs éprouvaient des inquiétudes que rien ne paraissait pouvoir dissiper tant que Valparaiso serait en vue. N'ayant aucun motif de retarder mon départ, à 9 heures, avec une bonne brise de l'O., tous les navires en rade étaient déjà sous voile. Peu après, *la Britannia* tira un coup de canon dont le boulet passa au-dessus du *Bordelais*. Je fis d'abord carguer la grande voile; mais le commandant espagnol, qui avait alors le cap sur le

fond de la baie, n'ayant fait aucun mouvement, je jugeai que cette algarade n'était qu'une méprise, et je continuai à courir au large. A midi on prit le point du départ, et l'on fit route pour le Callao.

C'est ici que doivent trouver place les renseignemens que j'ai recueillis sur le Chili, tant par les rapports qui m'ont été donnés que par mes propres observations; je me renfermerai dans les bornes d'une notice succincte, la brièveté de mon séjour dans ce pays, dont je n'ai vu que la ville de Valparaiso, jointe aux circonstances qui l'ont signalé, ne m'ayant permis de recueillir que des données très-imparfaites. D'ailleurs les grandes colonies européennes et les autres pays d'une civilisation avancée où j'ai touché, ayant été visités par des hommes que des talens supérieurs et de plus grandes facilités ont mis à même de bien voir et de pouvoir mieux décrire, je me propose de parler seulement de ce que ces contrées offrent d'intéressant à la marine et au commerce, ainsi que des divers changemens occasionnés par les dernières commotions politiques, me réservant de donner plus d'étendue à mes observations sur des pays plus

Février 1817.

récemment découverts, moins fréquentés et moins connus (1).

La salubrité et la douceur de son climat, la variété et l'abondance de ses productions, jointes à l'étendue de ses côtes, garnies de bons mouillages, promettent au Chili un haut degré de prospérité quand il lui sera donné de jouir de la paix, et d'avoir un gouvernement sage et éclairé qui sache apprécier ces avantages et les utiliser dans l'intérêt général. Le commerce et la navigation se sont déjà ressentis de l'ouverture des ports de ce pays, suite naturelle de son émancipation, et il offre dès à présent des débouchés importans à la France. Parmi les produits de notre industrie, les draps, les soieries et les toiles, sont ceux dont la défaite réunit le plus d'avantages. Les vins, les eaux-de-vie, et quelques autres objets moins importans peu-

(1) En 1535, les Espagnols, sous le commandement d'Amagro, firent la découverte du Chili. Il s'étend depuis les frontières du Pérou jusqu'aux terres magellaniques, dans un espace de cinq cents lieues de côtes maritimes. Cette contrée avait été soumise en partie par les Incas, qui se proposaient de pousser leurs conquêtes vers le sud; mais ils furent contraints de s'arrêter, éprouvant une résistance opiniâtre de la part des Indiens. Un désert de quatre-vingts lieues sépare le Chili du Pérou.

vent entrer aussi dans la composition des cargaisons : il faut en exclure généralement les objets de qualité supérieure, le luxe n'ayant pas fait autant de progrès au Chili que dans les autres contrées de l'Amérique, à la plupart desquelles il le cède également en richesses métalliques.

La lutte dans laquelle ce pays se trouve engagé pour conquérir son indépendance, fait rechercher aussi les armes et les munitions de guerre. Les cuirs, les suifs, et surtout le cuivre, sont les principaux objets d'exportation pour l'Europe, avec laquelle le Chili n'avait aucune communication directe avant son émancipation. Le peu de produits de cette partie du monde qu'il consommait alors, lui parvenait par l'intermédiaire de Lima, ainsi que ceux de l'Asie. En outre, le Pérou fournit au Chili, en temps de paix, du sucre, du cacao, du tabac, et quelques autres objets; celui-ci s'acquitte au moyen de ses blés, de son cuivre, de ses viandes et fruits secs, et de son cordage blanc, les propriétés corrosives du goudron indigène en interdisant l'emploi. L'intérêt des deux pays réclame le rétablissement de ces relations, que la différence des dons que la nature leur a répartis rend pres-

Février 1817.

qu'également indispensables à l'un et à l'autre.

Le Chili reçoit du Paraguay l'herbe de ce nom (*hyerba de Puraguay*), qu'il paie en numéraire, ces contrées, situées sous le même climat, ayant d'ailleurs les mêmes produits. Ceux du Chili étaient à bas prix sous le système prohibitif : depuis l'admission libre des étrangers, qui a suivi son indépendance, les objets d'exportation ont doublé de valeur, à l'exception des articles qui, comme le blé, et la viande sèche (*tasao*) employée au lieu de salaison dans les armemens de la mer du Sud, ne trouvent de débouché qu'au Pérou. En même temps les marchandises d'Europe, dont ce marché a été encombré, y ont subi une dépréciation non moins remarquable. D'un autre côté, une grande partie des richesses métalliques du pays est passée entre les mains des Anglais et des Américains. Cette extraction avait commencé dans le laps de temps écoulé entre l'insurrection des provinces de la Plata et celle du Chili : les spéculateurs anglais établis à Buénos-Ayres introduisirent alors en interlope une grande quantité de leurs marchandises dans ce pays, qui ne pouvait les payer qu'en espèces, la nature

de ses produits souffrant peu la contrebande.

La ville de Valparaiso a gagné sous plusieurs rapports depuis le temps de Vancouver. Je n'ai pu rien savoir de positif sur le nombre de ses habitans; quelques rapports le portent à dix-huit mille, ceux d'Alimendral compris; mais il ne m'a pas semblé qu'il y en eût plus de dix à douze mille, dont les deux tiers à Valparaiso. Les hauteurs ne laissent entr'elles et la mer qu'un très-petit espace libre; la plupart des rues sont situées sur le revers de plusieurs ravins, dont le fond est occupé par des torrens dans la saison des pluies. Outre l'inconvénient de leur position, les rues sont généralement tortueuses, mal tenues, et quelques-unes escarpées.

Les maisons sont d'un seul étage, et l'extérieur en est assez soigné, quoique simple; elles sont passablement meublées, et leur propreté, sans pouvoir être citée, m'a surpris fort agréablement, d'après l'idée que m'en avaient donnée les descriptions de Vancouver qui pouvaient être très-exactes de son temps.

Les batteries de mer m'ont paru assez bien entretenues, mais le revêtement de l'ouvrage le

Février 1817.

plus considérable, qui se trouve en grande partie dans la ville et renferme le gouvernement, était lézardé en plusieurs endroits et menaçait ruine. Au reste, tous ces ouvrages qui comptaient au plus 60 canons, ne pouvaient servir que contre un coup de main, tant par mer que par terre. De ce côté ils n'ont pas de défenses réciproques; ils offrent des parties qui ne sont pas flanquées, et du reste ils sont tous dominés.

La rade, ouverte du nord seulement, peut être considérée comme un port, et en a toute la sûreté depuis octobre jusqu'en avril. Les vents de N., qui y soufflent directement, dominent depuis mai jusqu'en septembre, qui est aussi la saison pluvieuse. L'excellence de la tenue compense en partie ce grave défaut. Les *dangers* sont apparens, accores, et à très-petite distance de terre aux extrémités du mouillage. La perte d'un bâtiment espagnol a fait découvrir un rocher sous l'eau, sous la partie E. de la baie, à une encâblure et demie de la côte.

L'eau se fait difficilement à Valparaiso, qui n'a que des puits, dont le principal est dans le château : on trouve plus de commodités à Almendral, où est un puits qui peut fournir de

l'eau à plusieurs conduits à la fois. Il faut rouler les futailles sur un espace de 400 brasses, et souvent les prendre à la remorque, à cause de la houle qui intercepte par fois la communication pendant les vents du nord.

Malgré ces inconvéniens, le port de Valparaiso a été choisi par le nouveau gouvernement du Chili pour être le siége de sa marine; il n'en reste pas moins le premier port marchand du pays. Les vivres de toute espèce y abondent et sont à un prix modéré. Plusieurs voyageurs dignes de foi m'ont assuré que la ville s'était beaucoup accrue depuis l'indépendance, et que les ouvrages avaient été augmentés.

Almendral, qui n'est pour ainsi dire qu'une longue rue, est située dans une petite plaine au bord de la mer: l'espace de trois à quatre cents toises qui le sépare de Valparaiso, est si étroit, qu'il est presqu'entièrement occupé par le chemin. On y trouve cependant de petites maisons nouvellement construites, adossées à la montagne qui forme en cet endroit un rempart d'une hauteur considérable. Ces dispositions du terrain rendent ce passage d'une défense très-facile pour quiconque est maître de la mer. C'est

Février 1817.

à Almendral que commence la grande route de communication entre Valparaiso et Sant-Yago, que le capitaine général Higins de Vallemar venait de faire ouvrir, lors de la relâche de Vancouver.

Les Chiliens pratiquent l'hospitalité; ils aiment les plaisirs de la société; ils sont bien faits, robustes, et généralement d'une stature plus haute que les Espagnols. Leur physionomie sérieuse annonce de la fermeté. Ils sont bons cavaliers, et ceux des campagnes surtout savent manier adroitement la lance et le lacet. Ils supportent les fatigues des plus longues traites à cheval, bivouaquant enveloppés de leur poncho, espèce de manteau des Indiens méridionaux, en forme de chasuble, et usité dans toute l'Amérique espagnole. La rareté des gîtes, même sur les routes les plus fréquentées, rend cette manière de voyager indispensable dans la plus grande partie du continent. C'est ainsi qu'on fait dans vingt jours le trajet de Sant-Yago à Buénos-Ayres en traversant les Andes.

Les femmes sont belles, mais beaucoup d'entre elles acquièrent de bonne heure trop d'embonpoint. Elles ont abandonné le costume

grotesque sous lequel La Peyrouse et même Vancouver les virent à la fin du dernier siècle, et lui ont substitué celui des dames espagnoles, avec quelques modifications, dont la plus remarquable est le schall de baguette à longues soies, que les femmes de toutes les classes portent en négligé.

On ne peut rien inférer au désavantage des Chiliens, du peu d'activité qui régnait dans leur pays, et des faibles progrès que les sciences, les arts et l'industrie y avaient faits sous un gouvernement dans le système duquel il n'entrait pas de stimuler ces grands mobiles de la prospérité des nations. Parmi ceux qui ont reçu une éducation soignée, plusieurs ont prouvé qu'ils ne sont pas inférieurs aux Européens sous le rapport des facultés intellectuelles. Il en est de même de leur courage, comme ils l'ont fait voir dans les différens combats qu'ils ont soutenus dans le cours de leur lutte contre la métropole, sans en excepter celle de Rancagne, qui remit temporairement le Chili sous la domination espagnole en 1814. J'ai entendu le général Osorio vanter le sang-froid, la subordination et la patience des créoles du sud,

Février 1817.

dont se composait, dans cette affaire, une grande partie des troupes royales sous ses ordres.

La révolution subite qui s'effectua dans le Chili pendant notre court séjour, fut peut-être moins déterminée par les succès des troupes de Buénos-Ayres, que par l'esprit de mécontentement et de défection qui fermentait dans toutes les classes, et qui éclata de toutes parts à leur apparition. Une avant-garde, entièrement composée de cavalerie, passa les Andes dans les premiers jours de février, et poussa des partis sur divers points où l'insurrection se manifesta aussitôt. Afin de contenir le pays, les Espagnols envoyèrent des détachemens qui arrivèrent trop tard ou se trouvèrent trop faibles. Un corps laissé à la garde des gorges ne put en empêcher le passage au gros de l'armée de Buénos-Ayres, commandée par don Jose San-Martin, qui, en comptant son avant-garde, avait sous ses ordres environ quatre mille huit cents hommes bien équipés, la plupart de cavalerie. Cette armée était accompagnée de mules que les soldats montaient dans les chemins difficiles des montagnes. Pressés de tous côtés, les Espagnols, dont tous les corps réunis auraient

offert à peu près la même force numérique, aggravèrent encore leur position en partageant les troupes qui leur restaient pour couvrir la capitale. Douze cents hommes avec quelques pièces de canon, postés à Chacabuco, à douze lieues en avant de Sant-Yago, furent attaqués le 12 par San-Martin, à la tête de ses principales forces, et totalement défaits après cinq heures de la défense la plus opiniâtre. Le bataillon du régiment de Talavera, qui avait eu la plus grande part aux succès du général Osorio, y périt en entier, à l'exception de cinq officiers et de dix-huit soldats. La perte des insurgés fut aussi très-considérable. Les troupes espagnoles, qui, au nombre de mille hommes, sortaient enfin de Sant-Yago avec de l'artillerie, sous le commandement du capitaine général en personne, pour renforcer celles qui étaient en présence de l'ennemi, apprirent par les fuyards la nouvelle de ce désastre à quelques lieues du champ de bataille. Elle ne fit qu'animer l'ardeur des soldats qui demandèrent hautement à marcher à l'ennemi. Au lieu de profiter de cet élan, on s'arrêta pour délibérer. La perte qu'on venait d'éprouver, et

Février 1817.

le soulèvement récent de plusieurs villes de l'intérieur, décidèrent la retraite. Cette mesure eut une influence funeste sur la disposition morale des soldats. Les fugitifs, qui se seraient ralliés derrière les troupes s'ils les avaient trouvées marchant en avant, leur communiquèrent leur terreur, et les entraînèrent dans leur déroute qui fut complète et décisive dans ses conséquences. Sant-Yago fut évacué avec la plus grande précipitation, et la foule des fuyards se dirigea vers Valparaiso, que les premiers atteignirent l'après-midi du 13 : ils y portèrent la terreur et le désordre qui avaient présidé à l'embarquement.

Lorsque les transports chargés de ces tristes débris sortirent de Valparaiso, on ignorait le sort du capitaine général. Ce ne fut que le mois suivant qu'on sut au Pérou qu'il avait été pris en essayant de gagner le port Sant-Antonio, dans l'espoir d'y trouver les moyens de s'échapper. De tout son gouvernement, il ne resta à l'Espagne sur le continent, que Baldivia et la presqu'île de Talcaguana, près de la Conception. L'île de Chiloé lui garda fidélité.

CHAPITRE II.

Arrivée au Callao. — Séjour à Lima. — Visite au vice-roi — Échange de marchandises. — Description de Lima et de ses environs. — Fête et réjouissances à l'occasion du jour de Pâques. — Description du village de Miraflores. — Mœurs péruviennes et détails sur cette partie des colonies espagnoles.

Le 17 février. — La traversée de Valparaiso au Callao n'eut rien de plus remarquable que la facilité avec laquelle elle s'effectua jusques à l'attérage à la côte du Pérou. Le vent fut d'abord variable du S.-O. au S. Par 26 deg. S. à soixante lieues de terre, il commença à prendre de l'E., et depuis dépendit toujours de cette partie généralement du S.-E. au S.-S.-E., variant quelquefois au S. ou à l'E.-S.-E. Il était constamment joli frais et assez modéré pour pouvoir porter toutes les voiles en faisant de 40 à 55 lieues par jour. Cette brise règne ainsi toute l'année à une plus grande distance de terre, jusques au 3^{me} ou 4^{me} deg. N. Le temps était nuageux, mais beau; la mer n'é-

Février 1817.

tait agitée que par une houle très-douce de la partie du vent. Ces circonstances furent particulièrement heureuses pour nos passagers, peu faits aux fatigues de la mer. Rien de notre côté ne fut négligé pour leur rendre le séjour du *Bordelais* agréable : l'état de nos provisions offrait des ressources qui ne furent pas épargnées pour remplir ce but.

Le 21. — Par 16 deg. nous rencontrâmes le navire le *Santo-Sacramento*, sorti de Valparaiso le 6 avec des déportés. Nous commençâmes à entrer dans les brumes qui règnent sur la côte, dont nous étions à trente lieues. La mer, très-calme, était décolorée.

Le 22. — Nous eûmes connaissance de deux bâtimens, dont un, à trois mâts en panne, paraissait être un baleinier. On vit plusieurs phoques. A une heure, la mer étant toujours décolorée, et la vue bornée à une petite distance par la brume, on sonda; il n'y avait pas fond à cent quarante brasses. Le soir, le navire rangea à très-petite distance deux baleines tuées depuis peu de temps : une quantité innombrable d'oiseaux, surtout d'albatros, les couvraient et se repaissaient de leur chair.

A un mille alentour, la mer avait une teinte rougeâtre, que, vu son état de calme absolu, on pouvait attribuer au sang que ces cétacées avaient dû perdre ; mais en prenant de l'eau dans un seau, on reconnut que ce phénomène était occasionné par une multitude infinie de corpuscules qui paraissaient animés, mais dont la forme échappait à l'œil.

Le 23. — A 9 heures on eut fond de vase fine olivâtre, par cent brasses, et à midi par soixante-dix brasses. Nous nous trouvions par 13 deg. à 4 ou 5 lieues de Canète ; une brume épaisse empêchait de voir la terre, l'eau était verdâtre, et sa surface annonçait des courans. On remarquait beaucoup d'oiseaux et quelques goëmons. A 4 heures, on eut connaissance de la côte du Pérou, à une lieue. D'après les cartes du dépôt hydrographique de Madrid, généralement très-exactes, les deux sondes prises précédemment nous auraient mis de dix lieues plus au large. On gouverna au N.-N.-O., parallèlement au gisement de la côte. A 5 heures, la terre, par le travers, s'étant dégagée, présentait un coup d'œil pittoresque. Sur le premier plan, au bord de mer, c'était une vallée cou-

Février 1817.

verte d'une végétation fraîche et puissante, le grand et beau bourg de Chilca, contenant, outre plusieurs jolies maisons, une belle église, d'une architecture élégante, et dans le lointain, une chaîne de montagnes très-coupées, dont l'aspect sauvage et stérile contrastait avec la grâce et la richesse du tableau qu'elle encadrait.

Nous courions vent arrière, longeant la côte à trois ou quatre milles avec petit frais du S.-E. A 11 heures, étant en calme, et toutes les terres cachées par la brume, on mouilla une ancre à jet par vingt-huit brasses, sur un fond de vase fine olivâtre qui règne sur toute la côte.

Le 24. — A 8 heures du matin la brume se dissipa, et nous nous trouvâmes à moins d'une lieue dans le S.-O. du *Serro de Quipia*, remarquable par la régularité du plateau qui le couronne, et la falaise élevée qui le termine du côté de la mer. Le groupe des îlots Pachacamac restait dans le N.-O. $\frac{1}{4}$ N., direction de leur gisement, le plus gros à trois milles. On apercevait quelques maisons, granges ou magasins du nord du morne, et quelques îlots de verdure : tout le reste était désert et aride.

A midi, nous appareillâmes avec une petite

brise d'O.-S.-O., qui varia ensuite au S. et S.-E. Nous passâmes ainsi le reste de cette journée et partie de la suivante, sans voir la terre, que la brume dérobait à notre vue. Craignant de m'engager parmi lesPalominos, rochers au sud du Callao, à 4 heures du soir, le 25, je mouillai une ancre à jet par vingt-huit brasses; aussitôt après on entendit le ressac, bien que la côte ne parût pas.

Le 26. — L'extrême faiblesse de la brise nous retint à l'ancre toute la nuit. Au jour, nous relevâmes l'îlot dit el Corcobado, le village de Lurin et la pointe Negra. Le calme continuant, j'envoyai une embarcation avec un officier et un de nos passagers espagnols, pour prendre langue et faire des provisions : ils revinrent deux heures après. Ils s'étaient abouchés avec un canot indien, dont ils n'avaient pu obtenir que la confirmation de notre position, sur laquelle, étant sans observations depuis deux jours, je n'avais de données que les relèvemens et les assertions contradictoires des passagers.

A 10 heures j'appareillai avec une petite brise de S.-S.-O. Peu après nous eûmes con-

Février 1817.

naissance de l'île San-Lorenzo, qui ferme la baie du Callao dans l'O. A 2 heures, il vint à bord une pirogue montée par deux Indiens qui nous vendirent de beaux poissons à un prix modique.

Après avoir pris l'avis de messieurs les Oydors, je permis à un de nos passagers d'aller à terre dans cette embarcation, sous la condition expresse de garder le plus profond secret sur les affaires du Chili.

Ainsi que la presque totalité de la côte du Pérou, cette partie est généralement aride et ne présente aucune végétation ni culture qu'à de grands intervalles. C'est dans ces oasis, dont l'aspect riant annonce une grande fertilité, que sont situées les habitations.

Le 27, à 8 heures et demie nous doublâmes les Palominos, et à 10 heures San-Lorenzo, sous lequel le calme nous surprit à une demi-encâblure de la pointe nord qui est accore et très-élevée. Les canots prirent la touline pour nous mettre au large. A minuit, la brise ayant repris, nous entrâmes dans la baie du Callao, dont la brume cachait toutes les côtes. A 3 heures, le calme nous obligea à mouiller par trente-deux

brasses. A 7 heures on leva l'ancre et toutes les embarcations furent mises à la remorque. A 9 heures, la brise s'éleva du sud et nous louvoyâmes sous toutes voiles pour gagner la rade, où l'on distinguait une vingtaine de bâtimens, la plupart grands trois mâts. Nous ne poussâmes les bordées qu'à demi-lieue de terre par treize brasses, à cause de quelques épics de sable, qu'un passager qui avait navigué me dit s'étendre au large.

A deux lieues sud, la felouque du port vint à bord pour nous reconnaître et faire la visite de santé. Les passagers espagnols s'y embarquèrent avec leurs effets. Je remis à M. Pereyra une lettre pour le Vice-Roi, par laquelle, après avoir exposé les motifs qui m'appelaient à Lima, je lui demandai sa protection et la permission de lui rendre mes devoirs dans sa résidence.

Nous nous croisâmes avec le baleinier anglais *l'Asp* qui sortait pour aller à la pêche. La brise calmissant totalement, à sept heures nous fûmes obligés de laisser tomber l'ancre par six brasses au large du mouillage ordinaire du Callao.

Peu après, don Fernando Camunez, capi-

Février 1817.

taine du port, vint à bord avec don Primo Ribera, lieutenant-colonel du régiment de l'Infant don Carlos. Ce dernier venait d'être détaché au Callao avec un bataillon de son régiment, pour prévenir les mouvemens que les nouvelles dont nous étions porteurs pourraient exciter parmi les détenus au fort Réal-Felipe, et en imposer aux mécontens du pays par l'appareil de la force. C'était une suite de l'indiscrétion de notre passager, qui, malgré les promesses les plus solennelles, avait proclamé la révolution du Chili.

Le lieutenant-colonel s'exprimait en français avec facilité, ayant été long-temps prisonnier de guerre. Les bons traitemens qu'il avait éprouvés en France lui avaient inspiré pour notre nation une estime qu'il se plaisait à manifester : c'est assez dire combien j'eus à me louer de ses procédés. Je ne fus pas moins satisfait de M. Camunez, à qui je remis les papiers du navire.

Le 28 février. — J'allai de bonne heure faire ma visite au capitaine de port, qui me présenta à don Antonio Bacaro, capitaine de vaisseau, commandant de la marine. Je reçus l'accueil le plus affable de cet officier, qui avait

servi dans l'armée combinée pendant la guerre d'Amérique, et avait contracté des liaisons avec plusieurs officiers de la marine française. Le commandant me fit l'honneur de venir à bord, accompagné d'une nombreuse suite. A son départ, je le saluai de neuf coups de canon ; la corvette *la Pezuela*, qui portait son guidon, rendit le salut à nombre égal : elle était commandée par don Eugenio Cortez, lieutenant de la marine d'Espagne, pour qui j'avais une lettre de M. du Bouzet. Cet officier se montra aussi sensible au souvenir de son ancien camarade, que disposé à remplir ses intentions à mon égard, en me rendant tous les services qui dépendaient de lui. J'allai avec don Eugenio à bord de la corvette dont il achevait l'armement : c'était un brick construit à Guayaquil sur de grandes dimensions, solide et bon marcheur. Il était armé de 16 bouches à feu ; sa batterie avait le double défaut d'être composée de pièces de trois calibres différens et trop fortes. L'installation me parut judicieuse : elle avait été dirigée par le commandant, qui joignait aux connaissances générales du métier, celles des diverses pratiques françaises et anglaises.

Février 1817.

Le maître du port vint à bord et mouilla le navire à poste entre le fort Réal-Felipe et l'arsenal, où, selon la coutume de cette rade, nous amarrâmes devant et derrière, ayant une grosse ancre à terre par 4 brasses et demie d'eau avec 40 brasses de touée, et une ancre à jet en croupière dans le nord par 5 brasses fond de vase. Aussitôt à poste, le navire fut assailli par une foule de curieux, qui montaient sans attendre d'être invités. Ce que cette introduction avait d'indiscret était racheté par un abord affectueux et les témoignages de la satisfaction qu'inspirait la présence d'un bâtiment français.

Le soir, *le Santo-Sacramento* et *le Santo-Christo* arrivèrent de Valparaiso. Les privations qu'avait éprouvées le dernier, qui était chargé de fugitifs, excitait la pitié et l'inquiétude sur le sort des malheureux entassés sur les autres transports, qui, aussi dépourvus que lui, se trouvaient exposés à de plus longues souffrances.

Le Vice-Roi répondit favorablement à la lettre que je lui avais adressée la veille, et me fit l'invitation de venir à Lima.

Ayant appris que parmi les prisonniers du fort il y avait trois Français, je voulus savoir

d'eux-mêmes la cause de leur détention. Je fus introduit par un jeune officier nommé Nordenflitz, fils d'un minéralogiste distingué cité par M. de Humbolt. Un seul des prisonniers était français : c'était un jeune homme du Hâvre, nommé Gasquerel. Aspirant de deuxième classe, et comme tel renvoyé dans ses foyers en 1814, il s'était trouvé l'année suivante à Buénos-Ayres, sur un navire marchand, dont la nouvelle des événemens du mois de mars avait nécessité la vente. Privé de ressources, il s'était embarqué sur un corsaire, sous le pavillon des insurgés. Après une croisière longue et fertile en vicissitudes, il avait été arrêté, lui troisième, à l'embouchure du Rio de Esmesaldas, où il était descendu pour faire des vivres, et conduit à Quito et à Guayaquil, d'où il était passé par mer au Callao. Touché de la situation de ce jeune homme, dont la santé languissait par les suites de la fatigue et d'une longue détention, je lui promis de faire mon possible pour obtenir son élargissement.

Je pris des mesures avec le capitaine du port pour fournir aux divers besoins du navire et de l'équipage.

Mars 1817.

Le 1^er^ mars. — M. Cortez vint déjeûner avec nous. En descendant à terre, il me fit voir l'arsenal de la marine, dont il était directeur. Cet établissement, situé à l'est du fort, dont il n'est séparé que par l'esplanade, était bien tenu. Il contient la caserne des troupes de la marine, une prison, des magasins, des hangars, des bâtimens pour les divers ateliers; le tout sur une petite échelle. Il n'est fermé que par une grille en bois élevée sur un épaulement en maçonnerie, qui n'est qu'à hauteur d'appui et n'a pas assez d'épaisseur pour résister au boulet. Du côté de la mer, cette enceinte est percée d'embrasures et défendue par des canons montés sur des affûts marins.

A midi, je partis pour Lima (1) avec un de mes passagers, dans un cabriolet du pays (*balancin*), attelé de deux chevaux et conduit par

(1) Lima fut fondée par François Pizarre, qui lui donna le nom de la ville des Rois, soit parce que l'époque de sa fondation était vers le temps de l'Epiphanie, soit en l'honneur de Charles-Quint et de Jeanne sa mère, reine d'Espagne. Dans la suite, elle fut appelée Rimac, nom de la rivière qui baigne ses murs, et de la vallée au centre de laquelle elle est construite. Par corruption, les Espagnols ont donné le nom de Lima à la ville seulement.

un postillon muni d'un fouet et d'énormes éperons, dont il faisait un usage continuel. Le Callao est séparé de la ville de Lima, qui en est éloignée de deux fortes lieues, par une chaussée presqu'en ligne droite, qui ne s'élève nulle part à plus de trois pieds au-dessus du sol, et qui est revêtue d'un petit mur de brique cuite au soleil.

En sortant du Callao, on voit à droite le village de Bellavista, et peu après, sur la gauche, un fourré de joncs qui sert d'embuscade aux voleurs. Du même côté, à un endroit nommé la Legua, situé à peu près à moitié chemin de Lima, est une petite église et un cabaret, l'un et l'autre objet du culte des postillons, qui ne manquent jamais de faire le signe de la croix devant le premier de ces bâtimens, et de s'arrêter au second pour boire de l'eau-de-vie, aussi ponctuellement que leurs confrères d'Allemagne. Les Capucins, à qui l'église appartient, mettent à profit cette station des voyageurs, et viennent réclamer leur charité au nom de *nuestra Senora de la Legua*, dont ils présentent l'image. Jusque-là on ne voit presque aucune trace de culture; on aperçoit seulement quel-

Mars 1817.

ques cabanes en torchis, quelques enclos pour les bestiaux, et quelques touffes d'arbustes et de broussailles qui sont éparses dans la plaine.

Après avoir passé la Legua, le chemin est bordé d'arbres qui, à un mille plus loin, forment de chaque côté de la route une allée verdoyante. A deux milles de Lima, le chemin, jusqu'à la porte, présente une belle avenue et des promenades garnies de bancs: deux petits canaux y entretiennent une fraîcheur agréable, et fertilisent des jardins dont la richesse et la beauté sont moins dues à l'art qu'à la nature. Cette avenue est coupée de plusieurs places circulaires; elle aboutit à la porte dite du Callao, qui, malgré son architecture défectueuse, est imposante par sa masse et se raccorde bien avec le reste du tableau. Celui que présente l'entrée de la ville forme un contraste choquant avec l'extérieur. En franchissant la porte, on a devant soi une place, ou plutôt un grand espace vacant, couvert d'un pied de poussière noire, et entouré de murs de terre appartenant à des étables et à des enclos abandonnés, où on dépose les immondices, qui s'élèvent en tas au-dessus de ces chétives construc-

tions. Cette place forme un rectangle long de quatre à cinq cents pas. Son apparence annonce plutôt un village ruiné que l'entrée d'une capitale opulente. Les maisons ne se trouvent qu'à l'autre extrémité. Les rues, longues, tirées au cordeau, et se coupant à angle droit, offrent un coup-d'œil satisfaisant par la régularité de l'ensemble, mais désagréable par le défaut de propreté et par l'extérieur monotone des maisons, qui ont peu de fenêtres apparentes.

Je descendis chez don Martinez Teron, ami de M. Pereyra. Ainsi que sa famille, il m'accueillit de la manière la plus cordiale et la plus affectueuse; il m'offrit ses services en homme qui aime à reconnaître ceux qu'on a rendus à ses amis.

Le soir j'allai avec M. Pereyra rendre mes devoirs au Vice-Roi. Son Excellence me fit l'accueil le plus flatteur, et me remercia de la manière dont j'en avais agi envers les deux Oydors et les autres sujets de Sa Majesté Catholique que j'avais reçus à bord. Je répondis à ces témoignages honorables, que ma conduite avait été dictée par mes sentimens autant que par la connaissance des devoirs que m'imposait mon titre

Mars 1817.

d'officier du roi de France. Le Vice-Roi s'entretint avec moi sur les nouvelles d'Europe, et surtout sur le Chili, pays qu'il avait l'intention de reconquérir dès qu'il aurait reçu d'Espagne les renforts qu'il attendait. Son Excellence m'invita à dîner pour le lendemain.

M. Pereyra me présenta aussi à Mgr l'archevêque don Bart. M. de las Héras, prélat vénérable et d'une piété profonde; à don Torribio Aubal, secrétaire-général, et à plusieurs autres personnes de marque.

Le 2.— Je fis plusieurs visites, entr'autres au commandant de la marine, et à don Pedro Abadia, facteur de la compagnie des Philippines, à qui sa place et son crédit personnel donnaient une grande influence sur le commerce étranger. J'allai ensuite au palais, où je fus présenté à Mme la Vice-Reine. Pendant le repas on parla beaucoup des affaires du Chili. Parmi les convives se trouvait le général don Mariano Osorio, qui avait soumis ce pays en 1814, et en avait été capitaine-général jusqu'à l'arrivée du successeur que lui avait donné le ministère de Madrid.

Prévenu par les bons offices de MM. Pereyra et Caspe, le Vice-Roi joignit aux politesses dont

il m'honorait les preuves d'une bienveillance sincère. Il accueillit favorablement la pétition que je lui présentai pour être admis à disposer de la partie de la cargaison propre à la consommation du pays. Son Excellence, vu les motifs spéciaux qui l'avaient porté à m'accorder cette grâce, ayant décidé de ne pas en référer au consulado (chambre de commerce), l'affaire passa entre les mains du fiscal, puis de l'assesseur, avec toute l'activité que comportaient les formes. D'après le rapport de ces fonctionnaires, l'autorisation que je sollicitais fut expédiée, sous la clause de convertir en marchandises du Pérou le produit de la vente.

Cette faveur, jusque-là sans exemple pour un navire arrivé sans autorisation du ministère d'Espagne, parut assurer l'accomplissement des espérances que m'avait fait concevoir M. Abadia, à qui je m'étais confié; mais diverses circonstances s'opposèrent à ce qu'elle eût pour nous les résultats qu'elle devait avoir dans le cours ordinaire des choses. L'arrivée prématurée d'un navire américain venu en quatre-vingt treize jours, avec trois cents tonneaux de marchandises d'Europe, dont un passeport de la cour

Mars 1817.

de Madrid assurait l'introduction; l'arrivée prochaine de plusieurs Espagnols, annoncée par un navire de la Jamaïque, jointe à l'effet qu'avaient produit sur les affaires les nouvelles désastreuses dont nous avions été porteurs, occasionnèrent une baisse progressive, et je fus obligé d'accéder à des propositions dont les avantages furent absorbés par des frais, des charges et des droits énormes.

Au moyen des pièces dont j'étais muni, je n'éprouvai aucune difficulté pour faire reconnaître par le gouvernement la justice de mes réclamations concernant les armes que j'avais été obligé de livrer à Valparaiso. Malheureusement le dénuement où se trouvait l'arsenal ne permit pas de les remplacer. Je ne pus obtenir que trente fusils; le reste fut payé d'après une estimation libérale, faite sur une montre de ceux qui nous restaient; car on a vu que je n'avais pas voulu fixer de prix avec M. Villégas, afin d'avoir plus de droits à réclamer la restitution.

Le paiement de nos marchandises ne devant s'opérer qu'au bout de deux mois, suivant l'usage invariable du commerce de Lima, je pensai aux moyens d'employer utilement le navire par quel-

que voyage auquel ce laps de temps pût suffire. Le voyage du Chili m'avait été proposé et promettait des résultats avantageux ; mais je ne crus pas devoir prendre sur moi une opération qui, dans les circonstances du moment, n'était pas sans quelque chance hasardeuse, et qui avait surtout l'inconvénient de m'éloigner du but qui m'était prescrit. Après avoir médité plusieurs projets, je trouvai que la seule opération praticable était d'aller chercher des grains sur la côte au nord du Callao. Cette partie du Pérou est très-riche en denrées : on pouvait faire des cargaisons de blé et de riz, dans les ports de San-Pedro et Truxillo, à 40 pour cent au-dessous du prix de Lima ; mais après beaucoup de lenteurs il fallut abandonner ce projet, dont l'exécution facile aurait promis des résultats satisfaisans, le consulado s'étant fortement opposé à ce qu'on accordât une pareille faveur à un étranger. Il est cependant aussi certain qu'extraordinaire qu'une branche de commerce qui procurerait tant d'avantages à la capitale et aux provinces, était entièrement à créer et n'employait pas alors un seul caboteur (1). Ce fait

(1) Après le premier blocus par Cochrane, la nécessité fit ac-

Mars 1817.

donne la mesure de l'état arriéré de la navigation et des relations commerciales entre les différentes parties du Pérou, ainsi que de la jalousie aveugle du consulado de Lima envers les étrangers. Ce fut de l'équité du Vice-Roi que j'obtins la sortie franche des espèces provenant du paiement des armes.

Etant obligé de convertir en marchandises du pays le produit de la vente, je l'employai principalement en cuivre; cet article, malgré le haut prix occasionné par la suspension des communications avec le Chili, étant à peu près le seul qu'on pût porter en Chine, où il est d'une défaite prompte et ordinairement avantageuse. Je pris aussi quelques objets d'échange pour la Californie et la côte nord-ouest d'Amérique. La plus grande partie se composait de vivres, qui, s'ils ne pouvaient pas être placés dans le trafic, devenaient une ressource pour l'équipage dans le cours du voyage que je prévoyais devoir se prolonger au-delà du terme déterminé en France, et des moyens dont nous étions pourvus.

corder aux étrangers la permission que j'avais sollicitée : ce cabotage contribua beaucoup au succès des expéditions postérieures à celle du *Bordelais*.

Les rapports des baleiniers, et le journal du capitaine Porter, de la frégate américaine *l'Essex*, m'ayant fait connaître qu'on pouvait extraire des îles Marquises de Mendoça du bois de sandal, dont les Chinois font une grande consommation, je me procurai une certaine quantité de dents de baleines, qui sont très-recherchées par les naturels de cet archipel. Je formai le projet d'aller le visiter pendant la mauvaise saison, si je ne trouvais pas ailleurs à mieux employer ce temps.

Autant la marche de nos affaires avait été facile et prompte dans le début, autant elle devint pénible et lente après la vente de la cargaison. Il fallut deux mois pour fixer les droits dont une partie, n'étant pas établie par les tarifs, devait être déterminée par les experts de la douane. Pour terminer ce sujet, j'ajouterai seulement que ce ne fut qu'au bout de ce temps, et la veille de notre départ, que nous vîmes le terme de ces retards désespérans; encore fut-ce un effet de la protection du Vice-Roi, qui en témoigna son mécontentement et daigna interposer son autorité pour les faire cesser. Quelques personnes voulurent trouver l'explication de ces contra-

Mars 1817.

riétés dans l'armement d'un navire destiné pour la Californie.

Je me suis hâté de présenter de suite le tableau des obstacles qui trompaient nos espérances, en nous faisant perdre un temps précieux; je reviens à mon journal, où je n'ai guère inséré que quelques faits et observations auxquels les circonstances peuvent donner de l'intérêt (1).

Le 3. — Je fis connaissance avec don Jose Espinosa, négociant, qui avait été pris par la frégate *la Nymphe*, en 1812, en venant d'Espagne sur le navire *la Castilla*. Les circonstances ne permettant pas d'expédier cette prise, le commandant Leblond Plassan l'avait relâchée sans user de la rigueur des droits que lui donnaient les lois de la guerre. M. Espinosa se plaisait à rappeler la conduite de cet officier, qui lui avait acquis l'estime et la gratitude de tous ses prisonniers. La connaissance de ce traitement généreux avait déjà affaibli à Lima,

(1) Ici, comme dans tout le cours de cette relation, je me suis abstenu de toucher à des sujets d'une importance plus générale, déjà traités *ex professo* par des hommes d'un mérite transcendant, tels que M. de Humbolt, après qui je ne puis parler que de ce qui a rapport à la marine.

avant la paix, les ressentimens que ses habitans partageaient avec la métropole contre la France.

J'allai visiter la douane, qui occupe un bâtiment très-vaste, en forme de rectangle, enfermant une grande cour. La multiplicité des bureaux et le nombre des employés m'inspira sur l'expédition de nos affaires un pressentiment fâcheux qui se réalisa trop bien.

En entrant dans une espèce de corps-de-garde, il me sembla voir une apparition de Henri IV dans la personne d'un montagnard de l'intérieur, qui, quoique d'un âge assez avancé, était encore plein de vigueur. Ses traits, sa barbe grise, l'expression de sa physionomie, même son costume; tout, excepté le lieu, prêtait à l'illusion : on eût dit voir le plus populaire des rois, non à la vérité dans l'éclat du trône, mais tel qu'il se peint lui-même lors du siége d'Amiens, avec son pourpoint percé aux coudes.

Le 7. — J'allai me promener sur la rive gauche de la Rimac, où se trouve le faubourg de Malumbo, qui communique avec la ville par le pont de ce nom; il est en pierre de taille, et, quoique d'une construction ancienne, ne paraît pas

Mars 1817.

avoir souffert par les tremblemens de terre (1). Le lit de la rivière est de largeur irrégulière; elle n'en occupe qu'une partie, se partageant en plusieurs branches, qui forment une infinité d'îlots pierreux, dont quelques-uns seulement sont tapissés de verdure. Ce défaut, joint à la nudité de la rive gauche, couverte d'immondices, rend désagréable l'aspect de la rivière près de Malumbo. La rive de ce côté-ci contraste avantageusement avec l'autre: au-dessus du fau-

(1) Dans le courant des années 1690, 1734, 1742 et 1743, Lima a ressenti quatorze tremblemens de terre; mais aucun d'eux ne peut être comparé à celui du 28 octobre 1746, qui détruisit entièrement la ville. Les secousses se succédaient avec une telle rapidité, qu'on en compta jusqu'à deux cents en vingt-quatre heures. De tous ses édifices, vingt-cinq maisons au plus échappèrent. Cependant, malgré la grandeur de ce désastre, la population de Lima, qui s'élevait à soixante mille ames, n'éprouva comparativement qu'une moins grande perte; car les cavités que les ruines elles-mêmes formaient sauvèrent la vie à la grande partie des habitans qui n'avaient pu fuir. On découvrit treize cents cadavres sous les ruines, sans compter les estropiés. Au même moment, Callao, situé à deux lieues de Lima, fut englouti par les eaux de la mer, qui, s'étant retirées d'abord, revinrent avec tant de violence qu'il ne resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. Il n'y eut que deux cents habitans de sauvés, sur quatre mille que l'on comptait à Callao. Vingt-trois vaisseaux qui étaient dans ce port furent submergés.

bourg elle est bordée de longues allées d'orangers gigantesques, formant des promenades qui ne laissent à désirer qu'un peu d'entretien. Dans cette partie, le bord est revêtu d'un mur de maçonnerie, pour empêcher la rivière de miner le terrain à l'époque des grandes eaux causées par la fonte des neiges.

A l'extrémité orientale de ces promenades, qui ont environ une demi-lieue de long, un Catalan venait d'établir des bains froids; les baignoires sont des bassins creusés dans le terrain et maçonnés; elles ont près de vingt pieds de diamètre sur trois de profondeur. L'eau y est continuellement renouvelée par un petit canal qui les traverse. Ces bains rustiques, où il faut porter son linge, se paient une demi-piastre. Ils sont moins fréquentés qu'ils ne devraient l'être, vu la chaleur du climat et la rareté des bains particuliers.

Outre ces promenades (almeidas), on en trouve d'autres à peu près perpendiculaires à la rivière, en traversant le faubourg. Une fontaine qui devrait en faire l'ornement y forme un bourbier, par la négligence que l'on met à procurer l'écoulement des eaux.

Mars 1817.

Le 8. — Le navire américain *le Sidney*, mouilla au Callao. Il était venu de Baltimore dans quatre-vingt-treize jours. Sa traversée avait été aussi facile que prompte; il n'avait eu des ris dans ses huniers que pendant quelques heures, et avait contourné les Terres-Magellaniques dans trois jours, passant au large de celle des Etats.

Le 11. — J'allai au Callao avec M. Espinosa. Ayant appris à bord qu'un baleinier en retour pouvait disposer de quelques barriques de biscuit, je m'en procurai en échange pour de l'eau-de-vie.

Il y avait alors au Callao un concours prodigieux d'étrangers composé d'émigrés du Chili et d'habitans de Lima, outre ceux qui s'y trouvaient dès notre arrivée pour prendre les bains de mer. Dans cette saison beaucoup de familles aisées de la capitale viennent habiter le port, quoique le dénuement de toutes les commodités habituelles en fasse un séjour insupportable pour des hommes habitués comme nous aux douceurs de la vie européenne.

Dépourvus d'ombrage et presque de verdure, les environs ne peuvent offrir aucune espèce de

compensation. Excepté les bains de mer, dont la nature fait tous les frais, le Callao n'a rien qui puisse attirer ses nombreux visiteurs; mais il règne dans les rapports de société une liberté qui fait diversion avec la vie de Lima. Les femmes, qui dans cette ville ne paraissent guère au dehors que masquées sous la saya et la manta (1), sortent ici habillées à l'européenne et en chapeaux, coiffure qui sied à leur physionomie. On forme souvent des réunions, dans lesquelles le cérémonial de la capitale fait place au plaisir. Je passai une soirée très-agréable chez Mme Abiles, dans une assemblée nombreuse où j'éprouvai l'accueil le plus affectueux. Cette famille, ainsi que quelques autres, étaient logées dans le fort, dont l'entrée et la sortie étaient tolérées jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le 12. — Je revins à Lima avec le même compagnon de voyage. M. Espinosa me confirma ce que j'avais déjà appris des voleurs qui

(1) La manta est un voile noir ceint au corps, qu'il cache ainsi que la figure. La saya est une jupe plissée, étroite, qui dessine les formes avec une exactitude indécente. Ce costume est le privilége exclusif du beau sexe de Lima.

Mars 1817.

infestent la route, et de leur repaire connu, où ils ne sont jamais inquiétés; aussi ne se permet-on guère de voyager de nuit. Il n'y avait que peu d'années que plusieurs voitures qui s'étaient aventurées à partir du Callao une heure après le coucher du soleil, avaient été arrêtées et dévalisées, quoiqu'elles allassent ensemble.

Le 13. — *Le Will* arriva : c'était le seul navire parti de Valparaiso qui manquât encore. Plusieurs, se trouvant en détresse, avaient été obligés de toucher à Pisco, quelques-uns même sur la côte du Chili, pour y faire de l'eau.

Le capitaine Heartley, qui n'était venu au Pérou que pour réclamer son bâtiment, n'avait pas attendu son arrivée pour faire des démarches : elles promettaient un heureux succès; j'avais eu la satisfaction de lui être utile auprès du Vice-Roi : on lui avait déjà offert un fret à raison de 3 et demi du tonneau par mois (environ 86 fr.).

Le 14. — Je retournai au Callao, où j'ajoutai à nos provisions quelques quintaux de biscuit que je me procurai du *Rambler*, baleinier anglais commandé par un capitaine américain.

Le 23. — Sur l'invitation du général Osorio,

j'allai voir l'arsenal. Il est situé près des remparts de la ville et dans la partie méridionale. Son enceinte, qui forme un rectangle, le met à l'abri d'un coup de main. Il a une manufacture d'armes et une fonderie qui coule des canons jusqu'au calibre de 24. Je vis une pièce de montagne de 4, du poids de 250 livres. D'après une épreuve qui eut lieu en ma présence, la confection des artifices laissait beaucoup à désirer. La tenue de cet établissement annonçait l'ordre : les besoins extraordinaires auxquels il avait été obligé de subvenir dans le cours de la guerre intestine, l'avaient épuisé d'armes de toutes espèces. Le général m'assura que les fusils qu'on y confectionnait revenaient à 70 piastres (370 fr.). La paie des ouvriers et des chefs d'ateliers variait de 20 à 90 piastres par mois.

Le général Osorio avait du goût pour son métier et aimait à s'en occuper. Il avait une bibliothèque militaire composée en grande partie des ouvrages de nos auteurs. Il inspirait la confiance aux troupes et paraissait avoir toute celle du Vice-Roi. Dans son gouvernement du Chili il avait su mettre à profit les leçons de

Mars 1817.

l'expérience, et mitiger, par une sage modération, l'arbitraire et la dureté des habitudes militaires, qu'il avait mêlés dans les commencemens à l'exercice de son autorité (1).

Le 24. — J'allai voir M^me^ Montes, française, veuve d'un employé du gouvernement à Guayaquil. Se trouvant sans fortune, avec plusieurs enfans, elle avait établi une maison d'éducation qui était très-estimée. Elle comptait parmi ses élèves deux filles du Vice-Roi.

Le 27. — La corvette *la Veloz Passagera* et le brick *la Vezuela*, ayant sous leur convoi trois transports chargés de troupes et de munitions de guerre, firent voile pour Talcaguana. Ce poste, qui avait déjà servi de place d'armes au général Osorio, en 1814, était, avec Valdivia, tout ce qui restait aux Espagnols au Chili.

Le 29. — *Le Kutusoff*, bâtiment de la compagnie russe d'Amérique, mouilla au Callao. Il était parti de Cronstadt de conserve avec *le Suwaroff*, dont il avait été séparé par le gros temps en doublant le cap Horn.

(1) Après les revers de la seconde expédition au Chili, en 1818, le général Osorio partit pour l'Espagne; mais il mourut de la fièvre jaune à la Havane.

Le 30. — *Le Flying fish*, capitaine Fitch, navire américain expédié pour la chasse aux loups marins, sortit pour suivre son voyage. Il allait visiter les détachemens qu'il avait déposés sur divers points de la côte et sur les îlots adjacens, pour recueillir les produits de leur chasse, pour retirer son monde des lieux épuisés, et pour établir de nouveaux postes.

Cette branche d'industrie maritime, à part la mise dehors du navire et les vivres, n'exige que des ustensiles de peu de valeur, sans frais d'équipage, tout le monde étant à la part. Elle a été une source de richesses pour beaucoup d'armateurs anglais et américains. Depuis trente ans ces derniers surtout se sont livrés avec ardeur et succès à cette chasse, ainsi qu'à celle des éléphans et des lions de mer, dont on recherche plus la graisse et les dents que le reste de la dépouille. Il s'en est suivi une dépopulation sensible de ces espèces. Les loups marins (ang. *seals*) particulièrement, ne se trouvent plus en grand nombre que dans les lieux nouvellement reconnus. Quelquefois la découverte d'un rocher devient une mine d'or pour l'heureux explorateur. Tel est l'esprit d'entreprise

Mars 1817.

et l'activité de ces marins habitués à braver les dangers et les fatigues, qu'on a vu un Américain laisser un détachement de son équipage aux îles Malouines, doubler le cap Horn, remonter 94 deg. dans le nord et en déposer un second sur les rochers devant le port San-Francisco en Californie, à 2500 lieues de l'autre; ensuite repasser le cap avec quelques hommes, recueillir ses détachemens de l'un et l'autre côté, et du produit de leur chasse faire une cargaison en Chine pour les États-Unis. Plusieurs capitaines baleiniers avaient aussi fait ces voyages. Je remarquai à bord des navires des deux nations occupées à ces diverses expéditions, l'activité, l'esprit d'ordre et d'économie, ainsi que le double talent de tirer parti de tout et de suppléer à tout. L'adresse de leurs charpentiers fixa aussi mon attention.

Le 30. — Dans la soirée, qui était le dimanche des Rameaux, on célébra la procession de l'âne (procession del boriquito), cérémonie grotesque et ridicule, indigne de la gravité castillane, et surtout de la majesté de notre religion : elle attira, comme on peut le supposer, un concours immense de peuple, tant de

la capitale que des environs. En revenant du Callao, à la chute du jour, je trouvai la route couverte d'une cavalcade de nègres et de gens de couleur, poussant leurs chevaux à toute bride et jetant des cris d'allégresse. L'empressement joyeux de cette multitude, la singularité des costumes et des harnais, formaient un tableau pittoresque qui était obscurci par un épais nuage de poussière. Plusieurs femmes, qui ne le cédaient point aux hommes en hardiesse, figuraient aussi dans cette marche.

Le 2 avril. — Je visitai l'hôtel des Monnaies avec un chef de l'administration. Autant qu'une inspection superficielle m'a permis d'en juger, tout, dans cet établissement, est sur une grande échelle et répond à son importance. Dans le cours de l'année 1815, il avait été frappé pour près de six millions de piastres en espèces, et pour un peu plus de cinq millions seulement en 1816. La propriété des mines et leur exploitation sont entre les mains des particuliers, ainsi que dans toutes les colonies espagnoles; mais celles-ci n'ont jamais été la source de fortunes aussi colossales que celles du Mexique, dont le produit est quadruple.

Avril 1817,

On faisait depuis quelque temps de grands efforts pour recouvrer les mines de Pasco, dont des inondations et des éboulemens avaient obligé de suspendre l'exploitation. M. Abadia était à la tête de cette entreprise; les travaux étaient dirigés par un ingénieur anglais, qui y avait introduit l'emploi des pompes à feu : ils avaient déjà occasionné des dépenses énormes, dont une partie seulement avait été couverte par les produits.

Le 5.—Il arriva un bataillon du régiment de l'infant don Carlos. Après avoir traversé l'isthme, ces troupes avaient été transportées de Panama à Païta, d'où elles étaient venues par terre. Le Vice-Roi, avec une suite brillante, alla au devant de ce renfort au-delà de Malumbo. Une population nombreuse, comprenant ce que la ville avait de plus marquant, alla aussi à leur rencontre. Le temps était chaud et la poussière étouffante : on ne trouvait dans le faubourg, qui est d'une longueur considérable, ni café ni auberge où l'on pût se procurer le moindre rafraîchissement. Ce bataillon, qui n'était pas au complet, était bien tenu, et les hommes ne paraissaient pas avoir souffert de leur voyage,

dont la durée, tant par mer que par terre, avait été de plusieurs mois.

Dans la soirée, l'allégresse publique, devançant la solennité du lendemain (la fête de Pâques), commença à se manifester. Une multitude composée de tous les rangs de la société se répandit dans les places et les principales rues de Lima; la grande place surtout était remplie d'Espagnols, de Péruviens, de métis et de nègres. Les tentes, les échoppes et les tables qu'on y avait dressées furent occupées jusqu'à une heure très-avancée par une population nombreuse, composée en grande partie des dernières classes du peuple, qui firent une grande consommation de rafraîchissemens, de fruits, et surtout de viande, de vin et d'eau-de-vie. Je fus surpris de la froideur et de la taciturnité qui régnaient dans cette réunion joyeuse (noche buena); car, excepté l'explosion de quelques pétards, une de nos fêtes villageoises eût été plus bruyante. A peine entendait-on quelques chants monotones, et, de loin en loin, quelques cris poussés par des individus de race africaine.

Les Espagnols, qui parmi les Européens se

Avril 1817.

distinguent par leur sobriété, n'ont pas communiqué cette vertu aux races subjuguées ou transportées par eux dans le Nouveau-Monde : au contraire la postérité des conquérans que la fortune a confondue dans la masse de la population, n'est pas moins intempérante que les Indiens; il est même des femmes qui ne sont pas exemptes de ce vice si odieux par son contraste avec les devoirs de leur sexe. Dans l'émotion provoquée par l'usage des boissons fortes, elles se livrent avec fureur à des danses obscènes jusqu'à ce que, leurs forces étant épuisées, elles tombent de l'état d'ivresse à celui d'anéantissement, qui n'est pas moins dégoûtant que le premier.

Les 6-7. — La fête de Pâques fut célébrée avec beaucoup de pompe, et les divertissemens publics, suspendus par le carême, reprirent leur cours. Le soir le spectacle fut rouvert; on donna le *Baron de Trenck*, tragédie pitoyablement écrite et mal jouée, ensuite un opéra buffa et une farce qui furent un peu moins insupportables. Des artistes européens exécutèrent des boléros dans les entre-actes, mais d'une manière bien inférieure à ce que j'avais vu en ce genre dans les réunions particulières

du Callao. Deux acteurs montrèrent quelque talent; aucune des actrices, dont deux ou trois étaient créoles, ne méritèrent le même éloge. L'orchestre ne valait pas mieux que le reste, et d'ailleurs il n'était pas assez nombreux.

La salle de spectacle est ornée d'une manière simple et fraîche, et paraîtrait agréable si elle n'était pas mal éclairée. Si on excepte la loge du Vice-Roi et quelques autres plus ou moins décorées, l'ensemble répond aux théâtres de nos villes du second ordre. La tenue qu'observe l'auditoire à Lima pourrait servir de modèle dans plusieurs de celles de nos départemens méridionaux. Il faut dire cependant que les habitans de toutes les classes y consacrent un usage qui répugne à nos idées de bienséance. Aussitôt la toile baissée, un cliquetis de briquets se fait entendre; chaque bouche, même la plus jolie, est armée d'un cigarre, et, au milieu du nuage de fumée qui s'élève de toutes parts, on ne se distingue d'un côté à l'autre de la salle qu'à la lueur de ces boute-feux. Le parterre, deux rangs de loges fermées, et un grand amphithéâtre réservé aux femmes de la ville, peuvent recevoir environ douze cents specta-

Avril 1817

teurs, qui sont tous assis. Ce bâtiment, construit en bois et situé au fond d'une cour, n'a pas d'entrée, ni rien à l'extérieur qui annonce un édifice public.

L'avenue du Callao devint un petit Longchamps, où se réunirent la plupart des équipages de Lima : quelques-uns seulement étaient à quatre roues ; le plus grand nombre étaient des cabriolets dans le genre des balancins de louage. Les uns et les autres étaient en général proprement décorés, mais grossièrement construits. Les attelages étaient assez beaux, mais peu soignés et lourdement harnachés. Le prix des chevaux est moindre de moitié qu'en Europe ; au contraire, les voitures et les harnais sont trois fois plus chers. On peut s'arrêter dans les cirques qui coupent l'avenue, pour voir défiler les équipages ; mais, quoique le temps et la fraîcheur de l'ombrage invitassent à la promenade, très-peu de personnes descendirent de voiture.

Le 10. — *Le Suwaroff*, conserve du *Kutusoff*, arriva au Callao, ainsi que l'espagnol *Todos los Santos*, venu de Cadix en cent dix-sept jours.

Le 13. — Le régiment péruvien de Figo, de trois bataillons, fut incorporé dans celui de l'infant don Carlos, qui fut ainsi porté à cinq bataillons, environ 3500 hommes. Ce corps ne gagna pas autant en force réelle qu'en nombre, ces Péruviens n'étant pas aguerris et d'ailleurs ayant peu de dispositions militaires.

Le navire *le Sant-Antonio* arriva de Cadix. Parmi les passagers était don Felix Dolaberiaga Blanco, qui venait remplir les fonctions de deuxième facteur de la compagnie des Philippines à Lima, place sans utilité, excepté pour celui qui en est revêtu. Le grand nombre d'employés superflus, et les abus qui se sont introduits dans la gestion des affaires, rendent à peu près nuls pour les actionnaires les bénéfices que devrait leur donner le monopole du commerce de la Chine et des Indes, dont la compagnie des Philippines jouit dans l'étendue des dominations espagnoles.

Le 21. — Le premier combat de taureaux mit, pour ainsi dire, la ville en rumeur et attira un concours immense de spectateurs des deux sexes, de tout âge et de toute classe. J'avais pu juger dès la veille de l'importance que l'on

Avril 1817.

met à ces représentations, par l'empressement avec lequel on s'était porté à l'arêne, qui venait d'être ouverte au public. J'estimai que l'amphithéâtre contenait dix mille personnes assises.

On m'a assuré qu'il existait des différences assez marquées entre les combats de taureaux au Pérou et ceux d'Espagne, où ces animaux sont d'ailleurs plus farouches. Parmi les diverses manières de les mettre à mort, plusieurs exigent autant de sang-froid que d'adresse; mais la plupart de ces scènes sanglantes ne me firent éprouver que des sensations pénibles.

On peut croire que cet usage n'aurait pas pris naissance dans la capitale du Pérou; mais, importé par les conquérans qui en ont été les fondateurset les premiers habitans, il s'est propagé parmi leurs descendans; et malgré l'influence du climat le plus doux et le plus égal de la terre, ce spectacle sanguinaire est devenu le divertissement favori d'un peuple remarquable par sa douceur. On n'est pas moins frappé de l'impartialité avec laquelle les applaudissemens sont répartis à tous les combattans, hommes ou taureaux, suivant

les prouesses de chacun. Il arrive rarement des accidens graves. Il me parut que les blancs formaient à peine la dixième partie des spectateurs.

Les créoles des basses classes, surtout ceux du sang africain (*zambos*) portent un intérêt singulier à tout ce qui se rattache à ces combats. Ils en font le sujet favori de leurs entretiens; et comme les diverses races dont la population se compose, même les Indiens, sont appelées à y prendre part, chacun aime à citer dans la sienne ceux qui se sont distingués. Je suis fondé à croire que les succès obtenus dans l'arène par les créoles, ont contribué à saper dans l'opinion l'ascendant héréditaire des Castillans par des comparaisons qui élèvent les Américains à leur hauteur.

Les combats de coqs sont aussi fort en vogue à Lima, et donnent lieu à des paris considérables. Ce divertissement a lieu deux fois la semaine, outre les dimanches et les fêtes, dans un édifice public destiné à ce spectacle depuis 1762, afin de prévenir les inconvéniens et les désordres qui en résultaient dans beaucoup de maisons particulières.

Avril 1817.

Le 26. — Un navire venant de Talcaguana mouilla au Callao. Il portait des avis satisfaisans sur l'état de ce poste, où le brigadier Ordonez s'était retiré après avoir évacué la Conception, à l'approche des forces supérieures des insurgés. Il s'était fortifié dans la presqu'île, et avait réuni des subsistances abondantes en grains et en bestiaux dans cette position, qui, d'ailleurs protégée du côté de la mer par la petite division que les Espagnols avaient dans ces parages, était d'une défense facile.

Le 28. — Il entra un bâtiment espagnol venant d'Europe. Il s'était présenté pour mouiller à Valparaiso, mais l'empressement que l'on avait mis à envoyer des embarcations contre lui l'avait sauvé en lui faisant pressentir les dangers dont il ignorait la cause.

Le 30. — J'allai visiter le dépôt hydrographique. Ce répertoire est peu considérable pour le nombre de cartes qu'il contient, mais on y trouve les meilleures qu'on ait de la mer du Sud, et des matériaux manuscrits intéressans. Il a pour directeur don Andres Baleata, officier de marine, instruit et zélé pour sa partie. Il me communiqua avec beaucoup d'obligeance

la position de plusieurs points nouvellement déterminés dans diverses parties du Grand-Océan.

Le 1^er^ mai. — Les affaires m'appelèrent au Callao. Nous dînâmes à bord avec le capitaine Best, du baleinier anglais *the Countess of Morley*, arrivé la veille. Ce bâtiment, qui appartenait à Plymouth, était le premier, et jusque-là le seul de sa nation, destiné pour cette pêche, qu'on eût armé hors du port de Londres. Dans l'année écoulée depuis son départ, il ne comptait qu'une relâche de huit jours. Le scorbut commençait à se manifester parmi son équipage, mais un seul homme était hors d'état de service. La grande quantité d'eau dont ces bâtimens peuvent s'approvisionner au commencement de leur voyage, au moyen des futailles destinées à recevoir l'huile, les met à même de faire de si longues croisières. Leurs matelots, pour ainsi dire naturalisés à la mer dès leur enfance, supportent facilement ces séries de privations et de fatigues, qui abattraient des hommes moins familiarisés à la vie et aux travaux du bord.

Il y avait dans l'équipage de ce navire dix-

Mai 1817.

huit novices (prentices), appartenant à des familles aisées, dont une grande partie avaient été gardes-marines (midshipmen). De ces derniers, plusieurs n'avaient pas renoncé à la carrière militaire, mais comptaient rentrer au service dès qu'ils pourraient être employés (1). Comme chez tous les étrangers, ces jeunes gens partageaient avec les matelots tous les travaux du bord : le capitaine Best se louait beaucoup de leur bonne volonté et de leur docilité, et surtout du zèle soutenu qu'ils portaient au service pénible des embarcations. Un instituteur, embarqué aux frais de leurs parens, complétait l'éducation de ces élèves, en leur donnant les élémens des connaissances théoriques de leur état, et l'instruction morale et religieuse propre à en faire de bons citoyens. Le dimanche, quand

(1) On sait que lorsque le capitaine Cook échoua sur la côte de la Nouvelle-Hollande, son navire fut tenu à flot jusqu'au port, où il le radouba au moyen d'une voile lardée coulée sous sa carène. Cet expédient lui fut suggéré par un midshipman, qui l'avait vu mettre en usage à bord d'un navire des Antilles. Qu'on aille chercher de pareilles ressources parmi des élèves sortant d'une école de la Méditerranée. Cook lui-même, ainsi que Nelson, Duguay-Trouin, Jean-Bart, Dupéré, etc., ont débuté au commerce.

84871

les circonstances le permettaient, l'instituteur faisait les prières suivant le rit anglican, devant l'équipage. *Voilà une école de marine!*

Le 3. — Je fis avec quelques personnes une promenade à cheval au village de Miraflores, situé près de la mer à environ trois lieues dans le sud de Lima. Le chemin, qui n'est que la voie pratiquée dans un terrain vague, a de fréquens embranchemens; il est couvert d'une poussière fine extrêmement incommode. Le sol, comme partout le pays, est uni depuis la côte jusqu'au pied des montagnes, dont la chaîne parallèle pousse rarement ses ramifications jusqu'à la mer. La campagne est d'une fertilité que la moindre culture développe avec l'énergie particulière aux régions équinoxiales. On trouve entr'autres une riche plantation d'oliviers, dont l'huile est estimée presqu'à l'égal de celle d'Espagne. Il y a aussi plusieurs sucreries. Les terrains cultivés, qui, ainsi que les habitations, sont plus rapprochés à mesure qu'on s'éloigne de la ville, sont enclos de murs de terre. Parmi ces constructions, qui, étant de la même nature que le sol, ne se distinguent que par leur relief, on voit beaucoup de ruines qui datent des

Mai 1817.

anciens Péruviens. L'étendue et l'élévation de ces débris témoignent assez la grandeur de cette nation, et la plupart de ces restes ont conservé quelque chose d'imposant. Deux ou trois me semblèrent avoir appartenu à des aqueducs : on sait que ces peuples avaient le talent de conduire les eaux des hauteurs à de grandes distances, et qu'au moyen de leur système d'irrigation, l'agriculture avait été portée chez eux à un degré bien supérieur à ce qu'elle est à présent dans le même pays.

Plusieurs points de la côte sont parsemés de ruines : les plus remarquables sont situées vis-à-vis les îlots Pachacamacs. On trouve entre autres, dans cette partie, pour laquelle les Indiens avaient une vénération superstitieuse, les restes d'un vaste temple dédié au soleil. Tous ces bâtimens, ainsi que les plus modernes, sont construits en briques sigillées ou en torchis, ce qui paraît ne faire qu'une masse de chaque muraille : ces frêles constructions, qui, sous un autre ciel, auraient été ruinées par les variations et l'intempérie des saisons, couvrent encore le Pérou après plusieurs siècles, et n'attestent pas

moins la douceur et l'égalité singulière du climat, que l'industrie de ses anciens habitans.

Miraflores a beaucoup de maisons d'un extérieur agréable et soigné; mais, comme elles appartiennent pour la plupart à des habitans de la capitale, plusieurs de ces maisons n'étaient pas habitées, ce qui donnait un air désert à ce village. Les jardins, qu'à la vérité je ne vis qu'en passant, me parurent bien inférieurs à leur réputation. Les environs ne sont pas plus rians que le reste du canton que nous avons parcouru. La côte, qui est à environ une demi-lieue de distance, est coupée en falaise de cent cinquante pieds de haut, formée d'une quantité immense de cailloux et d'une faible portion de terre légère et sablonneuse qui ne les lie que très-faiblement : cette même terre forme la surface, mais sur une profondeur de quelques pouces seulement. Au-dessous de cette couche, le nitre existe en si grande quantité, qu'il forme pour ainsi dire une seconde couche adhérente aux pierres. Un pareil terrain est facile à ébranler; aussi les tremblemens de terre occasionnent-ils des éboulemens épouvantables, en par-

Mai 1817.

tie déterminés par le choc réitéré des lames, qui viennent se briser avec une violence terrible au pied de la falaise, dont la base se compose vraisemblablement des mêmes matériaux que le sommet. La mer, lors de ces phénomènes, participe toujours à l'agitation de la terre, et dément dans cette circonstance unique le nom de Pacifique, que lui mérite sa tranquillité habituelle entre les 30 deg. S. et les 5 deg. N.

Du bord de la falaise la vue domine sur une vaste étendue de mer, dont la surface toujours tranquille se confond au loin avec l'horizon; à droite et à gauche une côte haute et escarpée, dont le développement forme un immense croissant; le Moro Solar, l'île San-Lorenzo, les rochers de Palominos, et le beau village de Lurin, étaient les points de vue les plus marquans d'un superbe tableau que le soleil éclairait alors de ses derniers rayons. A l'impression causée par le spectacle d'une grande nature, la pompe et l'éclat du soleil péruvien, les ruines de ses temples, tout contribuait à me rappeler un peuple doux et malheureux, qui venait autrefois, du haut de ces rivages, avec un sentiment si reli-

gieux, pour contempler l'immersion du soleil dans l'Océan.

Le 9. — L'équipage ayant peu d'occupation à cette époque, on envoya une embarcation à l'île San-Lorenzo, pour prendre des loups marins, de concert avec une des embarcations du *Sidney*, commandée par son second, qui avait des connaissances sur cette chasse. Notre canot revint le soir avec une trentaine de peaux, mais la plupart petites, et toutes dépourvues de fourrure, ou couvertes d'un poil grossier, comme il est ordinaire dans les climats chauds, où la dépouille des phoques est généralement beaucoup moins précieuse que dans les hautes latitudes.

Le 10. — Le baleinier anglais *le Zéphir* arriva au Callao; il avait perdu, près de Pisco, son capitaine et trois hommes tués par une baleine qui avait mis leur embarcation en pièces. Le reste des matelots qui l'armaient avaient été sauvés par les autres canots. Ce navire annonça l'apparition de bâtimens insurgés; mais ce bruit, ainsi que plusieurs du même genre qui coururent pendant notre séjour, ne furent pas confirmés.

Mai 1817.

Le 11.—Le Vice-Roi se transporta au Callao : on doubla la garde au fort Réal-Felipe, et on prit diverses dispositions pour la sûreté de cette place et des prisons. On donna pour cause de ces mesures, des intelligences découvertes entre les détenus et les mécontens de Lima.

Le 15. — Le baleinier anglais *le Waren*, qui n'était sorti que depuis vingt-quatre jours, mouilla en grande rade. Il prétendit avoir eu connaissance de trois bâtimens inconnus, et avoir rencontré un autre baleinier qui avait communiqué avec une goëlette insurgée. Le capitaine Péry n'ayant pas voulu déposer ses papiers, on l'obligea à remettre à la voile le lendemain. Le gouvernement, rendu ombrageux par les circonstances, fit intimer le même ordre à tous les baleiniers. Mais par la manière dont s'exécuta cette disposition, elle ne fit qu'accélérer leur départ.

Le 17. — Les deux bâtimens russes étant sur le point de partir, j'allai voir à son bord M. Hagemeister, capitaine-lieutenant (capitaine de frégate) de la marine impériale, qui les commandait. J'avais cultivé la connaissance de cet officier distingué, qui avait témoigné un désir

sincère de m'être utile. Aux renseignemens qu'il m'avait donnés sur la côte nord-ouest, et en particulier sur les établissemens de sa nation, il joignit, en cas que je ne l'y trouvasse pas lui-même, une lettre pour M. Baranoff, gouverneur. Ce qu'il m'avait appris de ces contrées me faisait présager peu de succès dans cette partie, à cause du choix défectueux de nos objets d'échange; mais c'était le but principal de notre expédition, d'après les instructions dont je n'étais pas autorisé à me départir.

J'allai ensuite à bord de *la Presidenta*, qui était commandée par M. Martinez fils, et appartenait à son père. Ce bâtiment, d'environ cinq cents tonneaux, sortait des chantiers de Guayaquil, et était d'une construction solide mais peu soignée dans son exécution. Sa mâture était en bois du pays qui, pour cet objet, ne valent pas les nôtres, auxquels ils sont supérieurs pour la construction. *La Presidenta* était venue avec une cargaison de cacao. On la disait de bonne marche; elle n'était pas doublée en cuivre, et cet article étant hors de prix, on comptait n'en faire la dépense qu'après quelques voyages. Je n'ai pas su quels avaient été

Mai 1817.

les frais de construction et d'armement de ce navire: ils sont très-considérables à Guayaquil. Un armateur m'a assuré qu'un bâtiment de six cents tonneaux, tout armé, lui était revenu à 98,000 piastres.

Le 19.— Le Vice-Roi reçut des félicitations publiques pour les nouvelles marques de satisfaction que son souverain venait de lui donner. Les divers corps envoyèrent une députation pour le haranguer.

Il y eut combat de taureaux, feu d'artifice et spectacle le soir. Le public accueillit par des risées et des murmures d'improbation l'acteur jouant le rôle de l'Anglais, qui fait étalage de la générosité de sa nation dans la *Moscovita sensible*, pièce que les Espagnols nous ont empruntée.

Il m'avait été fait des propositions pour revenir de Californie au Pérou avec un fret. Ce projet me convenait d'autant mieux que, quand même son exécution m'aurait occupé trop longtemps pour me permettre de toucher aux îles Marquises, où je me proposais d'hiverner, la mauvaise saison n'en aurait pas moins été employée utilement, ce qui était mon but prin-

cipal. Il fallut renoncer à cette opération, à laquelle un armement qu'on préparait pour la Californie vint mettre un obstacle insurmontable.

Les 24-25. — Je réunis à dîner à bord du *Bordelais* les personnes de qui nous avions reçu des honnêtetés, entr'autres don Antonio Monet, colonel du régiment de l'infant don Carlos; son lieutenant-colonel don Primo Ribera; le lieutenant de vaisseau don Eugenio Cortez, et plusieurs officiers des deux armes, qui nous avaient accueillis en camarades. Ce repas fut troublé par un accident arrivé à un de nos hommes chargeur à un canon, qui, par sa précipitation imprudente, eut les deux mains mutilées. Les Espagnols, qui aiment à brûler de la poudre, faisaient des saluts en rade à toute occasion, et j'avais cru devoir me conformer à leur usage dans cette circonstance. Ce malheureux événement donna lieu à nos convives de manifester les sentimens de la plus tendre humanité. Le colonel et don Primo me sollicitèrent de mettre le blessé à l'hôpital Saint-André avec les malades du régiment, et envoyèrent le lendemain une corvée pour l'y porter, afin de

Mai 1817.

lui éviter l'incommodité et les douleurs du transport en voiture.

Le 27. — J'allai avec don Primo à l'hôpital Saint-André; nous rencontrâmes le colonel qui en revenait. L'état du blessé était aussi satisfaisant qu'on pouvait l'espérer. Ces messieurs avaient déjà pris toutes les mesures pour qu'il reçût les soins que sa situation exigeait. M. Dolaberiaga témoigna aussi un vif intérêt à notre matelot, et, de concert avec son collègue, il promit de lui procurer un passage en Europe dès que sa santé pourrait supporter ce voyage.

L'hôpital Saint-André appartient à la ville, et sert aussi aux troupes par abonnement. Parmi les médecins qui y sont attachés, il en est d'un grand mérite. Les lits sont sur deux rangs l'un au-dessus de l'autre, au moyen d'une galerie qui règne sur le pourtour. Ceux d'en bas sont enfermés dans une alcove à ciel ouvert. Il m'a paru que dans cet hospice on n'apportait pas à la propreté des soins aussi scrupuleux que dans nos établissemens de ce genre.

Le 28. — La douane ayant enfin fixé les droits, j'eus la tardive satisfaction de terminer

mes affaires et de pouvoir continuer mon voyage. Je fis mes visites de congé.

Le 29. — Je déposai entre les mains du majordome de l'hôpital la somme exigée pour le traitement des malades qu'on y laisse. L'état du nôtre continuait à donner des espérances qui ne se sont pas réalisées (1). Le colonel Monet me réitéra de la manière la plus cordiale les promesses qu'il m'avait faites en faveur de ce malheureux, et dont les soins qui lui étaient prodigués me garantissaient déjà l'accomplissement. Je pris ensuite congé de M. Pereyra, qui n'avait pas voulu que je logeasse ailleurs que chez lui pendant tout mon séjour à Lima, et qui m'avait rendu toutes sortes de bons offices.

Je partis enfin à une heure et demie pour le Callao. Il restait encore à subir la visite de la douane, à pourvoir au remplacement des pertes que l'équipage venait d'éprouver par la désertion de cinq hommes, outre celui dont l'accident du 24 nous avait privés, et à divers objets qui, dans d'autres circonstances, m'auraient

(1) Il est mort d'une fièvre d'hôpital contractée lorsqu'il était en pleine convalescence.

Mai 1817.

fait renvoyer le départ au lendemain. Mais, craignant que le moindre retard ne donnât lieu à de nouvelles désertions, je pris des mesures pour en terminer promptement avec la douane ; j'embarquai quatre matelots provenant des baleiniers, et un mousse espagnol.

Nous nous procurâmes, à un prix quadruple de celui de France, du menu filain, pour achever un filet d'abordage, objet indispensable à la côte nord-ouest, et dont nous n'étions pas pourvus.

A 7 heures on leva la dernière ancre, et on appareilla sous les huniers avec la brise ordinaire du S.-E. Aussitôt hors du mouillage, je mis en panne pour finir le duplicata des dépêches, les troisièmes expédiées du Pérou, que j'avais à remettre à M. Salis. J'avais consenti au débarquement de cet officier, l'état de sa santé peu robuste, qui avait déjà donné des inquiétudes pendant le cours de la traversée d'Europe, ne lui permettant pas de continuer la campagne, dont le début lui avait été si pénible. Il devait passer second avec le capitaine Heatley, qui était rentré en possession de son navire, et avait trouvé un fret avantageux pour

Bordeaux. Ce voyage, entravé par divers obstacles, ne s'est pas effectué.

A 9 heures et demie, M. Salis reçut le paquet contenant, outre mes lettres à M. Balguerie, à ma famille et à quelques amis, celles des officiers et de plusieurs hommes du bord. Dès qu'il eut pris congé, on fit route sous toute voile.

Avant de perdre de vue les côtes du Pérou, je rapporterai un petit nombre d'observations qui m'ont paru mériter quelque intérêt, sur le pays en général, et principalement sur la capitale.

Le Pérou (1) offrirait un débouché immense à notre commerce, s'il y était libre; mais même dans l'état où nous avons trouvé les choses en 1817 (c'est-à-dire sous le régime des lois restrictives) la consommation des produits de notre industrie était déjà considérable, les Espagnols les faisant entrer pour une forte portion dans la composition de leurs cargaisons (2).

(1) Ce qui suit a été écrit plusieurs années avant l'émancipation de ce pays.

(2) On peut juger d'après cela de l'essor que doit prendre notre commerce avec ce pays, où il n'a plus à redouter que la concurrence des autres nations, si on ne lui suscite pas des

Mai 1817.

Ceux de nos articles dont la défaite est la plus sûre et promet le plus de bénéfice, sont les soieries (dont la quantité que nous vîmes exposée dans tous les lieux de débit nous étonna), les toiles, les draps, les vins et les objets de mode. Ceux d'exportation sont le cacao, le cuivre, le kina, les laines communes et celle de vigogne, et les peaux de Chinchilla. La cochenille pourrait devenir une branche de commerce importante si on voulait y donner des soins; mais lors de notre passage il n'y en avait pas une livre dans le commerce.

Sous tous les rapports du commerce, l'Espagne était loin de retirer du Pérou les avantages que pouvait lui procurer une possession aussi riche. Les produits de la métropole que recevait ce pays étaient des vins, de l'huile, des fers, certaines espèces de soieries et quelques autres objets de moindre importance. Le reste des cargaisons était tiré de l'étranger. La France fournissait les draps, les toiles, les soieries, les

entraves par la conduite qu'on adoptera envers le nouveau gouvernement, auquel il serait aussi important que facile d'inspirer les sentimens de bienveillance que le peuple a déjà pour la France.

modes, etc.; l'Angleterre, les articles de mercerie et de quincaillerie, ainsi que plusieurs tissus de laine. Outre la quantité considérable de produits anglais portés par les bâtimens d'Espagne, le Pérou en recevait beaucoup de la Jamaïque par Panama. Une grande variété de marchandises, et notamment des tissus de coton, après avoir traversé l'isthme, était transportée au Callao par des paquebots de marche attachés à cette navigation. Des personnes bien informées m'ont assuré que les sommes que ce commerce ruineux faisait sortir du Pérou depuis les troubles, se montaient annuellement à 2 millions de piastres. Les bâtimens destinés à entretenir ces communications sur les deux mers, offraient tous les deux mois un passage prompt et assuré aux voyageurs et aux dépêches qui, par la Jamaïque, peuvent parvenir facilement dans moins de trois mois du Pérou en Europe.

Dans les temps de tranquillité, le Pérou fournit au Chili des sucres, du cacao, et quelques autres articles de moindre valeur. Il reçoit en retour des grains, des suifs, du cuivre et des viandes sèches (tasao). Ce commerce était sus-

Mai 1817.

pendu depuis 1817. Cet état de choses était plus fâcheux pour le Chili que pour le Pérou, qui peut facilement tirer de son sol le blé, dont la consommation n'est considérable que parmi les Espagnols européens. Lors de la première insurrection du Chili, le gouvernement ayant assuré aux propriétaires le débit de leurs blés à un prix considérable, le Pérou était parvenu à se passer de grains étrangers dans le, peu de temps que dura la suspension des communications : mais le gouvernement, aussitôt la soumission du Chili, révoqua ses promesses, et les propriétaires suspendirent leurs cultures ; aussi se trouva-t-on de nouveau au dépourvu lors de la seconde insurrection.

Les troubles de la révolution avaient fait abandonner les communications entre le Pérou et le Mexique, qui de tout temps ont été peu suivies. L'indépendance de ces pays doit leur donner plus d'activité qu'elles n'ont eu jusqu'à présent. D'après de bons renseignemens, le dernière expédition, en 1811, pour le port de Saint-Blas, était composée de sucre, cacao, vins, coton, fruits secs. Par cette voie, les cargaisons sont de longue défaite, devant être

transportées à dos de mulet à Guadalaxara, à 80 lieues dans l'intérieur.

La pêche de la baleine rendrait de grands bénéfices, si la paresse nationale permettait qu'on se livrât à cette exploitation lucrative, mais pénible. D'après le caractère des Péruviens, il ne faut rien attendre de l'émancipation sous ce rapport. Dans aucune mer peut-être, les baleines n'abondent autant que sur la côte du Pérou, et au large jusqu'aux Galapagos. Le cachalot, qui donne la matière appelée *sperma-ceti* ou *blanc de baleine*, se trouve dans les parages de ces îles en plus grand nombre que partout ailleurs; aussi sont-ils fréquentés par beaucoup de baleiniers américains et anglais. Nous en avons vu une vingtaine au Callao, où ils venaient se rafraîchir, ce port étant alors le seul qui leur fût ouvert.

La rade du Callao, qui sert de port à Lima, offre par sa situation un excellent mouillage, au fond d'une baie spacieuse, ouverte au nord seulement. Sur une côte où les gros temps sont inconnus, elle présente toutes les sûretés et les commodités qu'on ne trouve ailleurs que dans des havres fermés. On peut choisir son bras-

Mai 1817.

seyage et sa distance de terre depuis quatre brasses à deux ou trois encâblures de terre jusqu'à trente-cinq brasses au milieu de la baie. L'eau se fait commodément à un conduit sur le côté est de la jetée. On débarque ordinairement du même côté de cet ouvrage, auquel, lors de notre séjour, on faisait des réparations qui ne paraissaient pas devoir être achevées de long-temps, La rade est défendue dans l'ouest par le fort Réal-Felipe et la batterie de l'arsenal, et dans l'est par un ouvrage considérable, de construction récente, appelé le fort *San-Fernando*. Lorsqu'on craint un ennemi, on réunit tous les navires sur la partie de la rade comprise entre les forts. Les extrémités de ce mouillage sont assez bien protégées; mais vers le large la défense est éloignée, et la distance à laquelle les feux se croisent est très-grande, les batteries étant établies sur des lignes presque parallèles. Elles réunissaient en 1817 environ soixante bouches à feu.

Le fort Réal-Felipe est un pentagone régulier d'environ cent soixante toises de côté extérieur; il a un fossé sec avec escarpe et contrescarpe, sans autre dehors que le che-

min couvert. Les deux bastions qui donnent sur la rade sont couronnés de cavaliers ; les flancs sont droits et sans défenses casematées. Tous les ouvrages étaient en bon état; on travaillait au front qui bat la rade. L'intérieur contient une église, des casernes, des magasins, des prisons dans lesquelles il y avait alors trois ou quatre cents détenus. Plusieurs de ces bâtimens ont des voûtes à l'épreuve. Cette place a le grand défaut de n'être pas bien approvisionnée d'eau, celle des puits qu'elle contient étant saumâtre et probablement malsaine à la longue.

Le Callao a un apostadero, ou petit département de la marine : il était commandé par don Antonio Vacaro, capitaine de vaisseau, officier généralement aimé et estimé. L'arsenal, dont était directeur don Eugenio Cortez, est petit, mais bien tenu ; il était alors mal approvisionné. Les forces navales se composaient d'une frégate, une corvette, trois bricks et quatre canonnières : il y avait en outre trois gros transports armés.

Il est étonnant que le nouveau Callao, élevé en partie sur les ruines de l'ancien, n'ait pas

Mai 1817.

été construit sur un plan régulier. On y trouve plusieurs rues étroites, anguleuses, ou ne formant pas équerre avec les principales. Excepté l'avantage de sa position, qui le rend l'intermédiaire du commerce de Lima, le Callao n'a rien qui le recommande ou qui puisse en faire supporter le séjour à un étranger accoutumé aux commodités plus ou moins recherchées qu'on trouve dans presque toutes les parties de notre Europe. La meilleure auberge ne vaut pas nos cabarets de campagne; on y trouve à la vérité des alimens, mais pas de lits, et une saleté dégoûtante règne dans tous les appartemens, qui sont d'ailleurs infectés des insectes les plus incommodes. Les provisions sont d'une cherté excessive, surtout le pain, qu'on fait venir de Lima ou de Bella-Vista; car il n'est pas encore donné au Callao d'avoir une boulangerie. Il a environ quatre cents maisons, dont plusieurs n'ont qu'un rez-de-chaussée.

Les fortifications de la ville de Lima ne sont propres qu'à la mettre à l'abri d'un coup de main : elles consistent en une enceinte bastionnée, dont quelques fronts seulement ont un petit fossé sec sans contrescarpe ni chemin

couvert. On a donné d'assez bons remparts aux flancs et à quelques faces; mais les courtines n'ont qu'un terre-plein de trois ou quatre pieds; les parapets n'ont pas plus d'épaisseur et ne s'élèvent qu'à hauteur d'appui. Il y a des barbettes aux angles de l'épaule, ainsi qu'à plusieurs saillans. Ces ouvrages sont à environ quinze pieds de commandement sur la campagne, dont la surface est un plan presque parfait : ils sont revêtus de briques ou d'un torchis qui vaut autant dans un pays où il ne pleut presque jamais. Les côtés extérieurs ont environ cent cinquante toises. La ligne de défense est presque partout fichante, aucun saillant n'étant obtus, d'après l'ancien système espagnol. Ces ouvrages, de quatre ou cinq milles de développement, couvrent la ville dans les parties du sud, de l'est et de l'ouest. Le côté du nord n'est défendu que par la rivière, qui est presque partout guéable, et dont le lit est large, pierreux et encaissé; enfin le pont et le faubourg de Malembo, où il conduit, n'ont aucune défense.

Les troupes étaient bien tenues, au moins celles que j'ai vues; tous les employés civils et militaires étaient exactement payés. Les dé-

Mai 1817.

penses s'étant accrues prodigieusement depuis les troubles, il avait fallu augmenter les droits et les impôts; mais les nouvelles charges pesaient presqu'entièrement sur le commerce: dans des circonstances critiques le clergé avait fourni des sommes considérables.

La population de Lima est d'environ quatre-vingt mille ames, dont je ne pense pas que les Espagnols européens forment plus du vingtième; le nombre des créoles blancs est beaucoup plus considérable; celui des Africains esclaves peut égaler les deux autres réunis : ils sont généralement traités avec beaucoup de douceur; le sort de ceux de la campagne est plus malheureux, à ce que l'on m'a assuré. Le reste des habitans se compose de gens de couleur de toutes les nuances, mélangés de sang espagnol, africain et péruviens indigènes, et croisés à l'infini.

La haine que les créoles manifestaient envers les Espagnols, dès le temps de Frezier, n'a fait que s'accroître avec les progrès de la population. Les événemens qui ont suivi les tentatives de Napoléon sur l'indépendance de l'Espagne, la marche adoptée par les cortès,

Mai 1817.

et le système du gouvernement actuel, ont donné une nouvelle force à ce sentiment presque général parmi les créoles. L'exemple des provinces de la Plata, et les derniers événemens du Chili, ont accru leur soif de l'indépendance et l'espoir de la satisfaire; mais, quelque vif que soit son amour pour la liberté, le peuple péruvien a trop peu d'énergie pour tenter par lui-même un grand mouvement capable d'accélérer l'accomplissement de ses vœux, et il paraît devoir rester soumis tant que les troupes royales pourront empêcher celles de Buénos-Ayres de pénétrer dans l'intérieur (1). Au reste, peu de peuples jouissent de plus de félicité apparente que celui du Pérou, à en juger par la capitale. Il se procure facilement une nourriture saine et abondante; il est bien vêtu pour le climat, et a beaucoup de temps à donner aux plaisirs, qu'il aime; l'ensemble de son extérieur annonce le bien être : il ne paie que peu d'impôts, qui pèsent principalement sur les grandes propriétés et sur le commerce. Les nombreux abus d'une mauvaise police sont, à

(1) On ne pouvait présumer alors les expéditions navales du Chili.

Mai 1817.

la vérité, un obstacle au bonheur des Péruviens; mais ces abus sont de la nature de ceux produits par la faiblesse plutôt que par l'oppression, et l'ignorance d'un meilleur état de choses les rend insensibles au plus grand nombre.

D'après le sort heureux du peuple de Lima, qu'on m'a assuré être aussi le partage des provinces, l'inquiétude des esprits ne peut être pour la multitude que l'effet du désir d'innovation (d'autres disent d'amélioration) répandu depuis trente ans sur le globe, et des insinuations des premières classes (1). L'amour-propre et l'ambition de celles-ci se trouvent offensés de la préférence que le gouvernement accorde aux Européens, quoiqu'il confie souvent à des créoles des emplois importans. Des hommes à qui la fortune, les voyages et quelques connaissances peu répandues parmi leurs compatriotes, donnent une sorte de supériorité,

(1) L'esprit révolutionnaire qui agite le Pérou et presque toute l'Amérique, s'est manifesté de tout temps dans les colonies parvenues à un certain degré de force, par rapport à leurs métropoles et aux provinces opprimées par des gouvernemens éloignés. C'est l'esprit d'indépendance et de bien-être qui a animé les Suisses, les Hollandais, les États-Unis. Il faut chercher ailleurs l'esprit anti-national et anti-religieux.

s'élèvent dans leur propre opinion à la hauteur des plus grandes affaires, s'indignent de n'être pas appelés à l'administration de leur pays, et emploient tous les moyens pour accélérer le changement qui doit mettre fin à leur obscurité, en établissant l'indépendance. Il serait à craindre qu'elle ne fût long-temps un présent funeste pour un pays où les droits et les devoirs de citoyen sont généralement ignorés; où la superstition et la mollesse, ennemies du patriotisme, permettent difficilement à l'esprit public de germer, et où, à côté de la vanité puérile des distinctions et de l'ambition du pouvoir, se trouverait le plus souvent l'incapacité de le diriger sur la ligne du bien public. Les circonstances du temps feroient probablement adopter un gouvernement républicain, et les mœurs sont monarchiques.

Il est vraisemblable que les vœux des Péruviens ne tarderont pas à s'accomplir, d'après l'insuffisance des moyens que l'Espagne emploie pour arrêter les progrès des insurgés du midi, dont l'indépendance se consolide de jour en jour. L'armée que commandait contre eux, dans le Haut-Pérou, le général Lacerna, était d'en-

Mai 1817.

viron six mille hommes. Si j'ai été bien informé, toutes les troupes réglées de la vice-royauté ne montaient pas à quinze mille hommes, dont quatre mille étaient européens, les seuls sur lesquels on peut compter en tout temps.

Parmi les principaux établissemens de Lima, on en distingue quelques-uns que je vais indiquer d'une manière succincte.

L'université de Saint-Marc, fondée par Charles-Quint, en 1553.

L'hospice des Orphelines, fondé en 1654. Depuis son origine, cet établissement s'est amélioré d'une manière sensible. Celui des Orphelins a reçu un accroissement important par le profit d'une imprimerie qui y est annexée.

Il y a une maison de retraite pour les pauvres, et un asile pour les filles repenties. En outre, les vieillards indigens trouvent un refuge dans plusieurs couvens.

Les églises, dont le nombre est considérable, sont décorées avec une opulence et une magnificence qu'on ne peut attribuer qu'à la richesse métallique du Pérou. L'or et l'argent en font les principaux ornemens, et les pierreries

viennent ajouter à l'éclat, peut-être un peu trop mondain, de ces saints lieux.

Malheureusement à Lima, comme partout ailleurs, les progrès de la civilisation ont été accompagnés des écarts du luxe et de ses suites dangereuses.

Les femmes sont très-recherchées dans leurs vêtemens, et ont un goût particulier pour les perles, dont la blancheur contraste agréablement avec le vif incarnat de leur teint et le noir brillant de leurs cheveux. En général, les Péruviennes sont belles ou jolies; mais ces avantages perdent de leur charme par une licence dont il y a peu d'exemples parmi les autres peuples civilisés : un honnête homme ne peut entendre sans rougir leur conversation ordinaire. Elles attachent un grand prix à avoir de beaux bras et surtout un beau pied : pour y parvenir, on accoutume les filles, dès leur plus jeune âge, à porter des souliers très-étroits; aussi le plaisir de faire admirer une belle jambe, et peut-être aussi celui non moins vif de lier des intrigues, leur fait préférer la danse à tous les autres amusemens.

Mai 1817.

A Lima, le luxe n'étend son empire que sur la toilette; car les maisons, dont l'extérieur est agréable, n'annoncent ni goût ni richesse à l'intérieur.

L'extrême désir de briller qui domine les femmes, désir dont les hommes mêmes ne sont pas exempts, pourrait avoir des suites funestes, si les familles ne trouvaient dans le commerce des ressources contre les dépenses excessives que la vanité fait naître. Le négociant jouit d'une telle réputation à Lima, que les nobles se livrent habituellement aux affaires, sans croire pour cela déroger aux sentimens qui les animent, ni ternir en rien la réputation de leurs ancêtres: cette qualité n'est pas la moindre que l'on puisse remarquer chez les Péruviens.

Pendant mon séjour à Lima, j'eus lieu d'être satisfait de la prédilection que j'y ai généralement remarquée pour la France, aussi bien chez les créoles que chez les Espagnols de la péninsule. Cette disposition des esprits, au sortir d'une guerre qui avait ravagé l'Espagne et préparé tant de calamités à la France, doit être attribuée, pour les Européens en particulier, à la restauration de la maison de Bourbon,

et pour tous, à la douce hospitalité qu'ont reçue en France les Espagnols que le sort des armes y conduisit. Retournés dans leurs foyers, les prisonniers ont raconté les bons traitemens qu'ils avaient éprouvés; l'effet de ces témoignages irrécusables en faveur de l'humanité et de la générosité française, a été de substituer aux plus vifs ressentimens, la bienveillance et l'estime que doivent se porter mutuellement deux nations encore plus unies par la communauté d'intérêts que par les liaisons du sang qui existent entre leurs souverains. Heureuse révolution, également honorable au peuple qui, pour la préparer, n'eut qu'à suivre les impulsions de son humanité, et à celui qui, sortant d'une lutte cruelle, sut rendre hommage à la générosité de la nation qu'il avait regardée comme son ennemie!

Nous fûmes comblés d'attentions et de prévenances par MM. les officiers du corps de la marine, ainsi que par ceux des troupes de terre, et particulièrement du régiment de l'infant don Carlos. Je dois surtout un tribut de reconnaissance à S. Exc. don Joachim de la Pezuela y Sanchès, lieutenant-général des ar-

Mai 1817.

mées d'Espagne, et vice-roi régnant, pour la bienveillance marquée dont il m'a prodigué les témoignages.

Dans le cours de cette relâche, on visita le grément, on calfata et on peignit le navire à l'extérieur. Les charpentiers montèrent la seconde baleinière, qui avait été embarquée en pièces à Bordeaux : le petit canot, qui était vieux et en très-mauvais état, fut radoubé.

CHAPITRE III.

Départ du *Bordelais* pour les côtes de la Californie. — Ilé Charles. — *Le Bordelais* échoue. — Relâche à San-Francisco. — Presidio. — Missions espagnoles. — Détails administratifs, politiques, géographiques et commerciaux. — Incursions des Kodiaques. — Etat des missions dans les deux Californies.

Le 30 mai. — En partant du Callao je fis route au N.-N.-O. $\frac{1}{4}$ O. pour passer entre les deux groupes de rochers que les Espagnols désignent sous les noms de *Formigas* et de *Farellones de Huama*. Au jour, pendant un éclairci, on vit dans l'est-sud-est les Piscadores, autres rochers plus sud, et une longue lisière de côtes s'étendant au nord et au sud. A 7 heures, les Farellones se découvrirent successivement dans le nord-ouest. Un fort courant nous portant dessus, je fis venir de quelques quarts sur babord, pour les doubler à bonne distance. On remarquait beaucoup de clapotis au large : on eut connaissance d'un baleinier appareillé la veille avec deux autres ; il culait sensiblement.

Mai 1817.

A midi on prit le point de départ par 11 deg. 32 min. S. et 80 deg. O. Il fut déduit du relèvement des Farellones seulement, le soleil ne paraissant pas. Le navire était alors à moins d'une lieue du rocher le plus au large. La vue simultanée de la côte et des Farellones me fit juger que ce groupe était porté à une trop grande distance de terre sur la carte espagnole faisant partie de la collection du dépôt; l'extrémité la plus éloignée ne me parut qu'à douze milles au lieu de vingt.

La nuit on fit bon quart, la route nous faisant passer à petite distance dans le nord d'un rocher vu par l'*Hercule* à 17 lieues dans l'O.-N.-O. des Farellones. Je gouvernai sur les îles Galapagos, que je voulais doubler par le sud. Je me proposais de n'en prendre connaissance qu'autant que la brise se soutiendrait; dans le cas contraire, j'aurais dirigé la route de manière à ne couper leur latitude qu'à une assez grande distance dans l'ouest pour n'avoir pas à craindre les calmes qui, dans cette saison, sont fréquens dans cet archipel et dans l'est jusqu'à la côte du Pérou.

Cette partie de la traversée fut aussi paisible

que monotone. Le vent fut toujours joli frais et très-variable entre le S.-S.-E. et l'E.-S.-E. A l'exception des journées du 5 et du 6, le temps fut couvert; il y eut une brume légère et quelquefois une pluie fine de peu de durée. On vit quelques baleines et une assez grande quantité de poissons dont on prit un bon nombre. Les frégates et quelques autres oiseaux se montrèrent aux approches des îles, mais à part les sataniques, ils étaient en bien plus petit nombre que dans l'Océan-Indien.

Le 1^er^ juin. — Par 9 deg. S. et 84 deg. O., nous commençâmes à être contrariés par un courant qui portait dans l'est à raison de 5 à 6 lieues par 24 heures. Son effet devint de plus en plus sensible en approchant de l'archipel. Je m'attendais à le voir se diriger au nord comme il arrive souvent entre les îles, ce qui me fit prendre des précautions que l'événement rendit superflues.

Le 8. — A une heure après midi on eut connaissance de la partie sud de l'île Albemarle. D'après les relèvemens des caps Ross et Christophe, nous nous trouvâmes avoir éprouvé une différence est de 4 min. et sud de 95 min. dans neuf jours depuis le départ du Callao.

Juin 1817.

Vue du large, la partie de l'île Albemarle dont nous avons eu connaissance, présente la forme d'un arc, c'est-à-dire qu'elle est basse au milieu, que la terre s'élève de chaque côté et s'abaisse ensuite en descendant à la mer. La pente est douce à l'extrémité est (cap Ross), et le terrain paraît d'abord terminé par un pic dont la forme est celle d'un pain de sucre; mais en approchant, on le voit s'étendre et former une autre pointe basse. La pointe entre les caps Ross et Christophe forme une haute falaise escarpée et coupée de crénelures. Autant que j'en ai pu juger à deux lieues de distance, et à travers la brume qui l'enveloppait, cette île, qui n'est pour ainsi dire qu'un volcan éteint, n'a ni eau ni vivres.

Je n'ai eu connaissance d'aucun rocher détaché, ni d'aucun *danger* apparent, quoique la carte de Colnet borde de brisans la pointe entre les deux caps.

D'après les renseignemens les plus récens, l'île Charles est celle de cet archipel qui offre le plus de ressources aux navigateurs. Elle a deux mouillages; le premier, au nord, très-fréquenté par les baleiniers, est dans une baie

très-spacieuse, bien fermée et sans *dangers*. On peut y mouiller jusques à moins d'un mille de terre sur un beau fond de sable fin, depuis douze jusqu'à cinq brasses d'eau. Malheureusement on est obligé d'aller chercher l'eau douce à plusieurs lieues de distance dans le nord-ouest. Il y a dans cette partie de l'île une anse moins fermée, où l'on mouille par dix et vingt brasses, fond de gros gravier : il s'y trouve des lits de rocher qui coupent les câbles, et qui rendent presque indispensable l'usage des chaînes. Les vents varient (au moins en mars et mai, époque du séjour de M. Gacquerel, qui m'a donné ces renseignemens) de l'E. au S.-E. Vers midi il vente frais de cette partie ; le débarcadaire est facile : un chemin pratiqué dans les bois, et assez commode pour rouler des barils de galère, conduit à des puits dont l'eau est fort bonne.

On trouve sur cette île des tortues (1) de terre en grande quantité, ainsi que des iguanes et des pigeons-ramiers de petite espèce qui se laissent prendre facilement, n'ayant aucune

(1) Les îles Chatham et James ont aussi des tortues. Sur cette dernière on trouve encore du bois et un peu d'eau.

Juin 1817.

méfiance des hommes qu'ils connaissent à peine; et des tortues de mer sur les plages de sable de la côte sud-ouest. Dans la partie sud-est on voit quelquefois des loups marins sur les îlots et sur les rochers. Cette dernière côte est hérissée de *dangers* détachés, et la mer s'y brise presque partout. Les canards sauvages fréquentent en grand nombre les marécages. La mer est très-poissonneuse; la pomme d'une espèce de raquette, est la seule production végétale qui puisse servir à la nourriture de l'homme.

Le 9. — Nous passâmes la ligne pour la deuxième fois, par les 95 deg., dix-huit heures après avoir doublé Albemarle.

Des Galapagos, je gouvernai au N.-O. $\frac{1}{2}$ O. dans l'intention de me tenir au large des bornes extrêmes sous vents d'O. et de N.-O. qui, dans cette saison, dite l'*hiver*, règnent sur les côtes du Mexique. M. de Humbolt, qui a fait des traversées dans ces parages, assure qu'ils ne se font pas sentir au-delà de 150 lieues de terre. Rome les renferme dans une zône de 70 lieues. Un des pilotes les plus connus de Lima, qui avait fait le voyage du Pérou en Californie, m'avait dit qu'il fallait prendre connaissance de

Socorro, et de là remonter le long de la côte. D'après de pareilles autorités, je ne devais pas craindre d'être contrarié par les vents en faisant une route qui me tenait généralement à plus de 200 lieues de terre, et ne m'en rapprochait à 150 lieues que sur un seul point. Cependant les vents, après avoir passé en dépendant du S.-S.-E. au S.-O., se halèrent à l'O. et N.-O. dès le sixième deg. N. et les 100 deg. O., lorsque j'étais à plus de 200 lieues de la côte de Guatimala. Je crus d'abord que ces contrariétés étaient le prélude des vents alisés : j'étais d'autant plus fondé à l'espérer qu'elles venaient par raffales et accompagnées de grains, de grosses pluie et d'autres indices qu'on remarque sur les limites de vents opposés. Mais après avoir varié jusqu'au N.-N.-O., les vents repassèrent au S.-O.; je donnai plus d'O. à la route pour compenser ce que m'avaient fait perdre les vents de cette partie.

Le 15.—On s'aperçut que l'étrave fatiguait, et on reconnut une gerçure profonde qui se prolongeait sur le milieu de cette pièce, en suivant le chevillage de la guibre : elle s'ouvrait et se refermait dans les violens tangages, mais

Juin 1817.

ne donnait que très-peu d'eau. Le charpentier découvrit en outre de petits égouts le long de la rablure : ces avaries, sans être dangereuses pour l'instant, étaient inquiétantes à l'entrée d'une si longue campagne.

Les 18-30. — Eprouvant des différences S. et E. de plus en plus considérables en approchant la côte du Mexique, je pris le parti de louvoyer avec les variétés, en prenant toujours les bordées le plus près de l'ouest.

En quittant les Galapagos, j'avais éprouvé 50 min. de différence O.-N.-O. en deux jours; mais elles changèrent diamétralement dès le troisième avec la même force, et s'accumulèrent tellement que le 18 elles étaient de 136 milles E. et de 15 milles S., et le 24, de 255 milles E. et de 95 milles S.; la veille, ayant mesuré la direction des eaux pendant le calme, je fus étonné de ne trouver qu'un courant très-faible, et portant au sud-ouest à la surface. Le retour du vent ne me permit pas de m'assurer de sa direction à une plus grande profondeur : il s'opéra alors (par 15 deg. 25 min. N. et 109 dég. 10 min. O.) un changement dans le temps,

qui depuis la nouvelle lune avait été pluvieux et à grains ; le ciel commença à prendre une sérénité que nous ne lui avions pas encore vue de toute cette traversée, et les nuages, de sombres et noirâtres qu'ils avaient été, prirent une nuance gris-blanc : ces changemens m'en firent espérer un dans les vents, mais seulement les différences devinrent moins fortes, et furent même O. de 6 min. le 30. Ce jour, leur résultat était de 163 milles sud, et de 280 est, depuis les Galapagos, en 28 jours.

C'est ainsi que j'eus la douleur de voir s'évanouir l'espoir de faire une belle traversée, quand je pouvais considérer comme assuré le succès de mon passage au nord-ouest, ayant franchi les parages qui devaient m'inspirer le plus de craintes.

Dans le courant du mois, la température fut modérée, et varia de 17 deg., que marquait le thermomètre en partant du Pérou, à 23 deg. 8 min. Il y eut rarement plus d'un degré et demi de différence de la nuit au jour : le baromètre ne varia que de 27 p. 11 l. à 28 p. 2 l. Dans tous ces parages, comme sur les

Juin 1817.

Galapagos, les oiseaux ne sont pas en nombre considérable; nous vîmes principalement des fous et des frégates. La mer y est plus peuplée que l'air. Nous fûmes souvent environnés de marsouins, de thons, de bonites, de dorades et de maquereaux; nous rencontrâmes aussi quelques souffleurs. Outre les marsouins de l'espèce qu'on trouve dans toutes les mers, nous remarquâmes d'autres poissons qui leur ressemblent sous plusieurs rapports : leur corps a les mêmes formes, mais la tête est large et arrondie; ils sont plus gros que les marsouins ordinaires, et ont sur le dos de grandes taches blanches, distribuées irrégulièrement : c'est, je crois, le beluga. On prit plusieurs poissons que les matelots appelèrent godilleurs, à cause de leur manière de nager : ils ressemblaient à l'espèce que Lacépède désigne sous le nom de balistes; mais nous avons remarqué que la nageoire dorsale se ferme entièrement, comme la lame d'un couteau de poche, dans une rainure sur l'arrière; elle est munie d'une espèce de détente qui a une saillie de plusieurs lignes, sur laquelle il suffit d'appuyer pour abattre la nageoire par un mouvement semblable à celui

de la gâchette sur le chien d'un fusil. Vers le 14e degré N., nous vîmes des tortues en assez grande quantité, surtout dans les calmes; nous étions cependant à une centaine de lieues de Socorro : nous en prîmes deux vertes très-bonnes. On pêcha aussi des thons, des bonites, et dans une seule soirée 15 dorades.

Les 1er-21 *juillet.* — Après quelques calmes et des variétés entre l'O. et N., les vents commencèrent à prendre de l'E.; ils vinrent jusqu'au N.-E. joli frais le 6 et le 7, après quoi ils se fixèrent au N.-N.-E. le reste du mois, variant généralement au N. et au N.-E., et quelquefois au N.-N.-O. et à l'E.-N.-E. : ils étaient ordinairement très-faibles, et nous ne faisions que 30 à 35 milles dans les 24 heures. La brise, singulièrement variable et inégale, tombait dans quelques minutes du N.-E. joli frais, au N.-N.-O. presque calme. Ces variétés brusques et fréquentes, si extraordinaires à la distance de terre où nous nous trouvions, étaient une contrariété d'un nouveau genre; car, pour en pouvoir tirer parti, il aurait fallu virer quand le vent refusait, ce qui n'était pas praticable, le vent étant rarement stable pendant une

Juillet 1817.

demi-heure de suite. Comme il m'importait surtout de m'élever au nord, où je devais trouver les brises d'O., la bordée tribord amure était généralement la plus avantageuse, d'après la direction moyenne des vents. Il arriva trois fois qu'ayant pris babord amure lorsque les vents variaient au N.-N.-O., nous fûmes obligés de revirer quelques minutes après, la brise étant revenue au N.-E.

Dès les premiers jours du mois le ciel fut constamment couvert d'un nuage gris, ne présentant presqu'aucune nuance et encore moins d'interstices, de sorte que je ne pus prendre de distance qu'une seule fois : le temps avait cette apparence d'inertie qu'on remarque dans les parages à calme, aux approches de la ligne.

Rien n'offrait la moindre diversion à la monotonie et aux dégoûts d'une navigation d'une lenteur si désespérante. Quelquefois un alcion paraissait au milieu de ce calme presque continuel, dont il ne venait pas annoncer la fin. Nous ne vîmes pas vingt oiseaux dans tout le mois, et encore moins de poissons; les semaines entières se passaient dans une telle absence de

tout être animé, qu'on eût pu croire que nous restions seuls de la création : l'apparition d'un satanique, d'un poisson volant, était un événement pour nous.

On dépeça, pour faire du bois à feu, le petit canot, vieille embarcation hors de service, malgré le radoub qu'elle avait reçu au Callao.

Les 22-28. — La brise fraîchit du N.-E. et N.-N.-E. par 29 deg. N. et 132 deg. O., et les jours suivans nous fîmes jusqu'à 110 milles par vingt-quatre heures : il venta même assez fort pour faire prendre le premier ris, ce qui ne s'était pas fait depuis près de 40 jours. Nous traversâmes les parallèles de 31 à 33 sans éprouver les variétés d'E., qu'avait trouvées quatre ans avant un Espagnol qui était passé dans ces parages dans la même saison, et pour ainsi dire aux mêmes jours, et qui, au moyen de petites brises de cette partie, s'était élevé jusqu'à la région du vent N.-O., sans faire tant de chemin dans l'O.

Les 29-31. — Le vent mollit, et, après quelques heures de calme et de variétés, passa au S.-O. par 36 deg. S., et 141 deg. O. Le surlendemain, à mon grand étonnement, la

Août 1817.

brise revint au N.-N.-E. : nous éprouvions depuis plusieurs jours des courans portant sud : ces nouvelles contrariétés nous firent craindre de voir se prolonger encore cette traversée, déjà d'une durée désespérante.

Les 1er-5 *août.* — Le mois d'août ne commença pas sous des auspices plus favorables : les deux premiers jours, les vents ne firent que varier du N.-N.-E. au N.; enfin, le 3, nous vîmes une branche de goëmon : le lendemain, il en passa beaucoup le long du bord; nous vîmes aussi une baleine et quelques vols d'oiseaux, dont plusieurs des espèces qui ne s'éloignent pas de terre. Ces choses ont leur prix quand on a été plusieurs semaines à ne voir que de la brume et de l'eau.

Le 4. — A 2 heures 5 minutes la brume se dissipa entièrement, et nous jouîmes d'un ciel clair et sans nuages; agréable contraste à ce que nous avions éprouvé si long-temps. La brise ayant fraîchi, nous eûmes le plaisir bien vif, après tant de contrariétés, de filer 8 nœuds en route, et de voir la mer se décolorer et prendre peu à peu une teinte verdâtre. Le 5, la brume revint avec la même rapidité qu'elle

avait disparu la veille, et borna la vue à un horizon de moins d'une demi-lieue de rayon ; de sorte que ce n'était qu'avec précaution que nous pouvions approcher de la terre, que nous désirions tant d'atteindre : la couleur de l'eau, les algues et les oiseaux annonçaient sa proximité.

A midi, les observations ne nous mettaient qu'à 5 lieues dans le S.-O. $\frac{1}{4}$ O. de la pointe de los Reyes, reconnaissance ordinaire du port San-Francisco, où je voulais relâcher.

Enfin, à 2 heures, la brume commençant à se lever, nous découvrîmes la côte de Californie. L'état de l'atmosphère ne permettant pas de reconnaître la terre, quoiqu'elle ne fût guère qu'à deux lieues, je courus dessus. Une demi-heure après on relevait dans le nord-ouest l'extrémité est d'une falaise très-élevée qui se perdait vers l'ouest. Bientôt la brume s'étant dissipée, nous reconnûmes la côte, qui, de la pointe de los Reyes, s'étend dans l'ouest et le sud-ouest vers le port San-Francisco. La vue que Vancouver en donne est de la plus grande exactitude. La pointe était cachée par la brume, mais on distinguait l'entrée du port Drake.

Août 1817.

La mer était belle, le temps superbe; une bande de brume dans l'ouest nous empêchait cependant de voir les Farellones, rochers dans le sud de la pointe des Reyes, devant le port San-Francisco. Trois grosses baleines se jouèrent pendant quelque temps autour du navire. Nous doublâmes, vers 4 heures, les deux pointes qui se détachent de la côte. A 5 heures, nous découvrîmes l'entrée du port, et peu après nous reconnûmes le fort sur la pointe sud-est de l'entrée. Nous mîmes nos couleurs, et nous les assurâmes d'un coup de canon; le fort en fit autant en hissant le pavillon espagnol. Le navire entra rapidement avec le flot, accostant un peu la bande du sud. A 6 heures, nous passâmes sous le fort; l'officier hêla le navire : on répondit qu'il venait de Lima.

Nous nous avançâmes dans cette Méditerranée, pour laquelle le nom de port est un diminutif, dirigeant sur la pointe est de la côte sud, pour nous rendre à la baie de la Hyerba-Buena, où Vancouver prit son premier mouillage. Après avoir dépassé plusieurs sinuosités très-bien détaillées par ce navigateur, je reconnus au gisement des pointes qui bornent cette baie, l'en-

foncement que je cherchais, et je donnai dedans. En rangeant la pointe ouest à petite portée de fusil, la sonde donna 6 brasses fond de vase. J'embardais au large; mais le fond diminuant, je revins sur tribord et mouillai, au coucher du soleil, par 3 brasses. Le navire toucha au moment que l'ancre tombait; mais comme son air était amorti, et que le fond était mol, l'échouage se fit sans la moindre secousse, et la marée montante le remit à flot.

Bientôt après, le canot envoyé pour sonder autour du navire nous porta en revenant deux officiers qu'on avait entendus hêler sur la côte: c'était don Gabriel Moriaga, alfere (sous-lieutenant) de cavalerie, commandant par intérim le Présidio; et don Manuel Gomez, alfere d'artillerie. Ces messieurs témoignèrent autant de satisfaction que d'étonnement de nous voir. Jamais bâtiment français n'était entré dans leur port. Ils restèrent une heure à bord, firent une petite collation, et causèrent avec nous de la manière la plus cordiale. Ils paraissaient peu s'inquiéter des affaires générales, et n'avaient aucune connaissance de celles du Chili. Ils nous dirent que le Mexique était presqu'entièrement

Août 1817.

pacifié. J'appris en outre qu'il ne restait que peu de pelleteries dans le pays, un Américain, parti depuis quinze jours de Monterey, ayant emporté ce qui s'y trouvait.

Le commandant par intérim m'accorda très-obligeamment la permission de pourvoir aux besoins qui avaient déterminé ma relâche, m'engagea d'aller le lendemain au Présidio, et m'offrit des chevaux pour cette course, et un bœuf pour l'équipage.

Le 6. — Le fils de don Gabriel, cavalier dans le corps de son père, vint de bonne heure m'annoncer l'arrivée des chevaux. Je descendis à 7 heures avec le chirurgien ; après avoir pris les dispositions pour accélérer nos travaux, nous mîmes à terre dans le sud-ouest, à une petite plage de sable, dont je suis étonné que Vancouver ne fasse pas mention, car elle offre un excellent débarcadaire dans une petite anse, à l'extrémité inférieure de la côte escarpée qui borne le mouillage dans l'ouest.

A peine en selle, nos chevaux, quoiqu'ils eussent une colline assez roide à gravir, partirent au galop, et conservèrent cette allure,

dans les montées et dans les descentes comme en plaine, jusqu'au Présidio.

Le chemin ou sentier qui de la baie de la Hyerba conduit à ce poste, prolonge la côte à la distance d'un quart de lieue : les hauteurs dont elle est coupée dérobent souvent la vue du port. Cette route s'étend sur un espace de 4 à 5 milles, à travers un terrain très-inégal, presque toujours en pente plus ou moins roide; elle traverse aussi un bois où la négligence nationale laisse des troncs d'arbres et des branches horizontales à hauteur de tête; ce qui rend le trajet dangereux la nuit.

Nous ne vîmes pas la moindre apparence de culture, mais nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de bœufs et de chevaux. Entre le chemin et la mer se trouvent quelques lagunes, dont une communique par l'est avec le port, et s'étend dans l'ouest vers le Présidio, qu'on aperçoit, après avoir passé le bois, à une demi-lieue au-delà d'un petit ravin.

Nous entrâmes au Présidio par la porte principale, où l'on tient une garde. Nous descendîmes chez don Gabriel, qui nous ac-

Août 1817.

cueillit, ainsi que sa femme, avec beaucoup d'empressement : leur famille était nombreuse. Ici, comme à Valparaiso, ce que je voyais contrastait singulièrement avec les descriptions de Vancouver. La maison, consistant en trois pièces principales, était vaste, et il y régnait une certaine propreté qui, quoique sans recherche, excluait tout ce qui peut choquer un Européen. Don Gabriel nous fit servir un déjeûner composé d'une omelette, de fromage, de pain et de petits biscuits, que je trouvai fort bons ; le vin était passable, et j'appris avec étonnement que c'était, ainsi que tout le reste, une production de la Californie. Don Gabriel renouvela les instances qu'il avait faites la veille pour m'engager à venir au mouillage du Présidio, où il serait, dit-il, plus à portée de nous voir et de nous être utile. Je lui répondis que je ne pouvais me décider qu'après avoir vu l'aiguade : don Manuel s'offrit aussitôt pour m'y accompagner, le commandant ne pouvant sortir à cause des suites d'une chute de cheval. L'aiguade est fournie par un ruisseau qui coule lentement sur une lisière marécageuse, s'étendant entre l'anse du Présidio et la falaise

qui termine les terres élevées; il se décharge dans la lagune dont j'ai parlé, et est séparé de la mer par de petites dunes qu'il faut faire franchir aux futailles, ce qui rend le travail lent et pénible; il est à un quart de lieue du Présidio, et vis-à-vis le mouillage : en y descendant, je remarquai quelques jardins mal clos et mal cultivés, seuls échantillons de l'industrie agricole des Espagnols californiens. En rentrant chez don Gabriel, j'y trouvai le père Ramon Abella, supérieur de la mission, que je me proposais d'aller visiter. Il me félicita sur mon heureuse arrivée, m'offrit les ressources de la mission, et témoigna qu'il serait charmé de m'y recevoir.

Le chemin qui conduit du Présidio à la mission passe sur des collines de sable qui ne produisent que des herbes grossières, de la fougère, et des arbres rabougris, pins, chênes, houx, etc.; cette partie était encore plus déserte que les environs de notre mouillage. La croix de la mission, élevée sur un mât d'environ cinquante pieds, se voit de loin entre les collines; l'établissement est dans une vallée très-irrégulière, qui s'étend dans le sud-ouest,

Août 1817.

entre les hauteurs au nord et un petit bras de mer au sud. La terre paraît beaucoup plus fertile qu'au Présidio, et la température y est sensiblement plus douce. Quand nous y arrivâmes, le père Ramon était seul, son compagnon ayant été faire la moisson à Saint-Matter, avec la plupart des Indiens de la mission. L'église est bien tenue et décorée avec soin; les vases sacrés, les tableaux, sont l'ouvrage d'artistes mexicains, et l'emportent en richesse et en goût sur ce qu'on voit généralement en ce genre dans la plupart des villes du troisième ordre de France et d'Allemagne; elle peut contenir cinq à six cents personnes; il n'y a pas un seul banc : l'ensemble fait honneur à la piété et au goût des Pères. Les magasins, bien approvisionnés de blé, pois et d'autres légumes; les métiers où se tisse l'étoffe qui sert à vêtir les Indiens, et les autres ateliers, quoique laissant beaucoup à désirer, déposent de l'industrie et de l'activité de ces hommes apostoliques. Je ne pus que jeter un coup-d'œil en passant sur le village et les cultures des Indiens : les heures s'étaient rapidement écoulées; il était près de midi : le bon père voulut me retenir

à dîner; mais je fus obligé de refuser son invitation. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, et le religieux me promit d'envoyer tous les jours le pain, les légumes, et les autres provisions dont nous pourrions avoir besoin.

Je retournai à bord, sous la conduite de don Manuel, par un chemin qui va directement de la mission à la baie de la Hyerba-Buena, dont elle n'est pas plus éloignée que du Présidio. Nous traversâmes des monticules de sable, passablement boisées; nous descendîmes ensuite dans des bas-fonds incultes, mais qui paraissent fertiles, et qui servent de pâturage aux bœufs et aux chevaux.

Le 7.—J'allai à la mission pour traiter avec le père Ramon; l'entretien que j'eus avec lui confirma ce que m'avaient dit les officiers de l'enlèvement des pelleteries par le capitaine Wilcorhs, américain. J'appris que les Indiens, les plus insoucians et les plus paresseux de tous les hommes, avaient renoncé à cette chasse qu'ils ne faisaient qu'avec leur mollesse ordinaire, même dans les temps d'abondance qui avaient précédé l'incursion des Kodiaques dans

Août 1817.

le port San-Francisco. Le nombre des loutres étant considérablement diminué depuis la destruction que ces étrangers en avaient faite, les Indiens prétendaient qu'il n'y en avait plus, et on ne pouvait que difficilement les engager à faire la chasse, qui était devenue plus pénible et moins productive. Le père Ramon me promit le peu de fourrures qui lui restait et celles qu'il pourrait recueillir. Ce vénérable religieux paraissait âgé de 55 ans et avait une santé robuste; il était d'une vivacité singulière, qui naturellement aurait dû prendre une teinte de rudesse chez un homme habitué à commander en maître aux sauvages les plus stupides de la terre parmi lesquels il vivait depuis vingt ans.

La franchise du père Ramon, jointe à la réputation de ses prédécesseurs, si bien établie par La Peyrouse et Vancouver, me fit mettre de côté une réserve dont je n'use jamais qu'avec contrainte. Je n'eus pas à lui reprocher de m'avoir donné des espérances trompeuses sur le parti que je pouvais tirer des objets que j'avais apportés du Pérou. Le temps avait amené de grands changemens dans les affaires; la plupart de ces articles étaient fort dépréciés.

En retournant à bord, je fis prendre dans les embarcations le pain et les légumes que le Père nous avait envoyés, outre deux beaux moutons, du beurre, des langues sèches, etc. Les soldats du Présidio commencèrent à nous apporter aussi des volailles, ainsi que des paniers et autres curiosités du pays. On nous présenta aussi une très-petite peau de loutre, dont nous fîmes l'acquisition. Ce début de notre traite fut peu brillant.

Après dîner, j'allai au Présidio : je rencontrai en chemin le commandant don Louis Arguillo, qui était sorti dans l'intention de venir me voir : il m'accueillit avec beaucoup de bienveillance, et mit à ma disposition tout ce qui dépendait de lui pour remplir le but de ma relâche. Il me conduisit ensuite à son logement, distribué comme celui de don Gabriel, mais un peu mieux meublé, et surtout mieux tenu. Nous eûmes ensemble une longue conversation sur le pays, le port et les affaires : il parla assez vaguement sur ces différens sujets, apparemment parce que nous n'en étions qu'à la première entrevue. Il me dit qu'il me rendrait mes papiers après en avoir tiré une copie

Août 1817.

qu'il enverrait à Monterey. Je le remerciai de son obligeance, mais sans témoigner aucun empressement de les ravoir. Don Louis me promit de venir à bord le lendemain, et que là nous verrions ce qu'il y aurait à faire pour notre convenance mutuelle. Il me fit sur les pelleteries le même rapport que les officiers et le père Ramon. Je remarquai que sur d'autres points il n'étoit pas toujours d'accord avec ce dernier.

Nous allâmes ensuite chez don Manuel, qui me présenta à son épouse, petite femme jeune et assez jolie, d'une blancheur extrême. La maison et ses habitans offraient le tableau qui contrastait désagréablement avec ce que je venais de voir ailleurs, sous le rapport de l'aisance et de la tenue. La dame était accroupie sur une petite estrade, et avait autour d'elle sa fille âgée de six à sept ans, et d'autres enfans de son sexe, auxquels elle apprenait à lire et à coudre. Don Manuel, de son côté, donnait des leçons à quelques petits garçons du Présidio.

J'envoyai à don Louis, ainsi qu'à chacun des officiers, un petit présent de chocolat, de café, de sucre, etc. et à ceux des officiers qui avaient

Août 1817.

leurs femmes, une mante du Mexique (1) (pano mexicano). Don Louis était veuf.

J'allai au Présidio dans la matinée, et je m'entretins avec don Louis, entr'autres sujets, sur l'intérieur de la Californie et sur les Indiens qui l'habitent. Il avait remonté jusqu'à 50 lieues de son embouchure la rivière du San-Sacramento, qui, ainsi que celle de San-Joaquin, verse ses eaux dans cette Méditerranée. La première vient du nord-est; la seconde du sud-est. Il m'assura qu'aussi haut qu'il avait remonté le San-Sacramento, il avait trouvé 7 à 8 brasses d'eau. Cette rivière est d'une largeur très-inégale, son lit ayant 2 et 3 milles dans quelques endroits, et se réduisant en d'autres à autant d'encâblures. Dans la saison des pluies, elle déborde souvent et couvre de chaque côté une étendue de plat pays à 3 et 4 lieues de son embouchure. Cette partie, marécageuse et pleine de lagunes, est habitée par des Indiens ichthiophages. L'intérieur est d'une extrême fertilité; la vigne y croît spontanément, et quoique le raisin se ressente du défaut de culture, don

(1) Espèce de schal de coton à fond blanc rayé de bleu qu'on m'a dit être d'un usage général dans ce pays. Ils se fabriquent principalement à Quérétaro.

Août 1817.

Louis croyait son jus propre à être converti en eau-de-vie. Le maïs ne demande guère plus de soin; aussi le pays est-il moins désert. Les sauvages, malgré l'infériorité de leurs armes (l'arc et la flèche), résistent aux partis que les Espagnols y envoient à longs intervalles. S'ils ont connaissance de leur approche, ils abandonnent leurs villages, qu'on trouve presque toujours déserts ou occupés seulement par quelques vieillards qui n'ont pas eu la force de fuir. Ils tendent des embuscades à leurs ennemis et cherchent à les surprendre. Il est rare que dans ces incursions (dont le but est généralement de trouver les naturels déserteurs des missions) les Espagnols perdent du monde, leurs cottes d'armes en buffle les mettant à l'abri des flèches des sauvages.

D'après les rapports de La Peyrouse et de Vancouver, et les plaintes que les officiers me faisaient eux-mêmes sur le manque absolu où ils étaient d'ouvriers, j'étais étonné de voir chez ces messieurs des tables et des bancs assez bien travaillés. Ayant désiré savoir d'où leur venaient ces meubles, don Louis m'apprit que c'était à un des Kodiaques pris en faisant la

chasse aux loutres, qu'on devait les seuls objets qui rappelassent l'idée d'une industrie commune. Ainsi, dans un établissement fondé depuis quarante ans par l'Espagne, un sauvage des possessions russes se trouvait être le plus habile ouvrier.

Le commandant m'ayant rendu mes papiers, nous allâmes à bord avec les deux officiers, qui vinrent prendre leur part de notre dîner; et pendant toute la relâche quelqu'un de ces messieurs nous fit journellement le plaisir de nous tenir compagnie, au moins à ce repas. Je leur montrai les plans du port qui se trouvent dans l'atlas de La Peyrouse et dans celui de Vancouver : ils me parurent en bien connaître les détails, et m'affirmèrent unanimement que le dernier était le plus exact. J'ai pu m'assurer par moi-même de la justesse de leurs observations, pour ce qui concerne la partie sud-ouest du port et son entrée; au reste, le plan qui fait partie de l'atlas de notre illustre compatriote, n'est pas de lui, puisqu'il n'est pas entré à San-Francisco; mais il lui fut communiqué à Monterey. J'eus de mes convives les renseignemens suivans sur les oreilles-de-

Août 1817.

mer (héliotis), que La Peyrouse, et plus récemment encore M. de Humbolt, représentent comme un objet très-recherché des peuplades dont on obtient les peaux de loutre. Ce coquillage a eu en effet un grand prix à la côte nord-ouest, mais il y est bien moins estimé depuis que les Américains-Unis en ont, pour ainsi dire, introduit des cargaisons qu'ils venaient prendre à Monterey; d'un autre côté, il est devenu rare en Californie, tant à cause de cette extraction immense, que par la consommation qui s'en fait sur les lieux mêmes. Depuis plusieurs années les Indiens mangent avec avidité le poisson avant qu'il ait atteint sa croissance, et les Espagnols brûlent la coquille pour faire de la chaux : ce coquillage ne s'est jamais trouvé à San-Francisco, et il ne commence à être commun, sur la côte, qu'à San-Matteo, qui est à 7 ou 8 lieues du port dans le sud.

J'obtins aussi quelques détails sur l'incursion singulière que firent les Kodiaques en 1809, 1810 et 1811. Ces pêcheurs intrépides partaient de la Bodega, où les Russes en ont plusieurs centaines, au dire des Espagnols; ils venaient

par escadrilles de 30 à 50 kayouques (bateaux couverts de peaux de lion marin), chacune armée de deux hommes. Ils entraient en rangeant la côte nord de la passe; une fois en dedans, ils étaient maîtres de cette Méditerranée, où les Espagnols n'avaient pas alors une seule pirogue. Les loutres, qui jusque-là n'avaient eu à craindre que les faibles attaques des Indiens du pays, se virent poursuivies à outrance par l'ennemi le plus infatigable et le plus expérimenté : on estime qu'il en fut détruit 8,000 dans les trois années que se répétèrent ces incursions d'un nouveau genre. La sécurité qu'inspirait aux Kodiaques le dénuement d'embarcations où se trouvaient les Espagnols les ayant rendus imprudens, quelques-uns furent surpris sur les côtes, où ils allaient se refaire, tandis que les îles leur offraient un asile inabordable aux cavaliers espagnols; enfin, sur les instances de don Louis, on fit construire des chaloupes qui remirent l'Espagne en possession de sa stérile souveraineté sur cette Méditerranée. Ces embarcations sont à présent au nombre de quatre; une seule appartient au Roi, une autre au commandant, et deux à la

Août 1817.

mission : elles n'ont pour équipage que des Indiens, et sont d'ailleurs si lourdes et si mal armées, que je ne doute pas que les Kodiaques ne pussent continuer leur chasse avec succès, si les gouverneurs actuels des établissemens russes jugeaient à propos d'exploiter cette mine négligée de ses possesseurs.

En débordant pour retourner à terre, le commandant Arguello fut salué de sept coups de canon.

Le 9. — J'allai à la mission. Le P. Ramon me montra quelques usines, la forge, l'atelier du charpentier, etc. Cette inspection me fit juger que, sous tous les rapports, l'industrie est dans l'enfance en Californie. Le jardin est supérieurement arrosé et produit en abondance les principaux légumes, tels que choux, oignons, etc., ainsi que des poires, des pommes et quelques autres fruits : il a environ 100 toises en carré et est partagé en trois parties par deux murs parallèles. Nous parcourûmes aussi le bourg (rancho) : il forme un rectangle partagé régulièrement en dix îles par quatre rues parallèles, coupées au milieu par une perpendi-

culaire : il compte cent maisons ou plutôt cabanes assez solidement construites en briques et couvertes en tuiles, ainsi que tous les bâtimens de la mission et du Présidio. Les cases n'ont que les quatre murailles et le toit couvert en tuiles, une porte et quelquefois une lucarne : on n'y voit aucun meuble, et pour toute batterie de cuisine, une plaque pour faire les galettes (tortillas) et une chaudière. La vaisselle se compose de quelques vases ou auges en bois, et de paniers si serrés qu'ils tiennent l'eau ; c'est le produit le plus remarquable de l'industrie des Californiens. Quelques cases ont un petit four et un lit en claie, couvert d'une peau de bœuf. Il se trouva dans une de celles où nous entrâmes une femme malade qui était couchée sur de la paille, et absolument privée de secours. Les Pères ne sachant pas faire usage du petit nombre de médicamens qu'ils possèdent, il n'y a pas d'infirmerie, et ces malheureux, qui n'ont pas plus de raison que les enfans, ne sont ni surveillés ni soignés dans leurs maladies. Toutes ces habitations sont un réceptacle de saleté et de puan-

Août 1817.

teur, tant à cause de la négligence extrême des habitans, que de la viande sèche coupée en lanières, dont elles sont tapissées.

A une extrémité du village, on voit couler le ruisseau que l'on passe en arrivant; à l'autre bout est un petit canal qu'il alimente, et qui fournit de l'eau au jardin. Ce canal traverse un espace vide qui règne entre le village et les ateliers : une place assez étendue se trouve entre lui et les bâtimens de la mission, qui comprennent l'église, le logement des Pères, les magasins avec les maisons, peu différentes des cases des Indiens, lesquelles sont destinées au détachement de garde. Tous ces bâtimens se touchent et sont sur une ligne parallèle au village : le cimetière est attenant à l'église et vis-à-vis du jardin.

Je mis fin à ma visite à l'arrivée d'un exprès envoyé par don Louis, qui s'était rendu à bord, où j'allai le joindre. Après avoir traité de nos affaires, nous fîmes une course à la pointe est de la baie où nous étions mouillés. De cette position élevée, la vue s'étend sur un arc des trois quarts de la circonférence, comprenant l'entrée, une grande partie de l'intérieur de ce

port immense et la partie où aboutit le bras de mer (estero) qui pénètre jusques à la mission. Du même côté on voit aussi une grande savanne entre la mer et des bois épais, dont les issues sont fermées. C'est là que l'on tient en réserve une partie des chevaux appartenant à la compagnie de San-Francisco. Chaque cavalier en a huit, dont un seulement au Présidio : le plus grand nombre est à quelques lieues dans l'intérieur, dans un autre local qui réunit, comme celui-ci, à des pâturages abondans pour la nourriture de ces animaux, des facilités pour les contenir. Ils sont dans ces lieux (cavalcada) sous la garde d'un piquet qu'on retire toutes les semaines, et qui conduit au Présidio, en y rentrant, le nombre de chevaux nécessaires pour le service courant. Deux ou trois seulement sont enfermés dans un parc en claie ; les autres sont libres et pâturent à l'entour comme ils peuvent. Quand on en a besoin, des cavaliers montent ceux qu'on tient disponibles et attrapent les autres. C'est aussi de cette manière qu'on prend les bœufs.

Les habitans créoles et indigènes des possessions espagnoles dans les deux Amériques, ma-

Août 1817.

nient le lacet avec une adresse qui surprend les Européens. Cet instrument est devenu d'un usage indispensable à une infinité de peuples de la zône tempérée, attendu que ces peuples sont devenus nomades et presque Bédouins par suite de la multiplication des bœufs et des chevaux. Ces animaux, qui depuis long-temps font toutes les richesses et les ressources des tribus indigènes de la partie australe de l'Amérique, jusques au détroit de Magellan, se trouvent aussi maintenant au-delà du cinquantième degré nord.

Le 10.—J'assistai avec la plupart des officiers de l'équipage au service divin au Présidio. On le célébrait dans une grande salle attenant au logement des officiers, qui remplaçait provisoirement l'église, qui avait été brûlée, ainsi que plusieurs bâtimens au milieu desquels elle se trouvait. Cette chapelle, blanchie à la chaux et bien entretenue, avait un autel d'assez bon goût, quelques tableaux et des bans sur les côtés seulement. Il s'y trouva, sans nous compter, quarante hommes, presque tous militaires, et environ cent femmes ou enfans, tous proprement vêtus et observant un

maintien fort religieux. Après l'office, deux enfans chantèrent d'une voix juste et agréable une invocation dont chaque verset fut répété en chœur par l'auditoire.

A l'invitation du P. Ramon, qui avait officié, nous allâmes dîner à la mission, ainsi que don Louis. Le repas, servi avec propreté, se composait d'un petit nombre de plats simples et substantiels, bien accommodés à la manière espagnole. Le pain, la viande, les légumes et les fruits étaient du produit de la mission, et de bonne qualité; la manipulation du pain toutefois me parut imparfaite, et le vin, qui venait de Santa-Barbara, était aigri faute de soins.

La conversation roula principalement sur la diminution effrayante que la race indigène éprouve dans les missions des deux Californies. On convint qu'elle était presqu'entièrement éteinte dans la vieille, où pour cette cause le nombre des missions était réduit de sept à deux; quelqu'un dit même qu'il n'y avait plus que des présidios : on avoua aussi que dans la nouvelle province, plus fertile et de tout temps plus peuplée, il n'y avait pas une seule mission où les naissances balançassent les décès.

Août 1817.

On avait permis à la majeure partie de l'équipage de passer la journée à terre, où la plupart s'étaient procuré des chevaux des cavaliers : trois matelots étrangers ne rentrèrent pas.

Je passai toute la journée à bord, où vint le commandant Arguello, ainsi que les deux officiers, et plus tard le P. Ramon, avec qui je terminai nos affaires pour cette relâche.

Le 12.—On acheva de faire l'eau et le bois, et de livrer les objets que je devais laisser dans ce pays. La difficulté de placer ailleurs plusieurs de nos articles, et les ressources qu'il offre pour les approvisionnemens, m'avaient décidé à y revenir, et c'était à notre prochaine relâche que nous devions recevoir le paiement de ce qui nous serait dû en sus du prix des fournitures de vivres et des peaux de loutre qui nous avaient été livrées. Don Louis ainsi que le P. Ramon me promirent de me réserver toutes les fourrures qu'ils pourraient se procurer de leur côté.

J'allai à la mission faire ma visite de congé au supérieur, qui voulut me signer une reconnaissance que je ne lui demandais pas.

Le matelot étranger qui restait déserta du canot expédié pour mettre ces messieurs à terre. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que plusieurs de nos hommes avaient été attaqués de douleurs d'entrailles depuis notre relâche dans ce pays si sain, où les meilleurs alimens leur étaient fournis en abondance.

Le 13. — Je me rendis au Présidio pour prendre congé des officiers et régler avec don Louis. Ces messieurs m'accompagnèrent à bord. A deux heures et demie, nous appareillâmes avec deux ris dans les huniers, par une forte brise d'O.-S.-O. et un violent jusan, pour aller mouiller à l'entrée du port. Nous fîmes plusieurs bords dans ce beau bassin, où nous ne trouvâmes pas au-dessous de douze brasses d'eau, et seize à moins d'un mille de distance de la pointe sud de l'île de los Angeles qui occupe une grande partie de sa largeur : nous eûmes le courant encore plus rapide auprès de deux rochers peu élevés situés dans la direction du goulet. Nous poussâmes la 3e bordée jusque sous la côte nord (contra-costa), à l'ouvert d'une baie spacieuse où don Louis nous assura qu'on ne trouvait pas le fond. De

Août 1817.

cette position nous eûmes connaissance dans le nord-ouest du passage entre la grande terre et l'île de los Angeles, qui a dans cette partie un mouillage où *le Racoon* avait caréné en 1815. Cette corvette, commandée par le capitaine Broughton un des collaborateurs les plus distingués de l'infatigable Vancouver, était venue de la Columbia toujours pompant à la suite d'un rude échouage qu'elle avait éprouvé à sa sortie. En ralliant le mouillage, nous eûmes à nous défier d'une roche coulée située à un petit mille de la côte sud, dans l'alignement de l'angle nord du Présidio, et d'un autre rocher partie blanc en forme de bloc, par le travers de la pointe ouest de l'île de los Angelès.

Le courant nous drossant, à 5 heures nous mouillâmes par six brasses dans l'anse du Présidio (ou du Castillo), à une encâblure de la grève qui est à son extrémité ouest : le fond étant de sable vaseux léger, le navire chassa au flot après avoir filé du câble inutilement, on vira croyant l'ancre surjouallé, mais elle étala par dix-sept brasses à plus d'un mille de l'endroit où elle avait été jetée : on tint bon pour

la nuit sur quarante brasses de câble. A 8 heures, les officiers nous firent leurs adieux : une embarcation les porta à terre.

Pendant cette relâche, nous fîmes quelques barils de salaison qui réussit assez bien pour un coup d'essai.

Dans les neuf jours qu'elle dura, le baromètre ne varia que de 27 p. 9 l. à 28 p. ; le thermomètre de 12 deg. 5 min. à 15 deg. le jour, et descendit jusqu'à 10 la nuit. Le temps fut constamment beau, avec de la brume le matin et quelquefois pendant une plus grande partie de la journée. Il venta toujours de l'O. au S.-O. l'après-midi, le plus souvent bon frais : quand la brise était forte, elle se levait dès le matin et se prolongeait dans la nuit ; elle mollissait graduellement, et les matinées étaient généralement calmes.

Août 1817.

CHAPITRE IV.

Départ de Francisco pour l'anse des Amis. — Relâche à Noutka. — Détails sur Macouina, chef des sauvages. Erreur de Meares au sujet de ce personnage. — Moyens employés par les Indiens pour transporter leur habitation. — Echange de marchandises. — Les Indiens de cette contrée paraissent être anthropophages. — Leur penchant pour le vol.

Le 14. — A cinq heures du matin, nous appareillâmes de l'anse du Présidio de San-Francisco, sous les auriques et latines, à la faveur du jusan qui nous fit sortir en dérivant contre le vent d'O. En passant sous le fort il rendit à nombre égal le salut fait au commandant Arguello à la Hyerba-Buena. Ce ne fut qu'après avoir doublé les pointes extérieures que l'on établit les voiles carrées, à cause des apparences de battures qu'on voyait en plusieurs endroits sur les deux côtes, occasionnées probablement par la force du courant. La pointe du sud-ouest, dite de Amigas, est remarquable par une pierre percée formant une arche ouverte au nord. A deux

heures et demie, je rapportai à terre pour prendre connaissance des Farellones, que nous n'avions pas vues à notre arrivée. La brume ne permettait pas de découvrir les rochers ; mais à quatre heures et demie on apercevait, à petite distance et par tribord, les terres au nord et au sud de l'entrée. On prit la bordée du large qu'on courut pendant trois jours avec une forte brise de N.-N.-O., qui fit réduire la voilure aux quatre majeures sous les ris pris.

Le 17. — La brise se modéra en hâlant l'O., et nous permit de faire route directe sur Noutka, notre destination. Malgré le voisinage de la terre, on ne voyait pas d'oiseaux : la nuit suivante on en entendit quelques-uns, et dans le jour on prit un requin. Nous eûmes un long calme auquel succédèrent des variétés si contraires qu'après 9 jours de mer nous n'avions encore gagné que 50 lieues.

Les quatre jours suivans nous fîmes du chemin, les vents ayant varié du N. au S. par l'O.

Le 27. — Par 45 deg. nord et 132 deg. ouest, il venta grand frais de N.-E. avec beaucoup de pluie et d'orage. Le lendemain le vent se modéra en hâlant le N., et le temps s'éclaircit. On

Septembre 1817.

vit beaucoup d'oiseaux, dont quelques-uns des espèces qui ordinairement s'éloignent peu de la terre (nous en étions à 80 lieues); ils avaient été emportés par le gros temps.

Le 30. — Après deux jours de fort vent de N.-N.-O. avec beaucoup de pluie, la brise se modéra en passant à l'O.-N.-O.

Le 31. — Au matin, on eut connaissance d'un navire qui manœuvra d'abord pour nous rallier; mais quand nous virâmes pour aller à sa rencontre, il remit le cap au sud-ouest qui était sa première route. C'était un trois mâts de 250 à 300 tonneaux.

Le 1^er^ *septembre.* — Nous fûmes contrariés à l'atterrage par une brume épaisse qui cacha constamment le soleil. A midi, je me faisais à 5 lieues dans l'ouest de la pointe aux brisans. A 4 heures, nous eûmes connaissance de la côte d'Amérique à quelques lieues dans l'ouest de l'entrée de Noutka. A 6 heures, on découvrit toutes les terres depuis la pointe aux brisans qui restait à l'est jusqu'au nord-nord-ouest.

La côte qui borne l'entrée dans l'est est élevée : la pointe ouest est moins haute; celle des brisans est très-basse et ne se verrait pas du

large sans les arbres qui la couvrent. L'intérieur est montueux et tout boisé, à l'exception de quelques mornes décharnés dont les cimes pyramidales se font remarquer au-dessus de la baie. Les circonstances ne permettant pas de donner dans l'entrée de la passe, nous courûmes des bordées toute la nuit.

Le 2. — Avant le jour, je manœuvrai pour rallier Noutka avec les vents d'O. et de N.-O.; mais ils furent suivis de calmes et de brumes qui vinrent ajouter aux retards que nous avions déjà éprouvés. Dans la matinée, nous eûmes connaissance de plusieurs embarcations; il en vint deux à bord, l'une montée par deux Indiens et l'autre par cinq. Ils commencèrent par nous étourdir de leurs cris de *wacoch! wacoch*(1)! qu'ils répétaient à chaque instant; ils n'approchèrent qu'avec méfiance, et ne voulurent jamais monter à bord. Nous apprîmes d'eux que Macouina existait encore; ils nous engagèrent beaucoup à entrer, nous assurant que nous trouverions une grande quantité de peaux de loutre: une des pirogues en apportait deux dont nous fîmes acquisition.

(1) *Wacoch* (ami) est le terme d'accueil chez les Indiens de cette partie.

Septembre 1817.

Après midi, la brise, quoique faible, me fit espérer d'entrer; je forçai de voile dans cette intention, en tenant la côte à trois milles, à cause des *dangers* portés sur les cartes; nous n'en vîmes aucun, excepté quelques brisans sur la terre. A 3 heures, le vent fraîchit, poussant devant lui une grosse brume qui couvrit la terre : ne pouvant dans de pareilles circonstances donner dans la passe, je mouillai sur la côte au nord de la pointe aux brisans.

Le 3. — J'appareillai avant le jour; mais contrariés par la brume, les calmes et surtout les variétés qui n'étaient jamais favorables que la nuit, nous passâmes encore deux jours à manœuvrer sans succès.

Le 5. — Après douze heures de vent d'O., la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes par la hauteur et les relèvemens dans la position la plus avantageuse pour aller chercher l'entrée. Nous arrivâmes le long de la côte avec une brise d'O.-N.-O. assez forte pour faire prendre des ris, et une grosse mer qui déferlait comme des brisans. Quoique rangeant la côte à 3 ou 4 milles, nous ne distinguâmes l'entrée du port qu'en arrivant par son travers

et à vue de la pointe aux brisans. En venant de l'ouest, les terres se chevauchent, et elles n'offrent pas de relief, à moins d'en être très-près, à cause de la teinte également monotone du feuillage des forêts dont elles sont couvertes.

Dans cette position, les arbres épars sur la pointe ouest fournissent la meilleure reconnaissance de l'entrée, leur petit nombre dans cette partie contrastant avec le fourré continu qui règne de l'autre côté.

A 5 heures, nous donnâmes dans la passe en rangeant à moins d'une encâblure la bande de babord; aussitôt en dedans, la brise, déjà molle, tomba tout-à-fait, et ce ne fut qu'à l'aide des canots que nous gagnâmes l'anse des Amis, où nous mouillâmes à 6 heures et demie par dix brasses, fond de vase et coquilles. On porta aussitôt une ancre à jet en affourche dans le sud. La nuit, les officiers firent le quart comme à la mer, avec un pilotin et quatre hommes en faction devant et derrière; les filets d'abordage furent hissés, les canons chargés, et une partie des armes disposées sur le pont.

Le 6. — On dégagea divers objets jugés les plus utiles aux échanges avec les naturels: ils

Septembre 1817.

vinrent en grand nombre et restèrent très-long-temps dans leurs pirogues le long du bord. La traite commença par l'acquisition de quatre peaux de loutre assez belles : on se procura aussi une quantité de très - beaux saumons et quelques autres poissons. La saison avancée avait fait abandonner le village presqu'en entier; le grand chef Macouina, ainsi que la plus grande partie des Indiens, était déjà à Tachès, sa résidence d'hiver : les naturels parurent faire des rondes la nuit.

Le 7. — Macouina vint de Tachès, et resta quelque temps le long du bord dans une petite pirogue chargée de saumons : aucun appareil n'annonçait la présence de ce grand personnage; mais un des naturels me l'ayant fait connaître, je l'engageai à venir à bord; il monta très-lestement pour son âge, et me tendit aussitôt la main avec un geste mêlé de confiance et de dignité. Je le reçus de mon mieux; je lui offris une collation à laquelle il fit honneur, et un présent qu'il accepta avec non moins de satisfaction; malgré son incognito, il fut salué de sept coups de canon, honneur qui parut le

flatter beaucoup, mais qui lui fit se boucher les oreilles.

A son arrivée, Macouina m'avait fait don des saumons qui étaient dans sa pirogue; après avoir reçu mon présent, il m'offrit trois petites peaux de loutre, que j'acceptai aussi à titre de présent; mais il m'en demanda ensuite le paiement. Il nous quitta à 3 heures, après beaucoup de promesses et de protestations d'amitié; il nous fit espérer de le revoir sous peu, et la satisfaction qu'il témoignait de notre bonne réception ne nous permettait pas d'en douter. Un chef subalterne nommé Noak, qui était déjà de notre connaissance, avait également eu part à nos largesses, à cause de son utilité comme interprète, sachant se faire comprendre au moyen de quelques mots anglais aidés de signes qu'il employait avec beaucoup de sagacité : nous nous trouvâmes avoir aussi un excellent truchement dans Eyssautier, pilotin, qui possédait les mêmes talens dans un degré prodigieux.

Peu après le départ de Macouina, il vint à bord une pirogue de Clayoquot, district de la domination de Wicananich, chef puissant

Septembre 1817.

dont parle Vancouver. Les Indiens qui la montaient étaient vêtus de couvertures blanches ou de manteaux de drap bleu ; ils avaient trois ou quatre fusils en bon état, et paraissaient supérieurs en activité, en force et en intelligence à ceux de Noutka : ils étaient moins sales. D'après ce que nous pûmes comprendre de leurs paroles et de leurs gestes, ils nous engagèrent à aller chez eux, et s'offrirent à piloter le navire.

La présence du navire dans l'anse des Amis avait augmenté le nombre de ses habitans, et le retour du chef, qui m'avait promis de venir y demeurer pendant le reste de notre séjour, allait le rendre encore plus considérable. Quoique rien dans leur conduite n'eût altéré la sécurité qu'inspirait leur faiblesse apparente, j'ajoutai aux mesures défensives déjà en vigueur de nouvelles dispositions que je jugeai plus efficaces pour repousser une surprise, seul genre d'attaque dangereux de la part de ces peuples, et celui qu'ils emploient toujours contre les bâtimens. Ces dispositions devaient avoir lieu lorsqu'il paraîtrait quelque pirogue de guerre, ou que les naturels se présenteraient

en grand nombre et inspireraient quelques soupçons.

Le 8. — La journée fut perdue pour les travaux qui ne pouvaient pas se faire sous la tente, à cause de la pluie qui tomba sans discontinuer. Un fort vent du S. poussa dans la baie la grosse mer du large qui causa une levée considérable dans l'anse; il brisait avec force sur toutes les pointes, même dans la baie, et la lame déferlait le côte extérieure avec une furie et un bruit affreux.

Le 9. — Macouina vint à bord à 7 heures: au lieu de l'appareil dont nous nous attendions à le voir environné, il n'avait avec lui que Noak, deux autres personnages que nous avions déjà bien accueillis et que nos gens appelaient ses ministres, et deux de ses enfans, dont l'un était son fils aîné Macoula, qui ne me parut pas avoir l'activité et l'intelligence de son père. Ils passèrent la journée à bord faisant grande consommation de nos vivres. Je fis à Macouina et à ses fils plusieurs présens: entr'autres objets, je leur donnai deux canons de 6 pouces, en cuivre, qui ne lui plaisaient pas moins qu'aux enfans chez nous, et quelques oreilles-de-mer

Septembre 1817.

qu'il désirait ; mais il rebuta les plus belles de ces coquilles, dont on lui avait fait un choix, et ne parut faire cas que de la nacre.

Il vint aussi un grand nombre de pirogues. Beaucoup de naturels cherchèrent à monter à bord ; mais sur ce que l'interprète lui-même me dit de leur disposition au vol, je fis hisser le filet d'abordage pour nous mettre à l'abri de leur rapacité. Cette manœuvre ayant inspiré des craintes à Macouina, je fis, à sa demande, amener le filet à babord, afin de le rassurer. Alors il tint à ses sujets un discours animé, sur la conduite qu'ils devaient tenir à notre égard : son ton d'autorité et son attitude étaient imposantes. Nous traitâmes trois peaux de loutres assez médiocres ; mais les couvertures que nous avions apportées furent trouvées beaucoup trop petites et de qualité inférieure.

Je descendis avec Macouina au village où il ne restait que cinq ou six cases habitables ; on n'avait laissé aux autres que les montans, les planches qui les recouvraient ayant été transportées dans l'intérieur pour servir aux habitations d'hiver, suivant l'usage de tous les

Indiens de la côte nord-ouest; les planches qui restaient avaient jusqu'à trois pieds de large. La maison la plus remarquable était celle du chef, dont il n'existait que le cadre. L'arbre qui formait le faitage du toit avait 76 pieds de long, sur 39 ½ de diamètre au gros bout, et 17 au petit; il était supporté par deux pièces énormes, sculptées, représentant, à l'intérieur, des figures gigantesques des formes les plus hideuses.

On ne peut se faire une idée de la saleté et de la puanteur qui règnent dans les cases et au dehors.

Je vis l'emplacement où Meares avait construit sa goëlette et sa maison. Noak me fit la relation de la mort de Canicum, tué par Martines, à qui il avait fait des reproches outrageans, l'appelant voleur à cause du pillage d'une case par ses gens. Excepté cet officier, les naturels parlent avantageusement des Espagnols; ils ont adopté plusieurs termes de leur langue.

Une grande pirogue de Wicananich étant venue le long du bord, Macouina parut extrêmement courroucé de sa présence dans son port,

Septembre 1817.

et fit à ce sujet une harangue virulente; mais son discours fini, je le vis rire sous cape du rôle factice qu'il venait de jouer : combien de grands personnages en font autant par tout pays!

Après dîner, j'allai à l'aiguade située à la pointe nord : elle se trouve dans une crique appelée par les Espagnols Calleta de Santa-Cruz, qui est aussi commode pour faire le bois que pour faire de l'eau.

En retournant, j'entrai dans une case qui se trouva être celle d'Omactéachloa, fils de Canicum, tant célébré par Meares : sa demeure était dans un état misérable, petite et à moitié découverte, mais un peu moins sale que les autres. Il ne s'y trouvait pas, mais je vis ses deux femmes dont une, borgne et très-loquace, parlait un peu anglais : elle me pria de cracher sur la tête de son enfant, qui y avait du mal. Cette dame fut très-empressée de me faire savoir que son mari était le premier chef après Macouina, et que les chefs seuls avaient le droit d'avoir deux femmes; la concorde paraissait régner dans ce ménage. Une autre femme,

plus vieille, fit à Partaneux beaucoup d'agaceries et de complimens sur sa figure, et lui passa même la main sous le menton. Cette faveur faite à l'improviste fut reçue d'une manière peu galante. Nous sûmes par la suite que cette femme, que j'avais cru être de la famille du chef, appartenait aux derniers rangs de la tribu. Je leur donnai des médailles, dont elles firent aussitôt des pendans d'oreilles.

Nous vîmes dans une autre case un enfant complétement emmailloté, et serré comme une carotte de tabac; son front et son nez étaient comprimés, et ses joues pressées de manière à les faire remonter.

Omactéachloa vint le soir à bord avec toute sa famille; je leur fis servir du biscuit et de la mélasse; je donnai au chef une petite hache, et à ses femmes des miroirs : il ne fut pas possible de les faire monter à bord.

Le 10. — Une partie des naturels qui occupaient encore le village déménagea dans la matinée, et partit pour Tachès : cette translation de domicile s'opère avec une promptitude singulière, au moyen des pirogues dont chaque

Septembre 1817.

famille est pourvue. Dans moins de temps qu'il n'en faut à un voyageur européen pour faire sa malle, l'Indien démonte sa case, transporte dans ses bateaux les planches qui la couvraient, ainsi que les deux ou trois coffres qui contiennent ses richesses, le poisson sec qui compose ses provisions, les autres contenant son huile de baleine, ses instrumens de pêche et de chasse; il s'embarque avec sa femme, ses enfans et son chien, et le même jour s'établit dans une nouvelle habitation à 10 ou 12 lieues de celle qu'il a quittée le matin : on choisit un temps calme et sec pour ces voyages de famille. Quand ils se font par les bras de mer de l'intérieur, tel que celui qui conduit de l'anse des Amis à Tachès, on établit sur deux pirogues une plate-forme de planches qui les joint et qui reçoit les effets légers et les individus qui ne sont pas nécessaires à la manœuvre des embarcations.

Comme les Indiens laissent en place les poteaux des habitations qu'ils abandonnent, ils sont aussi expéditifs à les reconstruire qu'à les démonter; au reste, ils n'élèvent des maisons en charpente que dans leurs villages d'été et

d'hiver, et ceux-ci ne diffèrent des premiers que par leur situation dans l'intérieur des terres, et non par leur construction. Lorsque dans la belle saison ils s'éloignent de leurs bourgades pour la pêche ou pour les échanges avec d'autres tribus, ils n'emploient que des écorces et des branches dans la construction de leurs demeures temporaires. Ces courses lointaines sont moins fréquentes chez les Indiens du sud de la côte nord-ouest que chez ceux du nord.

Le 11. — Macouina vint à 6 heures accompagné de son fils et d'Omactéachloa; il me fit présent de deux peaux assez belles, mais qui avaient été portées : on lui servit du poisson et de la mélasse, ce qui ne l'empêcha pas de prendre part à notre déjeûner à 9 heures. Il fit à table un long discours qui fut absolument perdu pour nous, l'interprète étant absent; je compris seulement que nous en étions le sujet, et le ton me fit croire que ses sentimens nous étaient favorables. Noak arriva à la fin du déjeûner, après lequel je fis à Macouina un présent en retour du sien; il parut être médiocrement satisfait de mon cadeau, dans lequel il

Septembre 1817.

n'entrait pas de tissu, quoiqu'il fût d'ailleurs assez riche, et un peu après il me demanda du drap ; sachant qu'à chaque visite c'était à recommencer, j'essayai de le remettre à son prochain retour, mais il me fit savoir qu'il ne comptait pas revenir.

Je lui donnai deux aunes de drap bleu; il en demanda alors pour son fils, à qui il en fut remis la même quantité. Il voulut ensuite avoir des balles, et prétendit que son fils devait avoir part à mes largesses comme lui-même, étant propriétaire d'une des deux peaux que j'avais reçues. Cependant, non content d'avoir reçu gratuitement de la poudre, du plomb, du café, du riz, etc., il m'extorqua par ses importunités une bouteille d'eau-de-vie, que je lui donnai pour l'expédier. Bref, Macouina se montra dans cette visite mendiant, impudent et insatiable, tel que le décrit Vancouver, et non le prince généreux que Meares a voulu faire de lui. J'étais très-disposé à congédier ce potentat quêteur, plutôt que de céder à ses demandes importunes ; mais l'espoir de tirer parti de lui la saison prochaine me porta à le renvoyer content de nous. Il partit enfin pour

Tachès, après m'avoir fait promettre de revenir et s'être engagé à me réserver ses pelleteries, en me donnant beaucoup de *wacoch! wacoch!*

Aussitôt après son départ, j'allai à la côte extérieure pour prendre la hauteur. Je côtoyai ensuite la grève avec le charpentier pour chercher des espars. La difficulté était de trouver des arbres de dimensions assez faibles. Ayant suivi un sentier qui s'éloignait un peu de la mer, je me trouvai tout-à-coup au bord d'une lagune d'eau douce divisée en plusieurs bras et partout bordée d'arbres et de sous-bois formant des massifs de verdure. La vigne sauvage s'y rencontre à chaque pas, ainsi qu'un bel arbuste qui porte des baies d'un goût aigrelet agréable, dont les naturels du pays font une grande consommation. Ayant ensuite quitté le sentier pour regagner la grève, je me trouvai engagé dans un fourré épais. J'arrivai enfin à une petite pointe garnie de rochers, à un mille de celle de l'entrée. Jusque-là nous n'avions vu que des pins, nous trouvâmes ici des sapins qui, pour nous, n'avaient d'autre défaut que d'être de dimensions trop fortes.

Septembre 1817.

Cependant nous en découvrîmes quelques-uns qui nous convenaient.

Retourné à bord, j'interrogeai Noak sur les pelleteries et les bâtimens qui en font le commerce : il me dit que les Anglais avaient eu autrefois une maison, dont il m'indiqua l'emplacement; que les Espagnols en avaient occupé aussi une autre plus grande, mais que l'une et l'autre avaient été abandonnées. Il ajouta qu'il y avait trente mois, en montrant trois fois les doigts des deux mains, qu'il était venu dans l'anse un bâtiment anglais, dont le capitaine avait une jambe de bois, et qu'il n'y était resté que trois jours; qu'antérieurement, depuis l'évacuation des Anglais et des Espagnols, il n'était entré dans la baie que deux bâtimens, l'un anglais et l'autre américain; qu'ils avaient été mouiller à Mawina; que maintenant et depuis long-temps ses compatriotes envoyaient les pelleteries à Naspaté (à l'extrémité occidentale de l'île), où on les échangeait pour des couvertures plus belles que les nôtres. Il me dit aussi que la chasse donnait pendant six mois, qu'il y en avait deux qu'elle était finie, qu'elle recommencerait dans quatre, et m'assura

qu'on me réserverait les peaux si on avait la certitude que je vinsse les prendre, ce que je lui affirmai de nouveau. D'autres rapports ont confirmé la plupart des assertions de Noak sur la chasse des loutres et l'état actuel des communications des navigateurs avec ces peuples.

Nous nous procurâmes deux daims et une quantité d'excellent poisson, en échange d'objets qui en France ne vaudraient pas un franc. Nous eûmes aussi de très-bonnes morelles, si estimées à Bourbon et à Maurice sous le nom de brèdes. Macouina me les avait fait reconnaître, en faisant entendre qu'elles sont recherchées par les Espagnols. Outre les corvées ordinaires à l'eau et au bois, les charpentiers furent expédiés pour couper des espars sur la côte extérieure.

Le 12. — J'allai avec Noak reconnaître la côte occidentale de la baie, que je remontai jusqu'à 8 ou 9 milles dans le nord, près de Mawina. A un mille au plus de l'anse des Amis, il s'en trouve une autre encore plus petite qui offre un excellent mouillage sur trois brasses d'eau à mer basse, et un carénage entièrement fermé. Les naturels, qui donnent des noms à

Septembre 1817.

tous les points de la côte tant soit peu remarquables, connaissent cette anse sous celui d'Outza.

De ce point vers le nord, la côte forme la bande ouest d'un canal d'une lieue de long sur un mille de large, fermé dans l'est par une chaîne de trois îlots boisés, appelée Hinasohous. Par le travers de la pointe nord du plus gros, qui est celui du milieu, on rencontre sur la côte un recran en forme d'entonnoir, dont les bords escarpés, composés de massifs de rochers, augmentent en hauteur jusques au fond ; là ils sont séparés par une ouverture de 5 brasses de large sur 20 de long, qui sert de communication à un beau lac qui pénètre à plusieurs milles dans les terres. Lors des mouvemens des marées, ce passage devient une écluse dans laquelle les eaux se précipitent avec autant de bruit que de rapidité. C'était alors le fort du flot : prévenus du danger par ce double avertissement, ainsi que par les paroles de Noak, nous sortîmes à temps du fil du courant, et nous mîmes à terre à la bande de tribord, dans un endroit où il avait peu de force. Nous atteignîmes sans peine le sommet de la côte, élevé

de 40 pieds, à la faveur d'un lit épais de belle mousse, dont elle est recouverte, qui rend le talus praticable malgré sa roideur. Arrivés sur le revers opposé, nous vîmes à nos pieds un magnifique bassin, uni comme une glace, qui tantôt étendait ses bras entre des collines verdoyantes couronnées d'arbres gigantesques, et tantôt était borné par des falaises dont les flancs nus s'élevaient verticalement. Ce tableau de la nature sauvage et silencieuse n'était animé que par quelques saumons qui s'agitaient à la surface de l'eau, et par un aigle qui planait au-dessus. Je regrettai vivement de ne pouvoir pas explorer cette petite Méditerranée, et les circonstances ne me permirent pas dans la suite de satisfaire ce désir. En revenant nous rencontrâmes plusieurs pirogues des naturels, dont nous ne reçûmes que des témoignages de bienveillance.

Le 13. — Les pêcheurs ne vinrent que tard; mais ils arrivèrent du dehors en grand nombre vers 11 heures, et nous fûmes environnés de pirogues le reste de la journée : il en vint une entr'autres de Clayoquot, montée par un chef de quelque importance, qui était vêtu d'un man-

Septembre 1817.

teau composé de deux peaux de loutres, pour lesquelles il proposa de traiter. Il fut admis à bord et régalé de biscuit et de mélasse. Il renchérit sur ses compatriotes par les longueurs qu'il mit dans le marché qu'il conclut et rompit à plusieurs reprises. Après avoir mis en défaut les talens d'Eyssautier, notre principal agent pour ce genre de négociations, qui exige surtout une patience à toute épreuve, il disparut et fut fortement soupçonné d'avoir enlevé dans le caisson le gouvernail en fer du grand canot. Il revint bientôt, mais sans son manteau, et protesta de son innocence avec l'assurance d'un témoin à gages : n'ayant pas de preuve qui pût déposer contre lui, il fallut le croire sur parole, mais je l'expulsai du bord pour son défaut de fidélité à garder les conventions. Cet homme était mieux fait et plus vigoureux que les Noutkadiens, sa physionomie annonçait plus de vivacité, d'intelligence et d'astuce.

Le soir, je gagnai non sans peine le sommet des deux îlots qui ferment l'anse des Amis dans le sud-est ; ils communiquent à mer basse, et sont formés de rochers amoncelés qui paraissent avoir été ébranlés depuis peu par un tremble-

ment de terre. Les Espagnols, lorsqu'ils occupaient Noutka, avaient élevé une batterie sur celui qui est le plus en-dehors, auquel ils avaient donné le nom de San-Miguel.

Le 14.—Quelques familles revinrent habiter l'anse, et deux cases furent reconstruites dès 6 heures du matin. Les pirogues nous environnèrent en grand nombre, mais il ne vint pas plus de fourrures que la veille; notre marché fut très-bien approvisionné de poissons : nous eûmes entr'autres pour deux couteaux de 15 centimes trois barbues excellentes, pesant ensemble 40 kilogr.

Parmi les femmes qui vinrent le long du bord, on remarqua deux jeunes filles assez jolies, et moins sales que les autres : un matelot ayant fait des propositions à l'une d'elles, fut rudement réprimandé par la mère. Ceux pour qui la malpropreté la plus hideuse et la puanteur ne sont pas des réfrigérans, éprouvent, dans la surveillance des parens et dans la réserve des filles, des obstacles qu'on essaierait en vain de combattre, à ce qu'il nous sembla du moins dans cette première relâche.

J'allai dans la baleinière sur la côte entre les

Septembre 1817.

deux anses : c'est une chaîne de rochers qui, d'après les crevasses, les éboulemens et les fragmens amoncelés qu'on rencontre sur les revers, paraît avoir éprouvé récemment une violente secousse ainsi que les îlots de l'entrée (1).

On trouve beaucoup de petits barachois commodes, sur cette partie de la côte. Je gravis sur le rocher qui en forme la base et qui s'élève en falaise brisée à une hauteur moyenne ; il me fut impossible de pénétrer à cent pas dans l'intérieur, à cause du sous-bois de 6 à 8 pieds extrêmement fourré, qui offre un obstacle bien autremeut difficile à surmonter que les troncs d'arbres abattus par les ouragans ou minés par le temps, qui jonchent le terrain de toutes parts. Un de ces arbres, long de plus de 60 pieds, était en travers sur un précipice bordé de massifs de rochers. J'allais tenter le passage de ce pont ; mais, en saisissant une grosse branche dont je voulais m'aider pour monter sur le tronc, je m'aperçus que ce n'était qu'un bois vermoulu qui, malgré sa grosseur, se serait certainement enfoncé sous moi. Ces arbres

(1) Noak nous parla effectivement d'un phénomène de ce genre, mais d'une manière peu intelligible.

étaient tous de haute futaie et d'espèce résineuse.

Etant allé à la côte extérieure pour prendre ses hauteurs, je fus accompagné par trois jeunes gens qui, sans m'incommoder, suivaient tous mes mouvemens. En retournant à bord, j'en amenai deux dont la physionomie prévenait en leur faveur. Après avoir été régalés de biscuit et de mélasse, ces deux hommes très-intelligens nous mirent à même d'augmenter notre vocabulaire. Nous eûmes aussi des renseignemens d'une autre nature, tant d'eux que de la femme d'Omactéachloa. Ces renseignemens ne cadraient pas toujours avec ceux de Noak. Nous sûmes, à la vérité, que la plupart des bâtimens croisaient au large, mais qu'il en entrait peu dans la baie, et qu'un Anglais avait mouillé à Noutka cette saison. Nous eûmes quelque peine à nous débarrasser de nos nouveaux amis qui auraient bien voulu passer la nuit à bord. Ils ne se retirèrent qu'avec l'assurance d'un patchitl (présent) pour le lendemain, et après nous avoir donné un échantillon de leur danse et de leur musique. Leur chant était simple et assez agréable, mais interrompu par des cris affreux, les cou-

Septembre 1817.

plets très-courts et les paroles du refrain sonores : *Hellé yalla hé, hellé yalla hellé.* Ne les comprenant pas, j'aurais cru qu'ils les avaient empruntées aux Lascars de quelque bâtiment de l'Inde venus dans ces parages dans les commencemens de la traite ; mais les explications qu'ils nous donnèrent de leur propre mouvement nous apprirent que ces chansons étaient à l'honneur de leur pays, dont ils parlaient avec enthousiasme. Le plus âgé nous assura que Macouina disait *waeoch* au soleil.

Le 15. — J'allai à terre le matin, avec dix hommes, pour transporter de la forêt sur la grève les arbres abattus par nos charpentiers. Eachtel, neveu de Macouina, vint nous joindre, avec un autre jeune homme ; l'un et l'autre se montrèrent très-jaloux de gagner mes bonnes grâces en nous aidant dans nos travaux et en me faisant connaître diverses espèces de baies d'un goût aigrelet assez agréable, qui abondent dans cet endroit ; une entr'autres ressemble à la groseille autant par sa forme que par son acidité, quoique les grains soient isolés. Ces deux Indiens savaient très-bien tirer parti du levier et le maniaient adroitement. Eachtel me

fit entendre que c'était par ce moyen qu'on élevait les grosses pierres qui entraient dans la construction des cases de Macouina. En attendant la chaloupe pour prendre les espars, je me baignai; nos deux Indiens en firent autant, et restèrent long-temps dans l'eau sans paraître sensibles à sa froideur glaciale.

J'allai ensuite à la pointe pour prendre un angle horaire, toujours suivi par mon jeune wacoch. Je le ramenai à bord, ainsi que son camarade; ils mangèrent et burent assez proprement, et quoiqu'un peu gauches à se servir du couteau et de la fourchette, on voyait que l'usage de ces instrumens ne leur était pas inconnu. A la fin du dîner, Eachtel montra une petite boîte ronde qui lui servait de nécessaire. Il s'y trouvait un peigne, quelques colliers et pendans d'oreille, un miroir, du duvet d'oiseau destiné à servir de poudre, et plusieurs sachets contenant du noir, du blanc, du rouge et de la poussière d'un mica ressemblant à la mine de plomb. Peu de naturels s'éloignent de leur case sans être munis de ces objets; car avec leur saleté et leur mauvaise mine ils sont d'une coquetterie inconcevable.

Septembre 1817.

Jamais ils ne viennent à bord pour une première visite sans s'être frottés avec de l'huile de baleine souvent mêlée d'ocre, et poudrés et peint la figure avec trois ou quatre couleurs. Nous avons été souvent témoins de la toilette que faisaient dans leurs pirogues ceux qui ne s'étaient pas ajustés d'avance. Notre convive avait mêlé avec son attirail de toilette le biscuit que nous lui avions donné. Après avoir reçu une médaille et un petit miroir, il allait partir lorsque voyant sa pirogue neuve et très-bien faite, je lui demandai à en faire l'acquisition; il se montra très-disposé à s'en défaire pour deux brasses de draps. Le marché fut conclu à ce prix, et j'y ajoutai un miroir; mais cet Indien, qui avait montré jusque-là beaucoup d'ingénuité dans ses relations avec nous, chercha à soustraire de la pirogue une des trois pagaies qui composaient son armement. Je lui témoignai aussitôt combien j'étais mécontent de ce procédé, et la femme du chef, qui était présente, lui fit aussi des reproches.

M. Vimont trouva des ossemens humains, et plusieurs Indiens nous firent croire que c'étaient les restes d'un repas d'anthropophages.

Le 16. — Eachtel vint de bon matin le long du bord ; mais l'officier qui était de garde refusa de le laisser monter. Un moment après, la baleinière ayant été envoyée à l'aiguade, elle y fut suivie par l'astucieux Indien, qui, après avoir aidé ceux qui transportaient l'eau, entra dans la baleinière sans être observé, et enleva deux couteaux qu'il trouva sur les bancs. L'apparition d'un pilotin ne lui permit pas de prendre autre chose. Il s'enfuit aussitôt en toute hâte. Les clameurs de nos gens à l'aiguade nous apprirent le larcin ; mais sachant que les objets dérobés étaient de peu de valeur, je ne voulus pas qu'on tirât sur la pirogue du voleur, qui fut bientôt cachée par les rochers.

Dans la journée il vint un grand nombre de pirogues ; la plupart arrivaient du dehors et étaient chargées de familles qui allaient prendre leur quartier d'hiver à Tachès. Plusieurs de ces embarcations étaient fortes ; une entr'autres, d'une construction soignée, portait 14 personnes. Le chef qui la montait eut la permission de venir à bord, à la recommandation d'Omactéachloa qui nous avait fait présent d'un très-beau saumon. Ce chef était très-

Septembre 1817.

bien fait et robuste. Il avait la barbe beaucoup plus forte que les autres Indiens ; c'était un homme d'environ trente ans, parent de Macouina, et son lieutenant dans un village du côté de Clayoquot. Il paraissait très-considéré par les autres chefs. Il montra un caractère franc et décidé dans ses rapports avec nous. On lui acheta quatre peaux de loutre et une d'ours. Celle-ci étant son dernier manteau, il resta entièrement nu pendant quelque temps après nous l'avoir cédé.

Les autres chefs qui furent admis à bord étaient aussi de beaux hommes, ainsi que la plupart de ceux qui venaient de Clayoquot. Ils se comportèrent très-bien, et furent régalés de biscuit et de mélasse. Un d'eux avait une espèce de diadême de peau d'ours blanc, dont les poils étaient longs de plus de 8 pouces, ce qui joint à ses formes robustes et à sa figure farouche, barbouillée d'ocre, lui donnait l'air encore plus sauvage que ses compagnons. Nous eûmes la plupart de ces fourrures pour de la poudre, objet singulièrement recherché par les naturels de cette

partie; mais à notre grand étonnement, ils ne demandèrent pas de fusils.

Omacteachloa et Machoalick passèrent la journée à bord, et furent très-gais pendant le dîner. Je leur fis à chacun un présent. Ils s'efforcèrent de me témoigner leur reconnaissance et l'amitié qu'ils me portaient. Comme ils paraissaient être dans un de ces momens où le cœur s'épanouit, je crus la circonstance favorable pour leur arracher le secret des ossemens qu'avait vus le chirurgien. M'étant rendu sur les lieux avec lui, je fis appeler Machoalick qui était descendu avant nous; nous eûmes d'abord la confirmation de la conjecture que nous avions formée, que ce lieu, à quelques centaines de pas dans la forêt, derrière la case du chef, était consacré aux festins; mais je n'obtins rien de positif sur le point principal à éclaircir : il ne comprit point ou feignit de ne pas comprendre toutes les fois qu'on lui demandait quel sort ses compatriotes faisaient subir à leurs prisonniers, et s'ils mangeaient de la chair humaine. Au reste, voici ce que nous pûmes en tirer :

Septembre 1817.

Ces ossemens provenaient, disait-il, de cadavres déterrés par les ours qui fouillent souvent les tombeaux. Ils ensevelissent leurs morts en tout lieu et n'ont pas de cimetière (1). Cet endroit était destiné aux repas qui suivent la pêche de la baleine; un grand coffre qu'on voyait à quelques pas dans le bois, servait de caisse à Macouina pour battre la mesure, et pour s'accompagner en chantant. Machoalick entra sur ce sujet dans des détails que nous ne pouvions suivre que partiellement; ils avaient rapport aux cérémonies dont ces peuples font précéder et suivre cette entreprise importante pour eux. Il me sembla qu'elles ressemblaient à celles qui sont pratiquées par les Madécasses en pareilles circonstances. Le chef, avant de couper les morceaux qu'il doit servir aux convives, joue une espèce de drame pantomime pendant lequel il imite fréquemment le souffle du cétacée qu'il a vaincu. Machoalick voulait sans doute parler d'une formule ou de quelque acte d'invocation, lorsqu'il répétait avec emphase que Macouina disait *wacoch* au soleil. Je ne sais si c'était l'idée d'un repas abominable,

(1) Cet usage n'est observé que par les gens du peuple.

suggérée par les rapports de Meares, qui, s'étant emparé de mon esprit, jeta sur toute cette scène un voile lugubre, mais j'éprouvais une horreur profonde pendant ce récit, fait au commencement de la nuit, dans un lieu ténébreux et désert, par un sauvage enthousiaste, qui faisait des gestes farouches en imitant les mouvemens et les cris de son chef, lorsqu'il dépeçait un monstre marin vaincu par son harpon.

Le 17. — Je partis de bonne heure dans la baleinière, armée de trois pilotins, avec l'intention d'explorer la bande est de l'entrée de la côte vers le sud. Après l'avoir traversée, je donnai dans une anse à l'est de celle des Amis, au pied d'une montagne sur les flancs de laquelle on remarqua des éboulemens; elle n'est ouverte aux vents du large que du S. à l'O.-S.-O., et à son entrée seulement; mais elle est exposée, du N. à l'O., aux vents de l'autre côté de la baie, qui doivent en faire souvent un mouillage dangereux, en y entretenant une levée qui rend le débarcadaire incommode. On trouve à tribord, en entrant, des rochers hors d'eau qui s'étendent à demi-encâblure; il n'y en a pas de cachés. La pointe de ce côté est

Septembre 1817.

un rocher escarpé qui décrit une courbe convexe. Dans la partie tournée vers le fond de l'anse, le rocher est percé et forme une arcade naturelle, sur laquelle on voit le pied des arbres dont la tête s'élève au-dessus du rocher. C'est la seule chose à pouvoir remarquer ou mentionner sur cet endroit.

J'effectuai mon débarquement sous l'arche même, au-delà de laquelle la haute mer pénètre et couvre une jolie plage qui n'a guère que 100 pieds de contour ; l'arche en peut avoir 20 de profondeur sur 13 à 14 de hauteur et 10 de largeur. Nous déjeûnâmes avec du biscuit, de l'eau-de-vie du bord, et quelques moules énormes que nous trouvâmes sur les rochers ; nous eûmes aussi des fraises et des framboises. Pendant ce repas, la brise se leva du N.-O., et mit fin à ma reconnaissance que je ne crus pas prudent de poursuivre avec une embarcation faiblement armée, par un vent qui souffle ordinairement avec violence, et dont j'étais d'ailleurs bien aise de profiter pour sortir de la baie.

De retour à bord, je pressai les dispositions d'appareillage. En levant l'ancre d'affourche

avec le grand canot, deux hommes furent jetés à l'eau; le second maître reçut une forte contusion à la jambe, par l'orin qui était sorti de la coupure pratiquée à l'arrière pour lui servir de conduit. A une heure après-midi, nous appareillâmes sur une haussière qu'on avait élongée sur l'extrémité de la pointe nord de l'anse; nous sortîmes rapidement de la baie, à la faveur d'une forte brise du N. qui tourna à l'O.-N.-O. au-dehors. A 2 heures, à bonne distance des *dangers*, on mit en panne pour embarquer les canots, ce qui ne s'effectua qu'avec beaucoup de peine et quelques avaries au plus grand, la mer étant grosse et très-dure; ensuite nous prîmes la bordée du large sur les 3 huniers au second ris et les auriques : à 11 heures, on vira à terre.

Pendant notre court séjour à Noutka, les Indiens ne nous donnèrent aucun sujet d'inquiétude, et leur conduite pacifique rendit superflues nos mesures de sûreté. Nous fîmes avec la plus grande facilité notre eau, notre bois et tous les rafraîchissemens qu'offre le pays; mais malheureusement les fourrures y sont à présent bien moins abondantes que

Septembre 1817.

dans les premiers temps ; la traite étant épuisée nous ne pûmes nous procurer que vingt peaux de loutre. La plupart des familles qui habitaient encore l'anse des Amis en partirent le même jour que nous, et les deux ou trois qui restaient encore avec Omactéatchloa se disposaient à les suivre à Tachès, aussitôt que nous serions sortis de leur canton.

Le baromètre varia de 27 p. 11 l. à 28 p. 2 l. ; le thermomètre fut de 10 deg. 5 min. à 13 deg. 7 min. le jour : il monta à 18 deg. au soleil méridien et ne descendit qu'à 9 deg. 3 min. la nuit, ayant marqué 13 deg. dans la journée. Le temps fut variable, souvent couvert et pluvieux ; nous eûmes deux jours de grosse pluie. Les vents du S. furent les plus fréquens et les seuls qui donnassent avec force ; il n'y eut que ceux entre N. et E. qui soufflassent dans l'anse, et les autres ne se firent guère sentir que par rafales.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit sur l'attérage de Noutka, que la pointe aux brisans, située à l'extrémité d'une langue de terre basse, est une bonne remarque, tout le reste de la côte étant élevé, particulièrement dans l'ouest. L'as-

pect général des terres offre aussi une bonne reconnaissance, surtout en venant de cette partie. Les montagnes qui environnent la baie présentent des sommets anguleux et bizarrement découpés, ainsi que plusieurs pics, parmi lesquels se fait remarquer celui de Tachès, qui a la forme d'un clocher : dans l'ouest les montagnes offrent des profils plus réguliers et généralement arrondis.

CHAPITRE V.

Départ de Noutka pour Nitinat. — Isle de Flores. — Détroit de Fuca. — Dangers auxquels *le Bordelais* échappe. — Perte d'un grand canot et d'une baleinière. — Séjour à Nitinat. — Nanat, chef de cette peuplade. — Observations nautiques et géologiques. — Relâche à la Bodeza, établissement russe. — Retour à Francisco. — Complot contre le capitaine du *Bordelais*. — Mort du maître d'équipage.

Le 18. — A 5 heures du matin, on eut connaissance de la côte s'étendant du nord-ouest à l'est. A 7 heures, nous reconnûmes l'entrée de Noutka et la pointe aux brisans. Une pirogue sortie de derrière la pointe vint à bord; elle portait neuf Indiens, dont deux seulement eurent permission de monter. Ils reconnaissaient Macouina pour chef suprême. Ils étaient généralement mieux faits, plus vifs, plus gais et moins sales que ceux de Noutka. Ils chantèrent en battant la mesure sur le bord de leur pirogue avec les pagayes : en même temps un d'eux, se tenant debout, exécutait une espèce de pantomime mêlée de gestes et d'attitudes tantôt

féroces, tantôt grotesques. Ils firent tous leurs efforts pour nous engager à mouiller dans leur port, qu'ils nous montraient : c'était le canal au nord-ouest de l'île de Flores, où ils nous faisaient espérer beaucoup de peaux de loutre; mais je les invitai à les apporter à bord. A 5 heures du soir, je virai au large à une lieue et demie de la pointe Saint-Raphaël, extrémité ouest de l'entrée du canal; la brise, molle de l'O.-N.-O. depuis le matin, mollissant encore, je voulais m'éloigner un peu pour ne pas passer la nuit en calme sous cette côte; mais elle était si faible que nous gouvernions à peine, malgré la tranquillité de la mer unie comme un étang. Beaucoup de baleines se jouaient autour du navire, et le bruit qu'elles faisaient en soufflant, nous les fit prendre plus d'une fois pour des brisans. A une heure la brise sauta de l'E. au N.-O. et donna grand frais.

Le 19. — Je repris le bord de terre dans l'espoir assez incertain que la brise y serait plus modérée, et qu'il pourrait venir quelques pirogues avec des fourrures, d'après la demande que j'en avais faite la veille. Je voulais aussi prendre connaissance de cette partie de la côte;

septembre 1817.

le la prolongeai à 3 ou 4 milles de distance, sous petite voile, afin de reconnaître les pointes et de donner aux pirogues le temps de sortir. Mes espérances furent également frustrées dans l'un et l'autre projet, aucune pirogue ne parut, je ne vis même aucun vestige d'habitation, et excepté l'île de Flores, je ne reconnus qu'imparfaitement les détails que donne Vancouver sur cette partie. D'après les Espagnols, c'est le district appelé Clayoquot par les Indiens. De quelque côté qu'on y attérisse, on distinguera deux montagnes remarquables par des éboulemens. La reconnaissance de la montagne la plus au nord, est un éboulement étroit qui paraît de loin comme une rampe en ligne brisée, la seconde, qui est sur l'île Flores, présente à l'ouest un escarpement considérable : à sa partie supérieure on voit, entre deux éboulemens, un grand rocher blanc de la forme d'un fer de lance à angle droit, la pointe en bas. Cette figure doit le faire distinguer.

Je fus peu surpris de ne pas voir les Indiens venir à bord, présumant, d'après ce que j'avais vu et appris à Noutka, que leurs fourrures étaient épuisées à cette époque de l'année. Je

me décidai donc à aller de suite à Nitinat ou Berkley-Sound, non dans l'espoir d'un meilleur succès, mais afin de recueillir des renseignemens pour l'année prochaine. Nous longeâmes la côte avec une bonne brise d'O., jusqu'au soleil couchant, sans voir le moindre vestige de population, cependant nous étions assez proche de terre pour distinguer très-facilement un homme sur la plage.

Le 20. — Nous eûmes connaissance de terre du nord au nord-est à la distance de 3 ou 4 lieues. A 3 heures, je dirigeai au nord-est, pour donner entre le groupe d'îlots de l'ouest et celui de l'est; mais en approchant, je reconnus d'enhaut que le fond de ce chenal, spacieux à son ouverture, était hérissé de brisans. Je me décidai à tenter la passe entre le groupe de l'est et la côte de cette partie qui paraissait plus saine, bien que moins ouverte. Quoique le temps fût clair et la lune belle, je ne voulus pas m'aventurer dans ce labyrinthe, sur lequel je n'avais de données que celles que me procurait l'atlas de Vancouver, dont les détails, pour cette partie, ne me paraissaient pas très-exacts, et qui est d'ailleurs à trop petit point pour

Septembre 1817.

servir à piloter. Quant au plan de Meares, il ne retraçait guère plus l'entrée que j'avais sous les yeux que celle du Gange. Le fond (soixante-quatre brasses) étant trop considérable pour permettre de mouiller, je pris le large. Le calme survint bientôt.

Le 21. — A midi, nous relevâmes à l'est-sud-est ½ sud le cap Flatterie, pointe sud du détroit de Jean de Fucca, dont le sommet nous parut couvert de neige. Nous nous trouvâmes au soleil couchant en position de bien connaître l'entrée de la baie; elle nous parut saine, comme l'indique l'atlas de Vancouver. Sauf la nuit, toutes les circonstances étant favorables, je continuai à courir sur le chenal sous toutes voiles, dans l'espoir que la lune, presque dans son plein, donnerait assez de clarté pour distinguer les objets de manière à pouvoir chercher le mouillage; mais il fallut renoncer à ce projet, les îlots de l'entrée n'étant plus visibles à 7 heures.

Les deux jours suivans, des brises de l'E. firent succéder les brumes au temps clair dont nous avions joui, et rendirent encore nos efforts inutiles.

Le 24.—Le temps continua à être brumeux,

et nous perdions la terre de vue dès que nous faisions un peu de chemin au large. Nous avions pris cette bordée à 10 heures, étant alors à une demi-lieue seulement des îlots. A midi aucune terre n'était en vue; nous virâmes dessus, et en eûmes connaissance à 2 heures.

Le mercure descendu depuis la veille de 28 p. 1 l. à 27 p. 10 l., et le changement qui s'était opéré, semblaient annoncer l'approche du gros temps d'équinoxe; mais la brise était maniable, la brume se dissipait, et l'apparence des localités me faisait d'autant plus espérer trouver facilement un mouillage, que nous avions toujours eu le fond de 30 à 40 brasses à l'ouverture de la baie. Je donnai donc dans la petite passe à 3 heures, gouvernant d'après le gisement des pointes et la position des rochers, généralement à l'est-nord-est demi-nord. L'aire que portait le navire ne permettant pas d'avoir le fond avec la sonde à la main, même en donnant des auloffées, nous masquâmes à plusieurs reprises le perroquet de fougue, et ne trouvâmes pas moins de dix-sept brasses, fond varié, rocher, coquilles et sable. La brise mollit dans la passe. A 3 heures et demie, nous

Septembre 1817.

l'avions franchie, et nous étions dans le canal entre la grande terre à l'est et les îlots dans l'ouest. On mit à la mer le grand canot et une baleinière, et M. Foucault fut à la recherche d'un mouillage dans la partie du nord, tandis que le navire descendait le canal sous petite voile avec une faible brise.

Plusieurs pirogues approchèrent, mais sans vouloir venir le long du bord, jusqu'à l'arrivée d'un chef qui monta sans témoigner de méfiance.

A 6 heures, M. Foucault revint à bord, après avoir trouvé à la bande de l'est deux bras de mer contigus. Il était entré dans celui de tribord, le plus large, qui offrait un bon mouillage, mais il y avait très-grand fond à l'entrée, formée par une anse à laquelle ils aboutissent tous deux. Les naturels qui étaient à bord m'indiquèrent un bon mouillage, entre la troisième et la quatrième île; je dirigeai sur l'enfoncement qu'elles forment, tenant le vent babord amure. En accostant la troisième jusqu'à moins d'une encâblure, la sonde ne rapporta pas de fond à vingt-cinq brasses. J'envoyai M. Siepky à la recherche parmi les îlots sous le vent. Il

revint sans avoir trouvé de fond à trente brasses à petite distance des quatrième et cinquième îlots, qui sont d'ailleurs en partie bordés de récifs. Je l'envoyai aussitôt à la côte sud-est du canal où on avait eu quelques sondes en entrant.

A 9 heures, nous eûmes connaissance d'un feu de la baleinière, qui signalait qu'elle avait trouvé un mouillage. Le navire le gagna à 11 heures et laissa tomber l'ancre par 16 brasses d'eau sur un fond de sable, à un câble et demi de la côte de l'est. De fortes rafales de cette partie étant au même instant survenues, l'ancre chassa, et le navire dériva rapidement sur un grand fond et fut porté vers les îlots sous le vent. Trompé par l'apparence des localités qui me faisaient espérer de dériver dans une eau moins profonde, je me résolus, trop tard, à couper le câble. Les voiles de goëlette si faciles à établir, permirent au navire de doubler la pointe de l'îlot, près duquel fut exécutée cette mesure extrême. On fit de la voile avec toute la promptitude que permettaient un vent déjà violent et une pluie très-forte; mais avant que le grand hunier ne fût

Septembre 1817.

bordé, un rocher qui se trouva sous le beaupré nous obligea à envoyer vent devant. Le navire loffa à masquer devant, mais n'ayant pas assez de voiles au grand mât, il étala et commença à abattre. Dans cette circonstance il ne restait qu'à tenter de virer vent arrière, malgré la proximité des *dangers* par le travers. Le commandement de cette manœuvre était déjà prononcé, lorsqu'une variété nous masqua de nouveau. Ce changement inespéré, que me cachait l'obscurité de la nuit, fut heureusement aperçu et aussitôt annoncé par M. Foucault, et nous virâmes vent devant. Mais encore privé de son grand hunier, le navire fit une abattée si considérable, qu'en repassant devant la pointe, il toucha de l'arrière. La coupe verticale du rocher nous sauva, et le flanc seul du navire porta : la barre ayant été poussée au vent, avant que le milieu ne fût par le travers des *dangers*, le navire franchit sur son aire. La nuit se passa à manœuvrer pour nous entretenir dans la partie que nous avions déjà fréquentée, diverses raisons me faisant craindre des *dangers* dans le nord de la baie. Le temps empira, la

pluie ne cessa de tomber, et les grains très-violens se succédèrent à courts intervalles; heureusement que la lune nous faisait apercevoir les *dangers*.

Le 25. — Au jour, un virement de bord manqué nous mit de nouveau dans un danger imminent. Peu après, nous perdîmes notre meilleure baleinière qu'il n'avait pas été possible d'embarquer ainsi que le grand canot, à leur retour à bord. Le temps s'étant modéré dans la matinée, M. Foucault fut envoyé à la découverte. Il ne trouva pas de meilleur mouillage que le plus petit des deux bras de mer qu'il avait reconnus la veille. Nous le gagnâmes après douze heures d'efforts, en alongeant des touées à la faveur des acalmis que nous procurait l'abri de la côte peu élevée, mais couverte de hautes futaies. A 9 heures et demie le navire fut amarré dans ce canal, ayant 9 brasses d'eau devant et 7 derrière à mer basse.

Malgré la pluie nous avions eu la visite de beaucoup d'Indiens, et entr'autres de Nanat, chef distingué, qui était venu seul à bord la veille. Il avait une lévite de drap bleu avec

Septembre 1817.

des boutons de cuivre à l'aigle américaine. Il nous céda une peau de loutre, en forme de présent à la manière de Macouina.

Le 26. — Quoique la brise ne se fît pas sentir dans notre petit canal dont les bords étaient couverts d'arbres énormes, il y eut encore de fortes rafales dans la baie. Il ne plut qu'à de longs intervalles, ce qui nous mit à même de faire sécher les voiles ainsi que les effets de l'équipage qui en avait le plus grand besoin. L'armurier travailla de suite à faire une chatte qui nous manquait pour draguer le câble.

Après midi, j'allai avec un officier et le chirurgien reconnaître le bassin qui se trouve à l'extrémité du bras où nous étions mouillés, et qui, avant d'y aboutir, forme un recran des deux bords entre lesquels il y a de quatre à six brasses d'eau. Au côté nord est une aiguade abondante et commode. La longueur du bassin, sur une direction à peu près perpendiculaire à celle du canal, est d'environ trois encâblures sur une trois-quarts de largeur. On y trouve généralement trois brasses à moins d'une demi-encâblure du bord, et au milieu jusqu'à six et demie. Le fond est varié, sable et coquilles. De

la partie sud-est qui paraît avoir le moindre fond, part un bras encore plus étroit que le premier et qui, à mer basse, conserve à peine une brasse d'eau. Il me conduisit à un second bassin à peu près de la même étendue que le premier, mais qui asséche en grande partie au jusan.

Nous trouvâmes, à l'embouchure d'un petit ruisseau, l'habitation d'un Indien qui vint nous recevoir au débarcadaire; nous entrâmes dans sa demeure, qui était occupée par cinq personnes outre plusieurs enfans, savoir : notre hôte, son frère, leurs deux femmes et une vieille qui paraissait être leur mère. Nous fûmes accueillis avec une bienveillance que nos présens, quoique de peu de valeur, ne firent qu'accroître. L'Indien qui nous accueillit était d'une petite taille, il avait la physionomie fixe ainsi que son frère, et son regard était exempt de cette expression farouche si commune chez ces sauvages. Sa femme était jolie; sa figure annonçait aussi beaucoup de douceur et non moins de coquetterie. La maison était construite en planches, comme celles de Noutka, mais avec plus de soin : il y régnait

Septembre 1817.

plus de propreté ainsi que sur ceux qui l'habitaient. Trois côtés de la case avaient un plancher formant estrade : le foyer était au milieu. Une case adjacente plus petite servait de magasin. Parmi les enfans, il y en avait un de six ou sept ans dont le ventre était d'une grosseur monstrueuse. Il chanta et dansa d'une manière facétieuse, après quoi il tendit la main d'un air riant en demandant un patchitl. On me pressa de l'acheter, ce qui ne me surprit pas peu. Malgré mon refus, nous nous séparâmes d'une manière très-amicale de ces bonnes gens, qui nous obligèrent à accepter des coquillages et quelques poissons secs. J'engageai le chef de la famille, qui s'appelait Cia, à venir à bord.

Le 27. — M. Siepki fut envoyé à la recherche de la baleinière qu'il ne trouva pas. Il reconnut un passage entre la troisième île du groupe (celle sur laquelle nous avions touché) et la quatrième ; il trouva aussi un mouillage entre la troisième île et la seconde qui forment un port ouvert à l'ouest.

Nanat revint à bord avec son fils, enfant de treize ans : celui-ci avait mis la lévite de son

père, dans laquelle il était empaqueté de la façon la plus bizarre, car il l'avait passée de manière à la boutonner derrière le dos.

Le 28. — J'allai reconnaître la partie nord du canal formé par la côte où se trouvaient notre petit port et les îlots qui le bordent. Pendant cette excursion qui ne s'étendait qu'à 3 lieues, nous rencontrâmes une douzaine de pirogues avec lesquelles nous traitâmes de deux peaux de loutre et de plusieurs peaux d'ours. Les naturels ne nous donnèrent lieu de nous plaindre que de leur importunité à demander des patchitls.

Le 29. — Je partis de bonne heure avec le grand canot et la baleinière pour draguer le câble et l'ancre perdus la nuit de notre entrée. La chatte fut jetée neuf fois sans succès sur un espace de 2 ½ encâblure, le long de la côte nord-est de l'îlot sur lequel nous avions touché.

Les cinq jours suivans, les embarcations furent occupées à cette recherche pendant six ou sept heures.

Le 30. — Deux Indiens venus à bord dans une petite pirogue, furent surpris volant une

Octobre 1817.

drisse de pavillon ; ils s'éloignèrent aussitôt à force de rames. Sur leur refus de rendre l'objet dérobé, je fis tirer un coup de fusil par dessus leur tête ; ils gagnèrent alors la terre, et se cachèrent dans les bois. La pirogue envoyée à leur poursuite ramena la leur. Cet incident ne troubla pas la bonne intelligence entre nous et les naturels, à qui on eut soin de faire connaître la cause de la saisie de la pirogue.

Le 5 octobre. — L'équipage se reposa. Quelque fâcheuse que fût la perte de l'ancre et du câble qui en étaient l'objet, je ne crus pas devoir donner plus de temps à des recherches qui très-probablement devaient être infructueuses. D'ailleurs le peu de succès de nos recherches, l'époque très-avancée de la saison, et le fâcheux état de la santé de l'équipage, me faisaient une loi de quitter ces parages et d'aller hiverner dans un climat plus doux, et où il fût possible de mettre le temps à profit. Le tonnelier fit quelques barils de bière avec des sommités de sapinette.

J'employai une partie de la journée à reconnaître les passes qui mènent au canal entre les îlots ; quoique toutes paraissent saines sur la

carte que Vancouver en donne d'après les Espagnols, plusieurs sont impraticables, soit à cause des bancs dont elles sont obstruées, soit à cause de leur peu de largeur. Quant au plan particulier que Meares donne de son Berkley-Sound, il m'a semblé fait à plaisir.

Je trouvai sur un îlot quelques épis groupés et peu élevés, qui me parurent appartenir à une espèce de seigle : aucun des grains n'avait mûri à point, et la plupart étaient noirs et moisis.

Les Indiens du littoral de Nitinat sont généralement mieux faits et moins sales que ceux de Noutka ; ils paraissent plus actifs et ont la physionomie plus expressive ; mais, à certains égards, ils sont plus éloignés de la civilisation, attendu qu'ils communiquent moins avec les étrangers ; aussi ont-ils l'air plus sauvage. Ils sont plus enclins au vol, et plus importuns à demander des patchitls. Au reste, ils ne manifestèrent jamais d'intentions hostiles, tant à bord qu'à l'égard des embarcations. A la vérité, quand on les expédiait à quelque distance, elles étaient toujours armées, et à bord le filet d'abordage était hissé avant que le

Octobre 1817.

nombre des Indiens ne devînt plus considérable. De tous les moyens de défense que possédait *le Bordelais*, aucun ne leur inspirait autant de terreur qu'un chien noir de la race des dogues, que nous avions pris au Pérou.

Nous avons vu quelques hommes et un plus grand nombre de femmes dont le teint ne différait du blanc que par une nuance de jaune pâle. Quelques jeunes gens des deux sexes avaient des couleurs, et beaucoup d'enfans auraient passé pour jolis en Europe. La plus grande partie des Indiens ont les cheveux noirs, le reste d'un blond roussâtre; ceux-ci les ont aussi fins que les habitans des contrées centrales de l'Europe : tous portent les cheveux longs; les femmes surtout ont le soin de les peigner, et les partagent au milieu du front. Les deux sexes s'habillent comme à Noutka, avec cette différence que les femmes portent ici sous leurs autres vêtemens une espèce de tablier, composé d'écorce non tissue, mais seulement attaché à un cordon qui leur ceint les reins. Nous avons vu beaucoup de femmes bien faites, et ayant les bras bien dessinés, mais presque toutes ont de vilaines mains. En général, elles sont mieux que

les femmes de Noutka, quoiqu'elles aient dans la physionomie quelque chose de plus dur et de plus sauvage : c'est surtout leur front étroit et ridé de bonne heure qui leur donne cette expression. Nous n'en avons vu que trois ou quatre qui auraient pu avoir en Europe quelque prétention à la beauté. De ce nombre était la femme de Cia, qui nous avait fait un accueil si hospitalier ; une autre, épouse d'un grand chef, était presque blanche ; elle avait de grands yeux noirs, des traits réguliers, un beau caractère de figure, et un maintien rempli de décence et de dignité. Les femmes et les filles nous parurent aussi modestes que celles de Noutka, et nous semblèrent même encore plus réservées.

Nous remarquâmes ici la même hiérarchie et la même subordination qu'à Noutka. Nanat paraissait être le grand chef. Il mettait dans l'exercice de son autorité plus de hauteur que Macouina ; nous le vîmes plusieurs fois rudoyer Cia, et une partie des présens que nous avions faits à ce dernier, passa entre les mains de son suzerain.

D'après ce que j'ai compris, les naturels appellent Anachtchitl (et aussi Ohéia) le canton

Octobre 1817.

qui environne leur baie. Au moins est-il certain que le nom de Nitinat n'appartient à aucune de ses parties, mais à un village qui est loin dans le sud-est, vers le détroit de Fucca. Ils donnent celui de Tchaxa ou plutôt Tchachtza au port désiré, et au canton où il se trouve. Nous avions ainsi désigné d'avance, le matin du 25, le mouillage dont la découverte nous intéressait vivement. Ce port, où les naturels nous dirent qu'aucun navire n'était entré avant nous, est situé à deux lieues de la passe, à la bande orientale de la baie, et, tout porte à le croire, sur la grande île Quadra de Vancouver. La seule reconnaissance est un tertre escarpé dépourvu d'arbres; mais couvert d'une belle verdure, qui se trouve au bord de la mer à quelques encâblures dans le sud, et qui présente l'aspect d'une fortification ruinée. Etant cerné vers l'intérieur d'arbres qui le dominent, il n'est pas très-facile à distinguer. L'entrée même du canal de Tchachtza, large de 10 brasses seulement, et environné de hautes futaies, ne s'apercevrait que de très-près, si elle n'était précédée d'une anse moins ouverte que profonde, mais qui a trop d'eau pour y

mouiller avec un seul câble. C'est dans cet enfoncement que notre port se trouvait ainsi qu'un autre bras de mer plus spacieux, mais moins abrité et obstrué de rochers et de vases à l'intérieur.

Ces mouillages, qui doubleraient l'importance de la belle île de Bourbon, sont pour ainsi dire perdues sur cette côte, où la nature s'est plue à créer des ports, et à préparer tous les élémens d'une marine dont l'essor sera proportionné à l'activité du peuple appelé à les exploiter.

Dans cette relâche nous ne pûmes nous procurer que neuf peaux de loutres, dont trois seulement étaient belles, et six peaux d'ours. La cargaison était mal assortie pour ces parages : la poudre seule était de la qualité convenable, aussi était-elle la base des échanges importans. D'après l'ardeur avec laquelle les Indiens la recherchaient, nous fûmes étonnés de voir qu'ils ne demandaient pas nos fusils, imitant en cela les habitans de Noutka. J'attribuai ce défaut d'empressement à se procurer les armes sans lesquelles la poudre doit leur être inutile, à ce qu'ils avaient encore en bon état les fusils

Octobre 1817.

que leur avaient livrés les bâtimens qui venaient de visiter ces côtes.

Les Indiens me sollicitèrent de revenir l'année suivante, mais je ne voulus pas m'engager à faire une seconde visite dans cette partie, que les loutres ont presque abandonnée depuis les premiers temps de la traite. Il y a déjà nombre d'années que ce dénuement éloigne les navigateurs, qui de nos jours n'entrent que très-rarement à Nitinat. L'entrée du détroit de Fucca est plus fréquentée par les navires appartenant à l'établissement de la Columbia. Ce n'est guère qu'en seconde main que les naturels de cette baie obtiennent les articles d'Europe.

Outre le poisson et les coquillages, aussi abondans et aussi bons qu'à Noutka, les naturels nous apportèrent quelque gibier. Ils nous présentèrent aussi des oiseaux de proie, particulièrement des aigles, et un albatros qu'ils venaient de tuer. Nous ne trouvâmes pas de morelles, mais beaucoup de percepierres.

Le 6. — Le baromètre, qui le jour de notre entrée avait été à 27 p. 8 l., était bientôt remonté à 28 p. et varia entre 28 p. 1 l. et 27 p. 10 l. Le thermomètre fut de 17 deg. à 10 deg.

le jour et à 7 deg. la nuit. Je n'eus pas occasion d'observer l'établissement du port. Nous en sortîmes à la touée, et de la rade avec une petite brise de N.-O. Pour nous avancer avec le secours des embarcations, nous manœuvrâmes ensuite vers la passe par laquelle nous étions entrés : d'après la reconnaissance que j'avais faite la veille, elle est la plus sûre, et a l'avantage de conduire de suite au large. A 4 heures, la brise nous manqua sous l'îlot dont la rencontre avait failli nous être fatale dans la nuit du 25 : nous l'évitâmes à l'aide des embarcations et nous mouillâmes à 4 ou 5 encâblures par 25 brasses, fond de sable fin. Nous passâmes la nuit à ce mouillage.

Le 7. — A 5 heures, la brise se leva du N. E., et nous appareillâmes. A 8 heures, nous avions doublé tous les *dangers*, mais la brise tombait, et une grosse houle du N.-E. nous portait sur la côte E., qui est hérissée de brisans. Après avoir loffé jusqu'au S.-E. on arriva ; mais le calme étant survenu, et la houle nous drossant sensiblement, à 9 heures $\frac{1}{2}$ je mouillai l'ancre à jet par 32 brasses, fond de gros gravier.

Peu après, il vint à bord un homme presque

Octobre 1817.

blanc, qui avait dans son abord et dans ses manières quelque chose qui annonçait une civilisation plus avancée. Arrivé le long du bord, il demanda en anglais, avec une sorte de politesse, à être admis; je le fis descendre dans ma chambre, et lui offris du biscuit, de la mélasse et du vin. Il se comporta toujours avec beaucoup de décence sans rien demander. Il parlait anglais mieux qu'aucun autre Indien et de manière à se faire assez bien comprendre, malgré sa prononciation ridicule. Ayant reçu quelques bagatelles il m'offrit une petite peau; j'ajoutai quelque chose au présent qu'il avait déjà reçu, mais sans qu'il le sollicitât. Il s'appelait Swanimilich et habitait Tchinouk (derrière le cap Flatery, à ce qu'il me fit entendre) d'où il était venu pour faire la pêche. Il m'assura avoir laissé à cet endroit quatre Américains qui y avaient été déposés par un navire de New-York. Il les nomma très-distinctement MM. Clark, Lewis et Kean. Ils avaient une maison à eux, et devaient y passer l'hiver: il me dit qu'il venait tous les ans plusieurs navires, et en cita un anglais, *l'Océan*. Je n'ai jamais pu éclaircir ces faits, dont les Américains que j'ai vus depuis

dans diverses parties m'ont dit n'avoir aucune connaissance.

A midi, la brise s'étant levée du N.-O., je fis virer pour me tirer au plutôt de cette position désagréable. A une heure $\frac{1}{4}$, nous appareillâmes (1).

Le 8. — La brise fraîchit un peu dans la nuit, avec le temps le plus clair possible qui nous permit de conserver la terre à vue. Le mont Olympe, dont le sommet couvert de neige dominait tous les autres, restait au N.-O.-S.-E.; il se distinguait encore le lendemain au lever du soleil. Le 9, la brise prit de la force dans la matinée, et il se leva de l'O. une bande brumeuse qui, dans ces parages, annonce généralement au moins de forts vents, comme nous ne tardâmes pas à l'éprouver. A midi et demi, étant à vue de la côte par le travers de la rivière Columbia, nous eûmes connaissance d'un

(1) On releva en même temps la côte nord-est du détroit de Fucca à l'est 8 deg. nord; les hauteurs de Closset sud 64 deg. nord-est; la pointe Est de Nitinat au nord 15 deg. ouest du compas. Je pris de là le point de départ, nord 48 deg. 38 min., ouest 127 deg. 50 min.

(La pointe Est de l'entrée restait au nord 57 deg. Est, latitude nord 48-48.)

Octobre 1817.

brick courant sur la terre. Je manœuvrai pour rallier ce bâtiment, qui de son côté en fit autant. Il mit en panne et hissa le pavillon anglais ; nous mîmes le nôtre et doublâmes le brick sous le vent. Nous nous hêlâmes réciproquement sans pouvoir nous entendre. A 1 heure $\frac{1}{2}$, nous virâmes dans ses eaux ; il fit servir en même temps, et força de voiles de manière à me faire juger qu'il avait conçu des inquiétudes, et ne voulait pas se laisser joindre. Je remis en route aussitôt. Ce bâtiment de 180 tonneaux environ avait 24 hommes sur son pont.

Les 12-13.—Il venta grand frais du N.-N.-O. avec temps clair. Nous vîmes beaucoup de marsouins dans la nuit, et des baleines le matin, ainsi qu'un grand nombre d'oiseaux, dont quelques-uns de rivage.

D'après ce que j'avais appris des Espagnols, mon intention étant de reconnaître l'établissement russe à la Bodega, je ralliai la terre, dont j'eus connaissance à 6 heures du matin par 38 deg. 40 min., s'étendant de l'E. au N.-N.-E. L'intérieur est de hauteur médiocre, partie boisée, partie en savanne, et couverte d'une verdure pâle ou de taches jaunâtres. La côte que

j'approchai à 4 ou 5 milles est généralement basse, et terminée en falaises verticales, avec quelques coupures aussi à pic et des rochers blancs détachés. Nous observâmes un enfoncement bordé de rochers et de brisans, et au fond une coupée remarquable très-escarpée, et représentant les bords d'une rivière encaissée, de l'existence de laquelle nous ne pûmes nous assurer.

Les brumes et les calmes nous ayant fait perdre 48 heures, je ne mouillai que deux jours après devant le port de la Bodega, qui n'est qu'à quelques lieues. Presqu'aussitôt on vit une embarcation se dirigeant vers le navire: c'était une cayouque (bateau de peau) conduite par deux Kodiaques qui montèrent à bord à la première invitation qu'on leur en fit. Le plus jeune était vêtu d'un gilet de toile bleue, d'une chemise, et d'un pantalon blanc; l'autre n'avait qu'un pantalon et une espèce de vareuse. A leurs manières, autant qu'à leur costume, on les aurait plutôt pris pour des matelots Européens, que pour des sauvages dont le nom est à peine connu en Europe. Un d'eux parlait passablement espagnol: il était de ceux qui avaient été pris faisant la chasse aux lou-

Octobre 1817.

tres dans le port San-Francisco, d'où il était parvenu à s'échapper. Après qu'on les eut fait déjeûner, j'allai à terre dans la baleinière, emmenant celui qui parlait espagnol. Nous passâmes entre la pointe nord et le rocher qu'on voit auprès. Il est presque toujours couvert de pelicans et autres oiseaux dont la fiente donne à sa surface une teinte blanche, tandis que sa base, lavée par la mer, est noire.

Le port formé par un récran derrière la pointe, se trouve de suite à babord en entrant. Il ne peut recevoir que des petits navires, étant obstrué par une barre où il ne reste qu'une brasse et demie d'eau à mer basse. Le meilleur mouillage, d'après ce que j'ai pu juger, et le rapport du Kodiaque, doit être dans le nord-est de l'îlot, où il m'a dit qu'il y avait 5 brasses, fond sable. C'est l'eau et le fond que l'on trouve dans la passe et autour du rocher, dans les parties dégagées de Goëmon. *Le Kutusoff* avait mouillé dans ce parage, et était entré et sorti par la passe au nord de l'îlot. L'autre partie de l'entrée, quoique très-ouverte, n'est pas praticable.

J'appris que l'établissement russe était à

quelques lieues dans le nord, à l'embouchure d'une petite rivière que les Russes appellent *Slavinska-Ross*, par le 38 deg.30 min., sur une partie de la côte qui n'a pas de mouillage. M. Koskoff, gouverneur de l'établissement, venait de partir pour San-Francisco, sur le vaisseau de la compagnie *le Kutusoff*. Ce rapport me fit perdre l'espoir qui m'avait conduit dans cet endroit.

Il n'existe maintenant au fond du port qu'un magasin en bois, construit par les Russes. Le Kodiaque me dit qu'il était fermé et sans gardien, lui-même et son compagnon étaient venus la veille de Slavinska-Ross pour aller joindre *le Kutusoff* à San-Francisco. Quelques naturels des deux sexes, les plus sales et les plus stupides que j'aie jamais vus, occupaient 3 ou 4 cabanes basses en forme de ruche, de 8 pieds de diamètre, construites avec des branches d'arbres. Ils étaient nus à l'exception d'une petite ceinture; leurs habitations étaient dénuées de toute espèce de meubles; ils couchaient dans la poussière. Le Kodiaque avait déjà fait choix d'une femme pour son court séjour.

A midi je revins à bord et j'appareillai aus-

Octobre 1817.

sitôt de la Bodega avec une petite brise d'O.-S.-O., qui fraîchit en passant au N.-O. Je fis route pour San-Francisco, longeant la côte à 3 ou 4 milles de distance jusqu'à la pointe de los Reyes, par le travers de laquelle nous nous trouvâmes à 5 heures. La brise qui mollit à cette hauteur, m'ayant fait perdre l'espoir de reconnaître l'entrée du port avant la nuit, je ne voulus pas m'engager en-dedans des farellones sur lesquelles les courans pouvaient me porter si le calme survenait. Ces motifs de prudence me firent sacrifier le reste du jour et une partie de la nuit suivante à courir des bordées devant la pointe de los Reyes.

Le 16. — Nous fîmes route en rangeant la pointe à deux milles dans le sud, et à deux heures nous découvrîmes les pointes de l'entrée. Peu après le fort hissa les couleurs espagnoles, nous arborâmes les nôtres. On aperçut *le Kutusoff* au mouillage du Présidio. En acostant la bande du nord, le navire se trouva dans une mer très-clapoteuse et agitée de forts remoux, causés par la force du jusan, qui l'empêchaient de gagner. Ayant lancé sur tribord, nous sortîmes de ce lit de courant à mi-

canal, et nous donnâmes dans le port à 4 heures.

A 5 heures nous passâmes à poupe du *Kutusoff*, commandé par le capitaine Heigemeister. Quelques minutes après nous mouillâmes à terre du *Kutusoff*. Je descendis aussitôt. Je trouvai sur la plage don L. Arguello qui m'accueillit en ancienne connaissance, ainsi que les autres officiers qui montrèrent beaucoup de satisfaction de nous revoir. Je fis aussi ma visite à M. Heigemeister en revenant à bord.

Le 17. — Nous commençâmes nos travaux : j'allai au Présidio et à la mission, prendre des mesures pour la fourniture régulière du pain, de la viande et des légumes; un régime sain et restaurant étant nécessaire à la santé de l'équipage dont six hommes étaient sur les cadres. Le reste se ressentait plus ou moins de notre début à la côte nord-ouest. Je m'occupai aussi des approvisionnemens nécessaires à la continuation du voyage, qui paraissait devoir se prolonger bien au double de la durée présumée qui avait servi d'échelle.

Le 19. — Jour anniversaire de notre départ de France, tous les travaux furent suspendus. J'allai au Présidio avec l'état-major et l'équipage

Octobre 1817.

assister au service divin. On donna double ration à dîner.

Le 21.—La baie de la Hyerba-Buona offrant plus de commodités que celle du Présidio pour faire du bois et du charbon, je me décidai à y conduire le navire.

Des corvées furent mises à terre et commencèrent les travaux. A leur rentrée le soir on s'aperçut que Paris et Ostein avaient déserté. Je descendis aussitôt avec M. Briole pour les poursuivre, mais, ne trouvant pas de chevaux, il fallut renoncer à ce projet, nos déserteurs étant montés.

Le 22.— Le P. Ramon vint à bord pour faire un choix des objets les plus utiles à la mission en échange des fournitures qu'elle nous faisait.

Le 23. — Sa chaloupe nous porta trente fanègues de blé et autres provisions de campagne : en outre vingt-une peaux de loutre, la plupart petites.

Les 28-29. — D'après l'offre que m'avaient faite les Pères de la mission de recevoir nos gens, dont la santé ne se rétablissait que lentement, malgré la bonne qualité des vivres et les soins éclairés de M. Vimon, la chaloupe

transporta quatre malades à l'estero de la mission. M. Vimon fut tous les jours leur donner ses soins.

J'eus alors le premier avis d'un complot tramé pendant la relâche à Nitinat, tendant à enlever le navire après s'être défait des chefs. Ostein, un des deux hommes désertés le 21, en avait été le moteur; mais le petit nombre de scélérats qu'il trouva capables de commettre un pareil crime, ne lui permit pas de tenter son exécution. Les circonstances ne me permettant pas de poursuivre cette affaire, sans préjudicier aux intérêts qui m'étaient confiés, je crus devoir feindre de l'ignorer, et conserver pour le succès de l'expédition des hommes qui n'avaient aucun titre à la clémence.

Ayant achevé les travaux qui m'avaient appelé à la Hyerba-Buona, je repris le mouillage du Présidio, surtout d'après ce qui m'avait été rapporté, que notre éloignement avait paru porter ombrage à don Louis.

On eut beaucoup de peine à dérapper à cause de la ténacité du fond. Contrariés par les fortes brises d'O., par les brumes et les marées de flot plus longues que celles de jusan, je ne pus

Novembre 1817.

atteindre l'anse du Présidio que le 29, après avoir été obligé de mouiller deux fois.

M. Heigmester eut la complaisance de me céder divers objets qui nous manquaient, tant pour le navire que pour l'équipage.

Les 3-9 *novembre.* — Nous reçûmes deux convalescens de la mission. Le maître d'équipage y fut transporté, étant atteint d'une affection dangereuse au foie.

Au commencement de ce mois il venta grand frais, particulièrement les après-midi. La mer brisait avec force sur les pointes et déferlait sur toute la plage. Sur la côte extérieure, le ressac se faisait entendre avec grand bruit. L'apparence du temps fut singulièrement menaçante le 4 après le coucher du soleil, de gros nuages cuivrés venant de l'ouest, s'étant élevés jusqu'au zénith en couvrant la moitié de l'horizon. Les marées furent très-violentes, surtout celle du 9, qui dépassa de plusieurs pieds les précédentes et inonda tout le terrain bas autour de l'anse du Présidio. Ce jour il y avait nouvelle lune et éclipse. L'ancre d'affourche chassa par la violence du jusan, le navire ayant ceintré sur le grelin dans une embardée, la

barre qu'on avait amarrée imprudemment cassa avec une forte secousse.

Au milieu de ces contrariétés, les travaux furent rarement interrompus, quoique le battelage fût devenu plus pénible, le grand canot étant la seule embarcation disponible, les pirogues n'étant pas propres au service pénible de ce port, et la maladie du charpentier ayant arrêté le radoub de la baleinière. Les progrès des ouvrages furent considérablement ralentis par le nombre des malades qui augmenta au point de nous priver de la moitié des hommes faisant service sur le pont. Ce retard, joint au devoir que m'imposait l'humanité de donner aux malades le temps de se rétablir, prolongea du double le séjour que je comptais faire à San-Francisco.

Le 11. — *Le Kutusoff* partit pour la Nouvelle-Archangel, chef-lieu des établissemens russes en Amérique.

Le 14.—Charles Renom, maître d'équipage, succomba à la force de la maladie, malgré les soins de M. Vimont et les secours hospitaliers qu'il recevait à la mission où tous nos malades étaient traités avec une charité vraiment tou-

Novembre 1817.

chante. Il fut inhumé le lendemain, j'assistai à ses funérailles avec deux officiers et six hommes. Renom fut généralement regretté et sa perte affecta vivement l'équipage.

Le 17. — Ostein et Paris furent arrêtés par les soldats et conduits à bord, où on les mit aux fers.

Le 19. — Il venta par rafales du S.-S.-O., le mugissement du ressac sur la côte extérieure s'entendait distinctement, ce que les gens du pays considèrent comme un indice des gros vents du S.-O. A midi on désaffourcha; à 3 heures, les officiers du Présidio qui étaient venus à bord pour nous faire leurs adieux retournèrent à terre. Diverses dispositions employèrent le reste du jusan et m'obligèrent à différer le départ jusqu'au lendemain.

Dans la nuit le navire fut purgé de la présence d'Ostein : son éloignement devint un sujet de satisfaction pour tout l'équipage.

CHAPITRE VI.

Départ de San-Francisco pour les îles Marquises de Mendoça. — Promotion dans l'équipage. — Echange de poudre contre du bois de sandal. — Observations importantes. — Suspicions de l'auteur envers les naturels que tout porte à croire anthropophages. — Tentatives des sauvages contre *le Bordelais*. — Reconnaissance de l'anse d'Hacahoui. — Grotte remarquable. — Poètes et musiciens ambulans. — Tentative de vol et de meurtre. — Tendre amitié d'un prêtre sauvage pour le capitaine. — Détails utiles et nécessaires aux navigateurs dans ces contrées.

Le 20 novembre. — La brise étant forte on prit les ris dès le point du jour; mais la chaloupe du Présidio qui devait nous porter quelques provisions s'étant fait attendre, on ne leva l'ancre qu'à 10 heures du matin, et le navire dériva avec le jusan. Nous trouvâmes la mer très-dure au dehors, à cause de l'opposition du courant et du vent qui était S.-O. bon frais. Ce conflit la faisait briser fréquemment, principalement à la bande nord que nous hantions, le jusan y étant plus fort. La brise s'étant faite du S.-E. après un calme très-pénible dans

Décembre 1817.

notre position, à 2 heures du soir nous fîmes route pour les îles Marquises de Mendoça (1), où j'espérais mettre à profit une partie de la saison que la rigueur du climat ne permet pas d'utiliser à la côte nord-ouest.

Nous éprouvâmes des vents contraires et très-violens, souvent avec tourmente, jusque par les 30 degrés.

Le 1er décembre. — Nous entrâmes dans les alisés par 27 deg., en nous félicitant d'être exempts pour quelques mois des hasards et des fatigues des côtes orageuses d'Amérique. Les vents alisés varièrent d'abord de l'E.-N.-E. au

(1) En 1595, Alvaro Mendana découvrit le grouppe d'îles qu'il nomma *îles Marquises de Mendoça*, en l'honneur de don Garcia Hurtado de Mendoça, quatrième marquis de Canète, et vice-roi du Pérou, qui avait ordonné l'expédition commandée par Mendana. Voici le nom particulier que chaque île reçut de ce navigateur :

Magdeleine (Hatouheva).
Saint-Pierre (Motani).
Dominique (Ohéyahoa).
Sainte-Christine (Taouhata).

Fernandez Quiros, capitaine sous les ordres de Mendana, fit la découverte de l'île Magdeleine.

Le 5 mars 1774, Cook découvrit une île qu'il nomma Hood (Hatouhougou).

Plusieurs îles ont été aussi découvertes par différens navigateurs, entr'autres par Marchand, Vancouver, Hergest, etc.

N. et ensuite au N.-O. jusqu'au tropique du cancer. Ils commencèrent à hâler le sud par le treizième parallèle et furent après très-variables du N.-N.-E. au S.-S.-E. et même au S.-O. La brise était fraîche et accompagnée de beaucoup de pluie et de grains qui des 12 deg. aux 7 deg. prirent l'apparence et la force de ceux de Sumatra.

Le 7. — Nous étions près de la position assignée par Espinosa au banc découvert par Villalobos vers l'an 1600, qui trouva 6 brasses d'eau par 13 deg. nord et 121 deg. ouest. Ce banc, s'il est de corail, ayant pu devenir dangereux depuis cette époque, je ne voulus pas doubler de nuit son parallèle. Je courus à l'ouest, route qui faisait perdre peu de chemin. Le matin on ne vit que quelques pailles-en-queue et une goëlette. La couleur de l'eau n'éprouva aucune altération ; mais nous eûmes pendant quelque temps une mer battue et irrégulière.

La force du courant de rotation augmenta progressivement en approchant de l'équateur, et donna 89 min. de différence ouest.

Le 17. — Jour où nous le coupâmes pour la troisième fois par 130 deg. 30 min. ouest, la

Décembre 1817.

mer était agitée de clapotis et de remous violens comme dans les Maldives. Je fis porter considérablement au vent, pour me prémunir contre les différences ouest et les variétés de sud que la saison me faisait craindre. Mais la brise ne varia que de l'E.-N.-E. à l'E.-S.-E. et la force des courans ainsi que leurs indices, diminuèrent considérablement aussitôt après avoir passé la ligne.

Depuis notre entrée dans la région des beaux temps, chacun des ouvriers était occupé dans sa partie respective. Au moyen d'un petit moulin de campagne, on faisait de la farine, et j'en fis donner une ration journalière en pudding pour le dîner.

Le 20. — On vit beaucoup d'oiseaux : l'horizon était couvert et présentait des apparences de terre dans le nord-ouest. Je fis tenir le vent; mais après après avoir couru deux lieues au N.-O. $\frac{1}{4}$ N., l'espoir de découvrir quelque terre nouvelle s'évanouit avec les nuages qui l'avaient fait naître.

Le 21. — M. P. Portarieux, embarqué pilotin, fut fait sous-lieutenant. Cette promotion était exigée par le mauvais état de la santé de

M. Siepky, et par les besoins du service, à la veille de notre arrivée dans un archipel dont les habitans doivent être continuellement surveillés. C'était pour M. Portarieux une récompense méritée.

Le 22. — Nous eûmes connaissance des îles les plus orientales du groupe des Marquises découvertes par Mendana. Nous vîmes d'abord Hatouhougou (1), (île Hood de Cook) et peu après Ohévahoa (la Dominique de Mendana) et une terre qui paraissait détachée, si elle n'est liée à la grande île par quelque terrain bas (2), et qui ne peut être que San-Pedro. La vue plus rapprochée de ces terres confirmant le jugement que j'en avais d'abord porté, je dirigeai au N.-O. $\frac{1}{4}$ O. en forçant de voile afin de prendre connaissance de l'île

(1) On m'a assuré qu'il existe des brisans autour de Hatouhougou. Nous vîmes de loin des pointes de rochers dans la partie ouest. Il doit y en avoir de moins apparens dans le nord-est.

(2) Si c'est San-Pedro (Motani), il faut que la position soit mal déterminée sur les cartes, où elle paraît être au sud de la pointe Est d'Ohévahoa, et même un peu ouest. Nous avons relevé San-Pedro au sud-est, encore détaché de cette grande île. La pointe ouest de Ohévahoa et la pointe Est de Hatouhougou gissent sud 35 deg. ouest et nord 35 deg. est.

Décembre 1817.

Raouga (ou de Hergest) avant la nuit. A 9 heures, en latitude de Raouga sans en avoir connaissance, je dirigeai au sud. A minuit, à mi-canal entre cette île et celles du sud, j'arrivai à l'ouest. On eut connaissance de Raouga dans le nord-nord-ouest. On loffa au sud-est sous petites voiles: peu après cette île disparut. Je pris ces précautions qui, dans notre position au vent, n'entraînaient qu'un retard insignifiant, pour éviter la rencontre inopinée de quelque rocher ou autre *danger* à fleur d'eau, tel qu'il s'en trouve dans les petits archipels. Quoique Marchand et Hergest n'en eussent vu aucun dans cette partie, les reconnaissances éloignées qu'ils avaient faites ne me paraissaient pas des garans suffisans, non plus que les rapports vagues que j'avais recueillis sur les navigations postérieures.

Le 23. — A 4 heures du matin je ralliai Raouga, dont nous eûmes connaissance au nord $\frac{1}{4}$ nord-ouest à 5 lieues de distance, et Hatouhougou parut dans l'est-sud-est. Nous prolongeâmes la première de ces îles, dans sa partie sud, à 5 milles de distance. Elle nous a paru peu boisée; on voit cependant d'assez beaux massifs d'arbres dans les vallons qui se rencontrent

entre les mornes très-escarpés. La pointe sud-ouest est remarquable par une montagne dont le sommet forme deux mamelles qui sont détachées quand on vient de l'est et qui paraissent fermées lorsqu'on vient Est dans le sud (1).

A 9 heures nous eûmes successivement connaissance de l'île Nouhiva dans l'ouest, et de l'île Marchand (Rahopou) dans le sud-sud-ouest. Nous portâmes sur la première, et on fit toutes les dispositions de mouillage. Nous dirigions sur la pointe Martin qui forme l'extrémité sud-est de l'île Nouhiva et ferme la baie du Contrôleur (Chiaumé) dans l'est. C'est une langue de terre, ou plutôt de rochers, très-étroite, d'une hauteur considérable et très-escarpée, surtout le côté du large, qui s'élève à pic en sortant de la mer : l'ensemble offre un tableau pittoresque (2).

De la baie du Contrôleur, nous longeâmes la côte à un mille de distance. Elle est partout

(1) L'îlot le plus au large de la pointe sud-ouest est un coin de mire dont le talus court nord-est. Il est porté trop Est dans les cartes. Sa position, par rapport à la pointe ouest, est sud-sud-est au lieu d'est-sud-est. Du reste, la configuration qu'Hergest a donnée aux terres m'a paru très-exacte.

(2) A 3 ou 4 encâblures au large, il y a un rocher de forme

Décembre 1817.

élevée, accore et taillée en rempart dans plusieurs endroits où sa coupe présente des couches parallèles de nuances variées. La végétation ne paraît pas vigoureuse dans cette partie, qui n'est habitée et habitable que dans un seul endroit, où les mornes, qui partout ailleurs ferment la côte, laissent un espace libre au bord de la mer. Cette petite vallée, coupée d'un filet d'eau, est couverte d'une riante verdure, parsemée de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels nous vîmes deux ou trois pirogues et autant de cases d'où les habitans sortirent pour jouir du spectacle que leur offrait le navire. En doublant l'îlot Tahia-Hoy qui forme la pointe Est du port Anna-Maria (d'Hergest), nous distinguâmes au fond de ce beau mouillage un bâtiment à trois mâts qui mit aussitôt le pavillon américain. Nous avions arboré le nôtre sur la côte.

Nous louvoyâmes pour gagner le mouillage avec la brise du N.-E. qui mollit, et hâla le N.

pyramidale dans le sud-quart-sud-ouest de la pointe Martin, et au sud 15 deg. Est d'un banc adjacent à la côte au fond de la baie du contrôleur. Il n'est pas porté sur la carte d'Hergest, où l'on voit un rocher détaché sur la bande Est de la baie, dont nous n'avons pas eu connaissance.

à mesure que nous avancions. A 4 heures et demie, il vint à bord une baleinière nagée par des naturels, portant un Américain des États-Unis, nommé Ross, qui résidait depuis plusieurs années dans ce pays, où il traitait pour les bâtimens qui venaient charger du sandal. Il m'offrit ses services ainsi que ceux du capitaine Cornelius Sowle, du navire *la Ressource* de New-York, que nous voyions au mouillage. Après m'avoir donné quelques renseignemens généraux, M. Ross s'en retourna en se chargeant de remercier de ma part le capitaine Sowle, et de l'assurer que je m'estimerais heureux de pouvoir lui être utile. Peu après, le capitaine vint lui-même me réitérer ses offres obligeantes.

A 8 heures nous mouillâmes par onze brasses, sable gris, fin, à quatre encâblures de terre.

Pendant que je m'entretenais avec le capitaine Sowle, et qu'il me parlait des motifs qui l'avaient engagé à exclure les femmes de son navire, on vint m'avertir qu'il s'en était introduit sur le mien une cinquantaine, qui venaient d'arriver à la nage, et qu'elles y étaient montées lestement à l'aide des bouts de manœuvres qui

Décembre 1817.

s'étaient trouvés le long du bord. Malgré les avis du sage M. Sowle, je ne jugeai pas à propos de repousser cet abordage, et d'ailleurs je n'aurais su quel moyen prendre pour chasser un pareil ennemi, qui s'était déjà emparé du pont. J'ajouterai que je ne crus pas devoir être plus rigoriste que les navigateurs nos devanciers, sans en excepter Cook, qu'on ne saurait accuser de faiblesse dans ce genre. La plus âgée de ces femmes n'avait pas plus de 25 ans.

Le 24. — On travailla à faire de l'eau et du bois. Le grand canot porta de bonne heure une ancre à jet en affourche dans l'ouest de la grosse (1).

J'allai faire ma visite au vieux chef Kéatanouï dit Porter qui, dans ce pays où il n'existe pas d'autorité reconnue, jouissait de toute celle que peuvent donner l'amour et l'estime. Je trouvai ce bon vieillard sous un hangar élevé au bord de la mer, sur une plate-forme revêtue de gros galets : il m'accueillit de la manière la

(1) On relevait les pointes de l'entrée au sud deux deg. Est, et sud 28 deg. ouest; la pointe Est du rocher accore où l'on débarque au fond du port au nord trois deg. Est; un petit morne battu par la mer à l'extrémité nord d'une plage de sable blanc, à l'est 5 deg. sud.

plus affectueuse, me fit asseoir près de lui sur une natte, et parut charmé de voir chez lui un navire du pays aux *bons fusils*, car il ne connaissait la France que comme le lieu où ceux portés par le capitaine Sowle avaient été manufacturés. Ce qu'il apprit de la quantité d'armes, de poudre, de dents de baleines, etc., que nous avions à bord, lui causa une satisfaction qu'il manifesta avec beaucoup de vivacité et de gestes qui, joints à l'expression de la physionomie la plus heureuse, servaient d'interprètes à ses paroles.

Le vieux chef ayant fait apporter des cocos pour me désaltérer, nous conversâmes quelque temps par l'intermédiaire d'un matelot anglais qui habitait l'île depuis plusieurs années. Nous fûmes bientôt environnés de naturels. Quelques femmes entrèrent sous le hangar, un plus grand nombre d'hommes vint s'asseoir sur la plate-forme ou resta debout à l'entour. Les hommes étaient d'une stature supérieure à la plupart des Européens, et ne l'emportaient pas moins par la perfection de leurs formes. A l'exception d'une ceinture, ils étaient sans vêtemens, à moins qu'on ne considère comme tels

Décembre 1817.

le tatouage pratiqué sur le corps et les membres des adultes. Les femmes, généralement de la taille des françaises, étaient pleines de grâces, parfaitement bien faites et d'une physionomie piquante et régulière. Les Nouhiviennes possèdent tous les attraits et toutes les grâces de leur sexe, à la pudeur et la modestie près. Taïa, fille du chef, se faisait remarquer par les agrémens de sa figure, par sa physionomie jolie, et son regard doux, simple et coquet. La couleur de leur peau est une nuance de citron clair. A l'exception de l'huile, dont elles font usage pour entretenir l'élasticité, les femmes, comme les hommes, étaient d'une propreté remarquable. Leur vêtement se compose d'une ceinture qui couvre la partie inférieure du corps, en tombant jusqu'aux genoux, et d'une espèce de manteau noué sur l'épaule gauche. L'un et l'autre sont d'une étoffe d'écorce d'arbre, aussi bien qu'une coiffure enveloppant les cheveux, qui sied très-bien à leur physionomie.

Le 25. — Les travaux furent suspendus à cause de la fête de Noël. Le capitaine S[illegible]vle vint dîner à bord. Le but de son expédition avait été originairement la pêche aux loups

marins, mais les contrariétés survenues dans l'armement ne lui ayant pas permis de partir à temps pour employer la saison de 1816, ses armateurs lui avaient donné des fusils pour faire la traite du sandal, en attendant l'époque de la pêche. Il avait recueilli environ 60 tonneaux de bois pendant cinq mois de séjour dans cet archipel, dont il avait fouillé presque toutes les îles. Il était sur son départ pour poursuivre l'objet principal de son voyage. Ce qu'il me dit, et surtout ce qu'il venait de faire lui-même, confirmant les rapports que j'avais recueillis, sur l'utilité d'explorer les îles du vent où l'on se procure facilement et à peu de frais des provisions, dont une partie peut être employée en échange à Nouhiva, je me décidai à faire cette tournée, dès que je pourrais y être accompagné par M. Ross, celui des blancs résidant dans ces îles qui méritait le plus de confiance.

Le 27.—*La Ressource* partit pour la Chine, où elle devait disposer de son sandal avant d'aller à la pêche. Elle pouvait faire route après avoir visité la partie nord de l'île, où le capitaine Sowle espérait augmenter son chargement. Il voulut bien se charger d'un paquet

Décembre 1817.

pour la France et d'une lettre pour Manille. Il devait laisser l'un et l'autre à Macao.

Le départ de *la Ressource* mettant M. Ross à ma disposition, je ne voulus pas différer plus long-temps de visiter les îles du vent. On avait fait de l'eau et du bois dès le lendemain de notre arrivée; les grès, devenus mols dans les chaleurs, avaient été ridés; le bâtiment était en état de prendre la mer pour cette exploration. On désaffourcha de bonne heure. En même temps, pour dégager le pont, j'envoyai à terre sous le hangar de M. Ross, la drome de rechange et la baleinière qui étaient hors de service pour le moment. Nous appareillâmes sous toutes voiles, et à 4 heures, étant hors du port, nous mîmes en travers pour embarquer le grand canot, ainsi qu'une baleinière appartenant à M. Ross. Nous avions, outre ce traitant, cinq naturels, ses canotiers, et deux Anglais, résidant depuis quelque temps dans ces îles, qui m'avaient demandé passage dans l'intention de faire des provisions à Ohévahoa.

La nuit fut superbe; à la faveur de la lune nous eûmes continuellement la vue des deux îles Nouhiva et Rahopou.

Le 29. — Nous fîmes peu de progrès. La faiblesse de la brise qui fut variable du N.-E. au S.-E., avec des intervalles de calme, nous retint toute la journée sous Rahopou, louvoyant pour doubler la pointe de l'Est. A 11 heures du matin, en étant à petite distance le cap à terre, la brise ayant molli pendant l'évolution, le navire manqua à virer vent devant. Après avoir été quelque temps sans obéir au gouvernail, il prit vent arrière à la faveur d'une risée de l'E. qui se leva au moment où la baleinière allait prendre la touline. Pendant cette manœuvre nécessairement lente, le bâtiment fut porté à une encâblure de la pointe devant laquelle est un rocher qui n'en est séparé que par un très-petit canal. Après avoir orienté, on trouva 25 brasses fond de gravier, à 2 encâblures de terre; à deux milles de distance, il n'y avait pas de fond à 130 brasses.

L'île, dans cette partie, est stérile et inhabitée; la côte est formée de rochers noirâtres dont quelques-uns sont détachés, mais qui s'étendent peu au large. Je n'ai pas appris qu'il y en eût de cachés. L'intérieur de l'île est en grande partie occupée par des montagnes, les plus hautes de

Décembre 1817.

l'archipel, et encore plus remarquables par leurs formes pyramidales, par leurs coupes verticales et par leurs profils bizarres. La partie sous le vent est fertile et bien peuplée.

Le 30. — A 2 heures du matin nous doublâmes l'extrémité orientale de Rahopou et fîmes route largue pour Ohévahoa. Au jour, nous eûmes connaissance de cette île dans l'Est; nous mîmes le cap dessus. Peu après on vit Taouhata (Santa-Christina) dans le sud-est. Après nous être mis en position de ne pas craindre les variétés, nous portâmes en dépendant sur la pointe sud-ouest d'Ohévahoa; cette île, la plus fertile de l'archipel, devant être la première à visiter. En la ralliant, je dirigeai à en passer au sud dans le canal qui la sépare de Taouhata, pour gagner le mouillage de Taogou (Ontario des Américains) que Ross indiquait comme le plus favorablement situé pour nos projets.

A une heure du soir, nous trouvant à un mille par le travers de la pointe sud-ouest, un grain nous obligea de diminuer de voiles et fut bientôt suivi de calmes et de petites variétés, qui nous tinrent pendant 12 heures sans faire de progrès sensibles.

Le 31. — A une heure du matin, la brise se leva du N.-N.-O. et nous mit à 3 heures à petite distance par le travers du port, où nous restâmes sous les huniers pour attendre le jour. Contrariés par une variété de nord-ouest qui nous surprit dans l'ouest, ce ne fut qu'à onze heures et demie que nous laissâmes tomber l'ancre à l'entrée du port par 12 brasses, fond de sable gris.

Aussitôt mouillé, le navire fut environné d'Indiens venus principalement de la partie de l'ouest, tant en pirogues qu'à la nage. A midi, on élongea une touée pour hâler le navire dans l'intérieur ; mais la brise fraîchit et fit chasser l'ancre à jet, ce qui obligea à mouiller celle de bossoir avant d'avoir atteint la position désirée.

J'allai avec le traitant, dans sa baleinière, visiter le village de Taoa au fond d'une grande baie située à l'ouest du port Ontario. Il n'y avait que trois mois qu'une embarcation du *Flying-Fish*, que nous avions connu au Callao, avait été enlevée dans cet endroit. Les malheureux qui composaient son équipage avaient payé de leur vie leur négligence, et leurs ca-

Décembre 1817.

davres étaient devenus la proie de leurs assassins. Ross, qui deux ans auparavant avait fait dans ce village un séjour de plusieurs semaines, ne jugeant pas à propos de se livrer à ses anciens hôtes, nous restâmes sur les avirons à portée de fusil du rivage qui fut bientôt couvert d'Indiens des deux sexes. Il en vint un certain nombre à la nage le long des embarcations. La majorité était composée de femmes et de jeunes filles qui, sans être aussi jolies que celles de Nouhiva, étaient pleines de gentillesses; elles n'annonçaient pas moins de complaisance, et je ne pouvais me faire à l'idée que des physionomies si engageantes appartinssent à une race de cannibales. Les hommes, que la curiosité, ou peut-être quelque motif coupable, attirait près de nous, ne le cédaient pas pour la taille et les formes à ceux de Nouhiva, mais leurs membres annonçaient plus de vigueur et leur visage plus de rudesse; on y remarquait une empreinte de férocité qui ne se trouve pas sur la physionomie de leurs voisins. Ils avaient la peau d'une teinte plus sombre, le corps plus velu et plus chargé de tatouage.

Nous ne restâmes là que fort peu de temps,

n'ayant pu avoir que quelques cocos ; les insulaires ne nous procurèrent ni bois de sandal, ni cochons, but principal de nos recherches.

A 6 heures nous allâmes dans la baleinière de Ross, escortée du grand canot, à l'anse d'Atouona, qui n'est séparée du port que par la langue de terre qui le ferme dans le nord-ouest ; nous accostâmes à la bande ouest bordée de rochers accores. Les Indiens nous y attendaient avec plusieurs lots de bois de sandal, dont nous obtînmes, en très-peu de temps, neuf quintaux pour autant de livres de poudre. Les embarcations étaient de retour à sept heures. Afin d'entretenir le bon voisinage, il avait fallu donner passage à quelques jeunes filles qui avaient témoigné le désir de faire connaissance avec nos gens.

On prit pour la nuit les mêmes dispositions qu'à la côte nord-ouest, à l'exception des filets qu'on ne hissa pas ; les pirogues à balanciers de ces insulaires et leur maladresse à les manier, ne permettant pas de craindre l'abordage de leur part.

Le 1^er^ janvier. — Nos embarcations furent le matin à Altouona, et en rapportèrent huit

Janvier 1818.

à neuf quintaux de sandal et quelques cochons.

Le 2. — Je partis de bonne heure avec le traitant, dans sa baleinière, pour visiter les anses à l'Est du port. Le grand canot nous escorta, portant, outre son armement, des fusils et autres objets de traite. Le temps était beau, la brise faible du N.-N.-O. avec des acalmis. A 7 heures nous arrivâmes à la petite anse de Hanahéhé, où nous mouillâmes. La vallée qui y aboutit paraît s'étendre dans l'intérieur. Elle est parsemée de cases jusqu'au rivage; cependant le nombre des Indiens qui s'y rassemblèrent ne fut pas considérable. Il en vint quelques-uns des deux sexes le long des embarcations. Ross traita avec eux; mais après avoir attendu pendant trois heures l'arrivée des cochons qu'ils avaient promis, nous fîmes route pour Hanamaté.

Cette anse offre un meilleur abri que la première, s'avançant davantage dans les terres; à l'une et à l'autre le fond est de sable : au reste, elles sont sans importance, à cause de la proximité du port Ontario qui est préférable à tous égards. L'anse de Hanamaté est fermée à l'est, à

l'ouest et au nord par de hautes terres qui s'élèvent sur les rochers dont toute la côte est bordée.

Notre tournée ne fut pas infructueuse, car nous nous procurâmes avec facilité trente cochons, dont une partie avait été portée d'Hanahéhé. Nous payâmes le tout avec trois fusils. Nous appareillâmes avec ce chargement, et arrivâmes à bord à 4 heures.

Pendant notre absence, on avait eu des Indiens 4 quintaux de sandal et 6 cochons.

Le 3.—A 4 heures du matin, nous partîmes avec les embarcations armées comme précédemment. Nous nous rendîmes directement à Hanamaté, qui me parut être à 7 ou 8 milles de Taogou. Excepté au fond des deux anses où nous avions été, et de trois ou quatre autres points, où aboutissent des ravins, la côte s'élève en falaise jusqu'à plus de cent pieds de hauteur, et rarement au-dessous de trente. Elle est généralement revêtue d'un rocher noirâtre dont la composition et les formes déposent de l'origine volcanique de l'île. Des fragmens détachés à quelques brasses de la côte sont percés d'un grand nombre de trous disposés avec une sorte

Janvier 1818.

de symétrie, et représentent quelquefois des ruines de façades gothiques. Dans plusieurs endroits, le rocher forme une espèce de quai au pied de la falaise. Nous en remarquâmes un, en deçà de Hanahéhé, occupé par des Indiens qui y avaient une pêcherie. Leur case était construite sur une espèce d'élévation que la nature avait pratiquée.

Quoique M. Ross eût pris la veille des mesures qui devaient prévenir toute espèce de retards, il fallut beaucoup de temps pour rassembler le chargement qui fut encore composé de cochons. M. Ross descendit avec son ami pour lever quelques difficultés. Voyant beaucoup de femmes et d'enfans au bord de la mer, je voulus en faire autant, et je mis à terre sur un rocher au pied de la montagne qui forme la bande Est de l'anse. Je fus bientôt entouré de femmes; elles étaient généralement plus grandes et plus fortement constituées que celles de Nouhiva, mais elles leur étaient fort inférieures pour les grâces des formes, ainsi que pour la douceur et la délicatesse de la physionomie.

Ross revint après une courte absence, et trouva ma démarche imprudente, malgré la

garantie que devait donner la proximité du canot armé. Nous nous rembarquâmes accompagnés de son ami. Peu après, la femme de ce dernier, qui, depuis notre arrivée, s'était souvent fait voir à la nage autour des embarcations, voulut bien nous honorer de sa présence, et vint dans le canot en costume de bain, c'est-à-dire, avec une ceinture de feuilles de bananier destinée à voiler ses charmes. J'appris de M. Ross que cet heureux époux avait une seconde femme et qu'il partageait leurs faveurs avec une douzaine d'amis. Pour vaincre mon refus à l'invitation qu'il m'avait déjà faite de passer une journée chez lui, il m'offrit, pour la nuit, la compagnie de celle de ces dames dont la visite avait annoncé des dispositions si hospitalières: c'était une grosse réjouie d'environ 22 ans: malgré les devoirs très-multipliés qu'elle avait à remplir, sa santé n'en paraissait pas moins florissante, mais je ne jugeai pas à propos d'accéder à la proposition de son mari.

Un jeune Américain nommé Ch. Person, natif de Boston, qui demeurait depuis plusieurs mois avec un vieux chef, père de l'ami de Ross, s'était rendu à Hanamaté, au moment

Janvier 1818.

de notre départ, pour voir ce dernier. Je l'engageai à venir à bord, espérant en tirer quelques renseignemens; il se louait beaucoup de ses hôtes, mais il faut dire qu'il n'avait rien qui pût les tenter (1).

Nous emmenâmes à bord 31 cochons, dont deux arrivèrent morts. On avait établi un parc pour ces animaux et on en avait scilé deux qui, la veille, avaient souffert dans les embarcations. Nous eûmes aussi quelques fruits à pain.

Le soir, les canots allèrent traiter avec les Indiens réunis en grand nombre à la bande Est du port. Ils revinrent à bord avec 19 cochons et quelques quintaux de sandal.

Le 4.—A 11 heures du matin, je repartis avec Ross pour Java, où d'après les promesses qu'on nous avait faites précédemment, nous devions trouver du bois et des vivres. Vu le mauvais état de la seule embarcation légère qui restât au

(1) J'ai su en Chine que Person ayant reçu d'un bâtiment des Etats-Unis des fusils et de la poudre pour traiter du sandal, n'avait échappé qu'avec beaucoup de peine aux Indiens, qui voulaient s'emparer de ses marchandises, dont ils firent leur proie. Malgré cette leçon, ce jeune homme, appartenant à une famille connue de Boston, avait fait un second essai de la société des sauvages aux îles Fidji.

navire, je désirais aussi faire acquisition de la baleinière du *Flying-Fish*, que les Indiens avaient hâlée à terre après le massacre de l'équipage. Peu d'instans après leur arrivée, les deux canots furent environnés d'Indiens des deux sexes, venus à la nage. La plupart étaient de jeunes Indiennes qui folâtraient comme des néréïdes et cherchaient à se surprendre en plongeant; elles nageaient dans les positions les plus variées, et ne manquaient pas de venir ensuite demander la récompense du spectacle qu'elles nous avaient donné : un morceau de biscuit les contentait. Les anciennes connaissances de Ross étaient aussi venues le visiter, et lui apporter des témoignages de leur affection. Ils l'engagèrent à descendre, mais leurs démonstrations voilaient des desseins perfides. Un canotier du traitant, envoyé pour prendre connaissance de l'état de la baleinière que je voulais acheter, rapporta que les Indiens avaient déposé des armes dans un endroit couvert par des rochers, et que sans aucun doute ils les auraient tournées contre nous, si on s'était laissé aller à leurs invitations fallacieuses. Nous nous séparâmes de ces anthropophages,

Janvier 1818.

sans avoir rempli l'objet de notre course. A trois heures nous étions de retour ; je repartis presqu'aussitôt pour relever les points principaux du port et de la côte environnante. La pluie me fit renoncer à l'exécution de ce projet.

Le 5. — La nuit on prit les précautions ordinaires. Le temps fut très-chargé et sombre, une grande pluie tomba presque sans interruption ; une petite fraîcheur du nord succéda au calme vers minuit. A une heure et demie du matin, le chien aboya avec furie ; peu après on s'aperçut que l'amarre d'avant du grand canot avait été coupée ; on en frappa aussitôt une autre, et on redoubla de surveillance. A deux heures un quart les deux amarres furent coupées en même temps, absolument sous les yeux des gens de quart, dont l'attention excitée par la première tentative était plus particulièrement fixée sur l'embarcation. Mais l'extrême obscurité ne leur avait permis d'apercevoir que le déplacement du canot qui commençait à s'éloigner du bord ; il était encore assez près pour qu'on pût y sauter et s'en assurer. L'équipage fut aussitôt sur pied. Je fis tirer quelques coups de fusil sur les deux rives, quoique le plus pro-

fond silence y régnat. Aussitôt armé, le grand canot fut visiter les amarres. On s'était déjà assuré en le hâlant que le grelin d'affourche était coupé : un torron du câble l'était aussi. On découvrit sur la sous-barbe à la flotaison une petite amarre de bastin (bourre de cocotier) très-roide, dirigée sur la côte de l'Est; on tira de ce côté une caronnade à mitraille et plusieurs coups de fusil : l'amarre fut aussitôt larguée. J'envoyai le grand canot lever l'ancre d'affourche, mais dans l'obscurité il ne put pas trouver la bouée. On continua à faire bon quart et de fréquentes rondes jusqu'au jour : deux hommes restèrent dans le canot amarré le long du bord. A 5 heures, on eut connaissance de la bouée de l'ancre d'affourche, qu'on fut lever aussitôt.

Notre courte relâche nous avait procuré, outre quelques provisions végétales, 4 milliers de sandal et plus de 80 cochons. Ayant rempli le principal but que je me proposais, je ne voulus pas prolonger mon séjour parmi ces perfides sauvages, et je résolus de retourner à Taïa-Hoy, où nous appelaient les besoins du navire, sans toucher aux autres îles du sud de

Janvier 1818.

cet archipel, toutes habitées par des peuplades aussi méchantes que ceux d'Ohévahoa. D'ailleurs le sandal y est inférieur à celui de Nouhiva.

Pendant qu'on s'occupait des dispositions d'appareillage, un vieux chef que nous avions vu plusieurs fois vint avec plusieurs autres Indiens nous porter quelques quintaux de sandal et des cochons. Afin d'en connaître les auteurs, je feignis de le croire impliqué dans la tentative hostile dont nous venions d'être l'objet. Quoique sa démarche actuelle déposât de son innocence, à cette accusation, le vieillard fut frappé d'un effroi plus difficile à peindre qu'à expliquer. Il protesta de son innocence, et désigna ceux d'Atouona comme coupables de l'attentat, auquel il n'avait pu prendre part, appartenant à une vallée ennemie et éloignée. Sa déposition fut confirmée par les autres Indiens. Tous en partant parurent s'estimer heureux de n'avoir pas éprouvé les effets de notre vengeance; peut-être est-ce à la crainte des représailles que nous dûmes d'obtenir pour un pistolet les objets qu'ils avaient apportés.

A une heure nous appareillâmes du port de Taogou et louvoyâmes pour sortir de la baie. Quoique remorqués par le grand canot et la baleinière, nous fîmes peu de progrès, la brise étant faible et la houle portant en dedans vers le village de Tava. A 4 heures le vent fraîchit et nous gouvernâmes pour nous détacher de la côte. La quantité d'animaux parqués sur le pont ne permit pas d'embarquer la pirogue de Nitinat; elle fut laissée à la remorque. Nous eûmes dans la nuit des raffales assez fortes, avec un temps nuageux et très-sombre. Obligés de mettre à terre l'Américain que j'avais pris à Hanamaté, nous louvoyâmes pour nous élever dans l'Est, poussant des bordées sur Ohévahoa et jusqu'à Motani. Nous éprouvâmes sous cette dernière île de forts courans portant ouest, qui nous empêchèrent de la doubler. Le matin, la bosse de la pirogue cassa. Motani étant alors à petite distance sous le vent et la mer grosse, je ne voulus pas mettre en panne pour recueillir cette embarcation, qui nous était peu utile, et qui d'ailleurs se trouvait en mauvais état.

A 9 heures, étant sous le vent d'Hanamaté et assez près de terre, M. Ross y mena son

Janvier 1818.

jeune compatriote. Lorsqu'il fut revenu, on força de voiles pour donner dans le canal.

A notre retour, nous nous occupâmes des travaux que la navigation pénible, les pertes et les avaries que le navire avait éprouvées, rendaient indispensables. Le charpentier fut employé à terre au radoub de la baleinière, ses aides à calfater l'extérieur, l'armurier à faire des outils pour nétoyer le sandal, c'est-à-dire enlever l'aubier et le bois détérioré, ainsi qu'à divers tra vaux d'entretien. Le reste de l'équipage fut employé à disposer la cale pour recevoir le sandal, et ensuite à faire du bois, du charbon, à visiter le grément, etc. Dans les premiers jours de notre retour nous eûmes quelques milliers de bois en échange pour des cochons; mais ce trafic fut de courte durée, l'époque des grandes solennités à laquelle il se fait une consommation énorme de ces animaux étant éloignée de plusieurs mois.

Le 11. — Le temps, qui depuis notre retour avait été généralement pluvieux et à grains, fut assez beau. J'allai avec le traitant à Hacahouy, à 2 lieues dans l'ouest. Les Américains appellent cet endroit Louis Bay, du nom du pre-

mier de leurs capitaines qui y entra, quoiqu'il eût été devancé par le célèbre capitaine russe Krusenstern, qui l'a appelé port Tchitchakof, nom qui probablement ne sera jamais prononcé par un habitant des îles Marquises. Nous sortîmes par la passe en dedans du rocher de l'ouest, qui n'est praticable que pour les embarcations; nous passâmes devant l'anse de Chaoutoupa, séparée de ce port par une langue de terre. On voit au fond quelques cases et des bouquets clairsemés de cocotiers et d'arbres à pain. De là à Hacahouy, la côte est formée par une falaise de plus de 100 pieds de haut, qui offre à peine une coupure où l'on puisse débarquer. Comme à l'Est de Taïa-Hoy, on y voit souvent des couches parallèles de diverses nuances et des rochers volcaniques, dont quelques-uns s'élèvent jusqu'au haut de la falaise. En rangeant la côte, on ne peut manquer d'en remarquer un situé à peu près à moitié chemin. Le choc perpétuel de la mer y a miné une caverne profonde dans laquelle la lame s'engouffrant avec une force prodigieuse, y produit une détonnation semblable à celle d'une forte bouche à feu, tandis qu'une partie des eaux

Janvier 1818.

s'échappant par un soupirail que les mêmes vagues ont également pratiqué dans la voûte, s'élance à une hauteur considérable, où elle se disperse en brume. Ce double phénomène a fait donner à ce rocher le nom de la Baleine, par nos gens, dans les courses que nous fîmes plus tard à Hagatia. A un mille de cette entrée en venant de l'est, la côte forme une anse que les naturels appellent Ouahouga. Après l'avoir doublé, on voit deux petits enfoncemens contigus, dont l'un, celui de Hacahouy, courant nord, aboutit au village; l'autre, Hagatea, forme dans le Nord-Est un petit port, qui pour la sûreté du mouillage ne laisse rien à désirer. La passe extérieure n'a pas plus d'une encâblure et demie de large entre la pointe Est et la côte opposée, qui du village s'étend en falaise dans le sud-sud-est, à 2 milles environ. Au milieu et jusqu'à $\frac{1}{2}$ encâblure de la pointe, on trouve 18 et 20 brasses d'eau, sur un fond de sable gris, vasard dans la passe, et des coquilles brisées au-dehors.

L'anse d'Hacahouy termine, dans le sud, une vallée que nous parcourûmes dans la partie opposée, à plus d'une lieue. A l'Ouest et à l'Est,

elle est resserrée par deux remparts de rochers, qui, au bord de la mer et à plus d'une demi-lieue dans l'intérieur, bornent sa largeur à 3 ou 4 cents toises au plus. La montagne de l'Est s'abaisse ensuite, et se repliant vers cette partie, elle permet à la vallée de s'étendre dans le nord-est. L'autre se lie au sud avec la falaise et se prolonge dans l'intérieur vers le nord. Toutes deux dominent de beaucoup les plus grands arbres de la vallée. Un grand ruisseau, qui coule entre le village et la montagne de l'Est, répand dans cette heureuse vallée une fertilité extraordinaire. Tout le terrain qui n'est pas occupé par les nombreuses cases des naturels est entièrement couvert de diverses plantes, de cocotiers, d'arbres à pain, de bananiers, de papoyers et autres grands végétaux des tropiques. Les uns produisent des alimens aussi agréables que salutaires, les autres fournissent des matériaux pour les habitations, ou pour le peu de vêtemens que la coutume et la vanité, plutôt que le climat, imposent aux naturels. Enfin ils procurent un ombrage paisible et rafraîchissant, qui dans la longue durée des chaleurs est l'abri le plus agréable et le plus salutaire.

Janvier 1818.

Les Indiens des deux sexes ne sont pas moins favorisés de la nature que ceux de Taïa-Hoy. Je remarquai une plus grande proportion d'individus à taille colossale, et en général ils étaient plus fortement constitués. Le teint des femmes me parut aussi se rapprocher davantage du blanc que celui de leurs voisines, différence qu'on peut expliquer par l'ombrage presque continu qui couvre la vallée.

Quoique Ross m'assura que ces gens-là ne valaient pas ceux de notre port et qu'il ne fallait pas se fier à eux, nous fûmes partout accueillis avec les démonstrations les plus satisfaisantes. Dans plusieurs cases que nous visitâmes en cherchant du sandal, on nous offrit des cocos excellens et superbes. Etant entré seul dans une des plus apparentes, je trouvai, dans le négligé de la nature, deux jeunes femmes, les plus belles que j'aie vues dans cette partie du monde. La curiosité de ces houris et de leurs voisines, dont je fus bientôt entouré, étant excitée par mon costume et par la couleur de ma peau, j'eus quelque peine à me soustraire aux recherches singulières dont elles voulaient me rendre l'objet.

Avant de partir nous fîmes une collation avec

les vivres que nous avions apportés du bord et avec des fruits du pays, dans une petite case située au bord de la mer, sous un ombrage délicieux. Elle était occupée par une veuve et sa fille, qui nous accueillirent de la manière la plus affable.

Le 14. — Il vint deux doubles pirogues d'Ohévahoa, qui n'entrèrent qu'après avoir croisé quelque temps dans le port et annoncé leur arrivée en soufflant dans de grosses conques qui produisaient un son semblable à celui des cornemuses. Elles furent hélées sur la grève avec beaucoup de pompe et de grandes acclamations, par les habitans du port accourus en grand nombre des différentes vallées, dans le costume le plus recherché. Le beau sexe ne manqua pas une occasion si favorable à sa curiosité et surtout au désir de se faire voir, qu'il éprouve par tout pays; mais ici où la nature n'a pas d'entrave, il se manifeste de la manière la plus franche. Au reste tout se passa avec la plus grande décence et même avec une certaine gravité cérémonieuse.

Dans la journée, ces étrangers, au nombre d'environ quarante, nous apportèrent, outre des

Janvier 1818.

pièces de toile, des calebasses et autres richesses de leur pays, un poëme en l'honneur du premier né du jeune chef, petit-fils de Kéatanoui Porter, et d'autres productions de leur génie poétique, qu'ils chantaient sur des airs assez monotones et qui tenaient un peu de notre plain-chant.

Le 21. — Je fis acquisition d'une baleinière appartenant à un naturel d'Otahiti. Sans être en bon état, elle pouvait nous être très-utile après avoir subi un radoub; elle coûta au navire un fusil et 8 livres de poudre.

Le même jour une décharge nous annonça la mort d'un jeune chef, petit-fils de Porter. A notre première arrivée nous l'avions trouvé dans un état de marasme affreux, causé par une consomption à laquelle était joint un vice vénérien.

Le 25. — On vit descendre des différentes vallées un grand nombre de femmes qui se rendaient à la case d'un vieux chef, nommé par les Indiens Pahoutéhé, et l'Éléphant par les étrangers, à cause de sa grosseur énorme. J'appris de Ross que ce concours extraordinaire du beau sexe avait lieu à l'occasion de l'état désespéré de sa femme, auprès de qui elles

allaient célébrer les cérémonies lugubres dont je parlerai plus loin.

Outre la traite du sandal, on s'occupa dans le courant de ce mois à finir la visite du grément, à achever le calfatage extérieur, à compléter l'eau, le bois et le charbon. L'armurier termina la visite des armes de traite et les réparations dont elles avaient besoin. Malgré les courses des pilotins qui allaient fouiller les vallées autour du port, la traite du sandal n'était pas très-productive. A la fin du mois nous n'en avions à bord que 22 milliers.

Le 5 février. — Quoiqu'il restât pendant la nuit une garde de quatre hommes aux futailles que nous avions au hangard de Ross pour les réparer, on s'aperçut, à minuit, qu'il en manquait deux. Trois de nos hommes furent aussitôt à la recherche et en trouvèrent une, apparemment la dernière dérobée, que les Indiens abandonnèrent à leur approche. L'autre fut perdue sans retour. On apprit que ce vol avait été commis par les voyageurs venus d'Ohévahoa. On enlevait fréquemment des outils à nos ouvriers.

Le 9. — Je descendis à terre de bonne

Février 1818.

heure, et j'allai avec Partarieux et Ross faire une tournée sur la plus élevée des montagnes qui ferment les vallées dans la partie nord-est du port. Nous éprouvâmes beaucoup de fatigue pour gravir le sentier escarpé, tantôt à pic, tantôt en rampe, qui conduit au sommet. Dans cette course, j'eus l'occasion d'admirer l'agilité avec laquelle les indigènes franchissent les endroits les plus dangereux. Quoique souvent chargés de 50 à 60 livres de sandal, ils avançaient beaucoup plus lestement que nous qui ne portions rien. Heureusement que les buissons et les roseaux qui bordent les précipices en rendent le passage moins périlleux. A moitié chemin de la montagne, on trouve une fontaine d'eau délicieuse, près de laquelle nous déjeûnâmes. Quelques naturels que nous rencontrâmes, se montrèrent très-affables et obligeans. Arrivés sur le sommet d'où l'on domine la côte et l'intérieur, la plus belle vue s'offrit à nos regards. De la partie Est on plonge sur la baie du Contrôleur, la grande vallée des Taïpis, celle des Happas dont on voit les cases, les premiers à une lieue, les autres à deux. Il y a de ce côté un chemin moins mauvais que

celui par lequel nous avons monté, quoique encore très-escarpé. C'est par là que le capitaine Porter a passé, marchant contre les Taïpis, et que les naturels de Taïa-Hoy, ses alliés, ont monté un canon jusqu'au fort : entreprise qui, pour ces sauvages, présentait autant de difficultés, que celle du passage du Mont-Saint-Bernard par nos armées.

Le 16. — Les voyageurs d'Ohéyahoa partirent pour retourner dans leur île. Ils avaient tiré bon parti de leurs marchandises, et surtout des productions de leur muse qui leur avaient valu l'accueil le plus hospitalier et beaucoup de présens que leur faisaient les nombreux amateurs qui accouraient à leurs concerts. Ces représentations s'étaient répétées très-souvent, particulièrement dans les premiers jours de leur arrivée. La multitude des deux sexes qui venait des parties les plus reculées des vallées et se réunissait dès le matin, me fit présumer que la fête était annoncée d'avance, et que le jour et le lieu étaient fixés. Ce dernier était toujours une de ces arènes qu'on trouve dans toutes les vallées, en forme de rectangle de trois à quatre cents pieds de long, et large du quart, à peu

Février 1818.

près, entourée d'un parapet à hauteur d'appui, de dix pieds d'épaisseur, revêtu et couvert de gros galets, et quelquefois de dalles d'une pierre taillée très-molle. Il règne souvent une rangée d'arbres sur le terre-plein ou à l'intérieur, à petite distance du revêtement. Il y a toujours à l'extérieur plusieurs allées qui forment des promenades agréables dont la fraîcheur ajoute aux avantages de ces amphithéâtres. Les musiciens se réunissent à une des extrémités, où ils se tiennent accroupis. Le principal de la troupe ou le poëte lui-même, chante d'abord seul chaque couplet qui est aussitôt répété en chorus par les autres. Les uns s'accompagnent en frappant dans leurs mains, les autres, tenant l'avant-bras gauche appuyé sur la poitrine, frappent à la fois de la main droite la poitrine et la partie externe du bras, à l'articulation (poko). Par la force qu'ils emploient, chaque coup rend un son très-fort, et il arrive quelquefois qu'ils se meurtrissent au point de s'enlever la peau du bras. Ils ont aussi de grands tamtams (pahou), seul instrument que j'aie vu chez eux. A leur arrivée au lieu du concert, la plupart des amateurs déposent leur offrande

aux pieds des musiciens. Les individus des deux sexes ne se présentent que parés de ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux. Les toiles neuves sont réservées pour ces occasions où tout leur extérieur offre l'apparence d'une propreté recherchée; mais on est désagréablement détrompé en approchant, lorsque le témoignage de plus d'un sens annonce à l'étranger que l'huile de baleine a coulé à grands flots.

Au reste, les femmes ne s'étaient pas montrées moins attentives que les hommes, pour traiter ces heureux visiteurs de la façon la plus hospitalière; il y avait tous les soirs autour de la grande case, qu'on leur avait cédée, un nombreux rassemblement de jeunes filles, qui ne laissaient rien désirer à ces étrangers de ce qui pouvait leur faire oublier les belles de leur pays.

Le 17. — Nous n'avions pu nous procurer que 10 milliers de sandal depuis le commencement du mois; il en restait peu dans les vallées du port, je pensai à en extraire d'Hacahoui. A 6 heures et demie du matin, je partis dans la grande baleinière de bord, armée, accompagné du traitant dans la sienne qui marchait beaucoup mieux. Le temps qui avait été très-plu-

Février 1818.

vieux la nuit, s'embellit, et à la faveur de la brise N.-E., notre traversée fut agréable et prompte. Je descendis avec Ross et une partie des Indiens de son embarcation, nos canotiers restèrent dans la baleinière, mouillée à une petite distance de la plage. Nous fûmes accueillis avec bienveillance par les amis de Ross, et surtout par un chef, dont nous avions eu la visite à bord, qui n'était pas moins remarquable par sa taille de près de sept pieds, que par la parfaite proportion de toutes les parties de son corps gigantesque. Il me sembla cette fois que les habitans d'Hagatea ne recevaient pas les étrangers avec cette expression de cordialité et de satisfaction qui donne tant de charmes à l'accueil qu'on éprouve à Taïa-Hoy. Il faut avouer, cependant, que si les femmes n'avaient pas autant de grâces et d'enjouement que nos voisines, elles ne se montraient pas moins disposées à nous faire les honneurs du pays. Nous poussâmes nos recherches jusqu'à plus de deux lieues dans l'intérieur. Nous entrâmes dans une vingtaine de cases dont les propriétaires avaient du sandal. La plupart de ces cases étaient construites sur la rive droite d'un joli ruisseau, que

nous passâmes à gué. Près de là, nous fîmes un repas de cocos et de biscuit, chez un ami de Ross. En retournant nous suivîmes un autre chemin et visitâmes les cases que nous n'avions pas encore vues. Nous repassâmes près de celle du chef (le colosse) qui avait fait préparer pour notre déjeûner un mélange de fruit à pain et de noix de cocos réduit en pâte, dont les canotiers de Ross se régalèrent.

Nous retournâmes ensuite au bord de la mer, où j'entrai en marché pour du sandal. Dans cette occasion, un acte de confiance irréfléchi de ma part faillit avoir les suites les plus graves. Un des propriétaires de sandal était venu avec moi dans la baleinière, pour voir la poudre que je lui offrais pour prix de son bois : après avoir conclu le marché, je crus pouvoir accéder à la demande qu'il me fit d'emporter sa poudre à terre, d'autant plus que le bois était sur la plage prêt à être embarqué. Lorsque Ross vit la poudre entre les mains de l'Indien, il s'exprima formellement sur l'imprudence d'un pareil abandon ; en effet, lorsqu'environ la moitié du bois eût été embarquée, l'Indien, sous prétexte qu'il n'était pas suffisamment payé, refusa de

Février 1818.

livrer le reste. Il était assis près du monceau de bois, tenant à la main une espèce de massue. Les pensées qui l'agitaient donnaient à sa physionomie une expression de férocité, qu'il était aussi difficile de méconnaître que de voir sans un sentiment d'horreur. Après lui avoir fait faire par Ross des représentations pressantes sur l'injustice de ses prétentions, jugeant par son silence et sa contenance qu'il fallait des argumens plus forts pour l'engager à s'en désister, je hailai la baleinière d'accoster et de prendre les armes, en recommandant de ne pas en faire usage sans ordre. Je retournai aussitôt à l'Indien et faisant sauter le bâton de sa main, d'un coup de billot, dont à son exemple je m'étais pourvu, je lui demandai séchement son *ultimatum*. Il laissa encore cette question sans réponse; mais son silence morne, son regard de tigre, l'expression farouche de sa figure, annonçaient qu'il était agité par les passions les plus furieuses. Pendant qu'il flottait entre les tentations de la cupidité et la crainte du châtiment, son père, qui était présent, craignant les suites de son opiniâtreté, en me voyant résolu de soutenir par la force la justice de mes droits,

prit une brassée de bois et la jeta dans la baleinière. Son exemple fut aussitôt suivi par plusieurs autres sauvages, et en un instant le bois fut embarqué. Je me félicitais de l'avoir emporté sans en venir aux dernières extrémités; mais l'Indien, furieux de n'avoir pu tirer parti de mon imprudence, méditait une vengeance cruelle. Après avoir porté la poudre chez lui, il revint armé d'une massue de hauteur d'homme et grosse à proportion, telle que ces insulaires portent souvent en guise de bâton, et pendant que je me promenais sur la grève dans la plus grande sécurité, il vint à moi par derrière, tenant sa massue à deux mains, et déjà il l'avait levée sur ma tête, lorsque son père s'élança à temps pour lui arrêter le bras; ensuite il l'entraîna d'un autre côté.

Je ne sus ce fait de Ross que dans notre trajet au retour, le bruit que faisaient les Indiens répandus sur la plage et quelques pensées dont j'étais préoccupé, m'ayant empêché de faire attention à ce qui se passait derrière moi.

Cet homme, que Ross signalait comme un des plus méchans et des plus dangereux des îles, était du petit nombre de ceux qui avaient

Février 1818.

deux femmes attitrées. C'étaient les deux belles personnes si blanches dont j'ai déjà parlé, et quelle que fût chez lui la violence des passions, on put s'assurer du moins que la jalousie n'accompagnait pas celle dont j'avais fait l'épreuve.

J'eus beaucoup à me louer dans cette occasion des bons offices de Jahouhania, prêtre d'une des vallées près d'Hacahoui. Nous étions de connaissance depuis quelque temps ; il était venu me voir à bord, et m'avait demandé de changer de nom avec lui : il était connu depuis sous le nom de Roki, le mien ne pouvant pas être prononcé par ces insulaires. J'eus lieu de croire que ce n'était pas de la part de cet homme, chez qui tout annonçait un bon caractère, une démarche dictée par la vanité ou l'intérêt. Il joignit ses instances à celles de ses compatriotes pour m'engager à conduire le navire à Hagatea ; mais tous les compatriotes de ce brave homme ne m'inspiraient pas, à beaucoup près, les mêmes sentimens que lui ; d'ailleurs ce changement de mouillage ne m'offrait aucun avantage pour l'expédition. Depuis cette liaison mon ami me visita de temps en temps, et m'apporta quelques pré-

sens, entr'autres un bel éventail du pays : il ne manquait pas chaque fois de me faire remarquer l'état d'épuisement où était réduite la bouteille d'eau-de-vie, qu'il avait reçue précédemment, et qu'il portait en sautoir comme pour faire le pendant de la conque garnie d'une touffe de cheveux, qui est la marque distinctive de ceux qui, chez les Indiens, se mêlent des choses religieuses.

Nous fîmes encore trois courses à Hacahoui, qui produisirent environ 11 milliers de sandal, généralement plus gros que celui de Taïa-Hoy. Tout se passa tranquillement dans nos relations avec les naturels ; nous traitâmes toujours sur la plage à portée des embarcations. Je ne m'écartai plus de ces précautions, d'après l'avis de Ross, qui me dit qu'aucun étranger n'avait été si avant que moi dans la vallée d'Hacahoui.

Dans ces différentes tournées, je mesurai une base au fond d'Hagatea et quelques angles, et je pris des sondes pour esquisser le plan du mouillage.

Le 25. — Nous nous trouvâmes avoir à bord 420 quintaux de sandal qui prenaient plus de

Février 1818.

80 tonneaux d'encombrement, et qui, avec la cargaison de traite, remplissaient tellement le navire qu'il fallut en mettre dans le logement de l'arrière, dans les caissons, et même en laisser sur le pont.

Les travaux pour mettre le navire à même de prendre la mer furent retardés par le gros temps qui régna à la fin du mois, et nous incommoda aussi dans nos courses. Depuis le 17, il venta presque tous les jours avec beaucoup de pluie. Le 23, la chaîne entalinguée sur l'affourche cassa encore dans un saut de vent de la partie sud. L'orin ayant aussi manqué, il fallut draguer l'ancre pendant plusieurs heures. Malgré le désir que j'avais de me rendre à la côte nord-ouest le plus tôt possible, ces diverses contrariétés ne nous permirent d'achever nos dispositions que le 27. On désaffourcha de bonne heure, mais le calme nous retint encore au mouillage.

M. Siepki, troisième officier, fut débarqué à sa sollicitation et sur l'attestation de M. Vimont, chirurgien, que sa santé mauvaise dès le commencement de la campagne, était dans un

état à ne pas lui permettre de la continuer. Je réglai aussi avec Ross, des services duquel j'avais été satisfait.

Le 28. — A 9 heures et demie du matin, nous appareillâmes.

CHAPITRE VII.

Détails sur les îles Marquises. — Productions de leur sol. — Nature de leurs mouillages. — Caractère, mœurs et coutumes des naturels.

Les îles Marquises sont une bonne relâche pour les bâtimens qui, après avoir doublé le cap Horn, seraient appelés, par la nature de leur expédition, dans quelques parties de l'Australasie; pour les baleiniers qui fréquentent le grand Océan méridional; pour les navires allant à la côte nord-ouest, à qui des besoins urgens ne permettraient pas de pousser jusqu'aux Sandwich, en tout préférables. Enfin les Marquises sont la relâche naturelle des navigateurs destinés à aller des ports de l'Amérique méridionale à la Chine, et de ceux qui, partant de la côte nord-ouest, vont doubler le cap Horn.

Malgré les facilités qu'offre le port de Taïa-Hoy pour l'eau et le bois, et la confiance que doit inspirer la conduite paisible des habitans jusqu'à ce jour, celui de Taogou à Oévahoa,

me semble devoir être préféré, surtout par les navigateurs dont la relâche n'est motivée que par le besoin de rafraîchissemens. La cascade de la bande nord-ouest, et le petit bois qui l'environne, leur fourniront l'eau et le chauffage, avec cet avantage qu'amarré par le travers de l'aiguade, le navire aura ses corvées sous la protection de sa mousqueterie en cas de tentatives de la part des Indiens; d'ailleurs une vigie au haut des mâts pourrait éclairer tous leurs mouvemens, le pays étant absolument nu dans cette partie, à l'exception du petit bois ou plutôt d'un bouquet dont les arbres sont clair-semés. Il serait bon de garder à bord jusqu'au départ quelques filles de chef, qui sont aussi empressées de visiter les étrangers que celles de la plus basse classe. Les embarcations bien armées, et sous la direction d'un officier prudent, pourront aller dans les anses de la partie de l'est recueillir des rafraîchissemens. Outre les cochons dont il est facile de se procurer un nombre quelconque, à raison de dix pour un fusil, cette île produit beaucoup de cannes à sucre, des patates, des citrouilles, ainsi que des bananes, des petites oranges à

1818.

chair rouge, et plusieurs espèces de fruits, outre celui à pain, qui, avec les cocos, est la base de la nourriture des habitans. On y trouve aussi une espèce de noix appelée *ahi* et le *ty*, racine dont le suc a la même qualité et est presque aussi abondant que celui de la canne, et qui, cuite sous la cendre, est un aliment agréable et sain. Tout vaisseau mouillé sur la côte recevra probablement comme nous, des naturels mêmes, une quantité de ces objets qu'il n'est pas possible de se procurer à Nouhiva, où, à l'exception de quelques cocos, on ne trouve que de l'eau et du bois. Si en passant aux Marquises on a l'intention d'y prendre du sandal, la relâche d'Oévahoa aura encore son utilité, quoique ce bois y soit d'une qualité inférieure, et on pourra s'y procurer divers objets d'un échange avantageux à Nouhiva.

Cette dernière île produit le meilleur sandal de l'archipel. Le capitaine Rogers, américain, fut le premier à en extraire pour le commerce, après avoir fait la découverte de ce bois précieux en passant près d'un feu, à l'odeur que répandaient quelques morceaux que les Indiens y avaient jetés. En 1810, il s'en procura plus

1818.

de 260 tonneaux en échange d'objets dont la valeur primitive n'allait pas à mille piastres, composés de haches et autres outils, de grosses rasades et de quelques dents de baleine, qui se trouvaient par hasard à bord, et dont l'une valait alors 3 ou 4 tonneaux. Il vendit sa cargaison à la Chine à raison de 20 p. le pickle et revint en faire une seconde avec la valeur de 3000 p. d'échange. Il avait cette fois de l'ivoire qu'il façonna à bord en forme de dents de baleine, dont il n'avait pu se procurer qu'une petite quantité. Cette fraude lui procura de grands bénéfices; mais les naturels la reconnurent bientôt, et ils ne s'y laisseraient plus tromper aujourd'hui. Quelques semaines suffisaient alors pour faire une cargaison d'une défaite sûre et avantageuse, tant par la qualité que par la grosseur du bois. Tout est changé maintenant, l'exportation de près de 1800 tonneaux a presqu'entièrement épuisé les ressources de cette petite île; le peu de bois de sandal qui se trouve encore dans l'intérieur, est tortu, rabougri et de très-faibles dimensions, la plupart des morceaux n'ayant pas deux pouces de diamètre. D'après les résultats des recherches du

1818.

capitaine Sowle et notre propre expérience, on ne peut recueillir, au plus, que dix ou douze tonneaux de sandal par mois. A quelques exceptions près, comparativement insignifiantes, les naturels ne reçoivent plus en échange que des fusils, de la poudre et autres munitions. Ces objets doivent conserver leur valeur, vu l'état continuel d'hostilité dans lequel vivent ces peuplades. Les dents de baleine n'ont de prix qu'autant qu'elles sont de la grosseur énorme de trois travers de doigt en diamètre. Les dents de souffleurs (black-fish) et de phoques sont aussi de quelque valeur lorsqu'elles sont fortes et assorties. Les haches et quelques autres outils sont recherchés, mais en général le fer l'est peu. Les mouchoirs, les toiles bleues et blanches ont de la vogue auprès des femmes principalement. Elles ont aussi pour les miroirs la prédilection ordinaire à leur sexe. Les plumes à panaches sont recherchées, surtout les rouges.

Au reste, tous ces objets n'entrent que comme appoint dans les échanges, dont les armes et la poudre font toujours la base. La valeur comparative de ces objets, par rapport au san-

dal a subi une baisse considérable; un fusil valait, il y a encore peu de temps, un tonneau de bois. Voici celle que nous leur avons trouvée dans nos échanges. Pour un fusil, 500 liv. de sandal; pour deux livres et quart de poudre, 100 liv.; un hachot, 45 liv.; une dent de baleine 100 liv.; de ces dernières nous n'avons placé que les plus belles, et il n'y en avait pas de fortes dimensions, parmi celles que nous nous étions procurées au Callao.

Il faut se méfier des blancs que l'on trouve dans ces îles, la plupart sont des matelots déserteurs qui ont tous les vices de la civilisation, sans aucune des qualités de l'éducation. Malgré leur petit nombre, ils ne contribuent pas peu à faire perdre aux Indiens les qualités qui les distinguaient encore à la fin du dernier siècle, au dire des navigateurs de ce temps. Je crois pouvoir faire une exception en faveur de M. Ross, qui a été envoyé dans ces îles par M. Wilcocke, consul des États Unis à Canton, pour faciliter la traite du sandal aux bâtimens de sa nation.

D'après les rapports de M. Ross, il paraît qu'il n'y a que très-peu d'années que les indi-

1818.

gènes étaient tels que les ont peints Quiros, Marchand, etc. Depuis, ils ont beaucoup changé, quant au moral, car il est incontestable que la douceur et l'humanité étaient le fond du caractère des Mendoçains antérieurement à leurs communications avec les Européens. Ross, qui était plus à même de les connaître que personne, leur rend cette justice. Mais quelques années ont amené un changement déplorable dans toutes les îles. A Wahitoa même, les fils de ceux que la vue du sang de leur compatriote ne porta à aucun excès envers les étrangers imprudens qu'ils pouvaient croire ses assassins, ont, en 1815, enlevé traîtreusement un canot américain, massacré et mangé l'équipage : car malgré la douceur de leurs mœurs, les Mendoçains sont, depuis très-long-temps, anthropophages. Du reste, c'est incomparablement la plus belle espèce d'hommes que j'ai vue, tant pour l'élévation de la taille et la beauté des formes que pour la force. Jamais on n'en voit de contrefaits. J'ai observé parmi eux des différences très-prononcées dans la couleur de la peau, dans les traits du visage et dans les cheveux; mais ceux qui se faisaient ainsi re-

marquer n'étaient pas en assez grand nombre pour faire présumer qu'il existât deux races. Les uns sont d'un noir pâle, comme les Malgaches, les autres sont moins basanés que beaucoup de Provençaux. Les femmes, qui sont de taille ordinaire, sont jolies et très-bien faites, elles ont de l'embonpoint, la physionomie spirituelle et agréable, et les dents du plus bel émail. Il y en a dont le teint ne se ferait pas remarquer dans le midi de la France, aussi prennent-elles les soins les plus assidus pour le conserver; elles ne sortent jamais de leur case dans les grandes chaleurs, ou lorsqu'elles sont obligées de s'exposer au jour, elles se préservent du soleil avec leur éventail et l'étoffe dont elles s'enveloppent. Quoiqu'admirateur des Mendoçaines, je ne puis souscrire à la préférence que Quiros leur donne sur les beautés de Lima, qui, à la perfection des formes, joignent l'avantage de traits plus délicats et d'une physionomie plus fine. Au reste, le portrait qu'en font les voyageurs français, n'est pas trop flatté.

Les hommes portent ordinairement un morceau d'étoffe, extraite de l'écorce d'une espèce

1818.

de mûrier, dont ils font plusieurs tours sur la ceinture. Aux Marquises les plus amples sont les plus estimés; ils sont épais et de couleur brune-jaunâtre. Comme la plupart viennent d'Oévahoa, ils sont d'un grand prix dans les autres îles. Un bout passe entre les cuisses et tombe par-devant, c'est le *langouti* des noirs des colonies. Quand un Mendoçain n'a pas sa ceinture, comme il arrive quelquefois, il ne manque pas de se fabriquer une ligature qui couvre et met à l'abri la partie du corps la plus susceptible d'impressions. C'est autant par précaution que par pudeur, car ils ont aussi la leur, et elle se borne là, tout le reste est compté pour rien ou à peu près. Une fois la ligature faite, on est en mise décente et on peut se présenter. Quelques insulaires, mais ce sont les petits-maîtres de ces contrées, portent une pièce d'étoffe en manteau comme les femmes. Dans les matinées fraîches, on en voit qui se couvrent de la natte sur laquelle ils couchent. Ils se rasent la tête depuis le milieu du front jusqu'à la nuque, et portent de chaque côté de cette raie, qui a un pouce environ de largeur, les cheveux noués en pompon et pen-

dans sur leurs épaules. Dans les grandes occasions, ils ornent leur tête d'un diadême de plumes de queue de coq, ou d'autres oiseaux. A Oévahoa nous vîmes un *ariki* (chef) décoré d'un diadême d'écaille, incrusté d'ivoire et de nacre d'un assez bon goût.

L'habillement des femmes consiste dans une ceinture qui les couvre jusqu'aux genoux, et une grande pièce d'étoffe, dont elles s'enveloppent les épaules et qui tombe un peu plus bas; mais elles n'en font usage que lorsqu'elles sortent de leur case, car dans leur intérieur, elles se débarrassent de ce manteau et restent alors dans un négligé très-simple, mettant souvent même la ceinture de côté. Quand elles veulent se parer, elles se coiffent d'une toile très-fine dont elles se font un bonnet qui leur serre la tête et cache les cheveux. Les coins tournés sur eux-mêmes forment un pompon qui complète cette coiffure très-gracieuse. Peu de femmes ont une chevelure à laisser flotter; presque toutes ont les cheveux coupés courts ou au ras des épaules. Elles portent souvent des colliers composés de petits bouquets de fleurs de franchipane, de petits concombres, ou de

1818.

pommes de vacois. Elles ont aussi pour les grandes occasions des colliers de dents de phoques, des pendans d'oreille faits de dents de baleine; les plus gros sont les plus beaux, on en voit qui ont plus de deux pouces de diamètre, mais ceux qu'on porte ordinairement n'ont pas la moitié de cette dimension énorme. Ce sont moins des pendans d'oreilles que des oreilles postiches perpendiculaires à celles que donne la nature. On les fait tenir au moyen de deux petites chevilles, dont celle d'en-haut, la plus petite, est fixée à l'ornement et traverse le cartilage de l'oreille, l'autre plus grosse traverse et le lobe et la parure. Elles sont retenues au moyen d'une brochette ou épingle qui passe dans ces chevilles entre la tête et l'oreille. Les hommes portent aussi cet ornement.

Les rassades et les verroteries sont passées de mode. Quelques femmes suspendent à leur cou des morceaux d'ivoire, des coquillages ou du corail de diverses figures, imitant souvent celle d'une grosse dent.

Les hommes ont de la barbe comme les Européens, mais ils ne la conservent jamais entière. Quelques-uns portent des moustaches,

d'autres quelques poils isolés, la plupart l'arrachent.

Si ce que dit Roblet sur la dépilation était vrai de son temps, il en est différemment aujourd'hui, pour faire usage de ses paroles : il est certain que les femmes, dans les parties que la nature a voilées à dessein, respectent son ouvrage. Il faut ajouter que la nature a négligé ce soin-là pour beaucoup d'entre elles, et c'est peut-être ce qui a trompé Roblet.

Il n'existe aucun obstacle à l'union des deux sexes, le consentement mutuel suffit, et la consommation est la seule cérémonie. Filles et garçons sont absolument maîtres de leur personne, et se laissent aller aux impulsions de la nature, dès qu'ils en éprouvent le désir. Les uns et les autres devancent ordinairement l'époque de la nubilité, les jeunes filles surtout. On m'a cependant assuré, et tout ce que j'ai vu porte à le croire, que les jeunes gens des deux sexes cherchent rarement à se réunir avant l'époque où ils ont acquis la faculté de se reproduire. La force et la santé des individus prouvent que même alors, ils ne se livrent pas avec excès aux plaisirs de l'amour. C'est peut-être à la liberté

1818.

illimitée dont jouit la jeunesse, qu'il faut attribuer cette retenue dans l'âge de l'effervescence de la plus violente et de la plus douce des passions. Ici, sacrifier au plaisir est un droit que personne ne conteste, dont l'exercice n'expose à aucune flétrissure et qui n'est soumis à aucune entrave; la propriété même y vient rarement apposer son *veto*. On se prend, on se quitte le lendemain ou au bout de quelques jours, soit pour se séparer entièrement soit pour se réunir encore. Une jeune fille reçoit en même temps les hommages de plusieurs amans, qui ont eux-mêmes plusieurs belles; et personne ne s'en mêle. Il arrive souvent qu'à l'âge où elle commence à attirer les regards des jeunes gens, une fille sort de la case paternelle et va vivre où bon lui semble, avant même d'avoir fait un choix. Cependant après avoir passé cette saison d'ardeur et de licence, quelquefois même dès ses premiers pas dans la carrière de la volupté, la jeune Indienne, parmi ses adorateurs éphémères, en distingue un plus tendre ou plus assidu. Si elle a obtenu sur son cœur la même préférence, un attachement plus sérieux et plus solide se forme alors. Bientôt elle devient mère

et les soins qu'exige un enfant établissent naturellement chez le jeune couple, une partie des rapports de devoirs et d'attachement qui existent dans nos ménages. Mais ici rien d'exclusif dans ce genre; parmi les devoirs conjugaux, la constance n'est pas d'obligation, et même la fidélité en est exclue par l'usage. C'est surtout aux îles Marquises que les mœurs sont non-seulement différentes, mais même en opposition avec celles du monde civilisé. Chez les Orientaux, l'homme, se faisant illusion sur ses forces, s'attribue la possession de plusieurs femmes, l'Européen se contente d'une seule: le Mendoçain, n'apercevant chez l'un et l'autre sexe que les facultés physiques, laisse la femme jouir sans contrainte de cette liberté que l'homme partout ailleurs s'est exclusivement réservée. Le mari en titre n'est presque jamais seul, non-seulement il a des suppléans, mais ce qu'il y a de singulier, ces suppléans sont avoués par la femme et agréés par le mari. Chaque femme dispose de deux hommes au moins, et ce sont les plus modérées qui se contentent de ce nombre-là. Le suppléant est ordinairement le frère ou l'ami du titulaire, elle couche entre

1818.

les deux. Le mari de son côté peut s'indemniser sans que cela tire à conséquence, ni que la femme y trouve un sujet de se plaindre. Les enfans appartiennent à celui qui nourrit la mère, ou bien à celui qu'elle désigne pour en être le père. Très-peu d'hommes ont plusieurs femmes attitrées, et dans toutes ces îles on cite les maris qui sont dans ce cas-là; j'en ai connu deux dont j'ai déjà parlé. Quelques époux s'avisent cependant d'être jaloux et de châtier rudement leurs femmes pour les infidélités qu'elles se permettent avec les hommes qui ne sont pas de leur association. Aux Marquises la parenté exclut l'union des sexes, mais au premier degré seulement, c'est-à-dire entre le père et la fille, la mère et son fils, le frère et la sœur.

Ces insulaires paraissent aimer tendrement leurs enfans, tant qu'ils sont en bas âge; le père et la mère leur prodiguent alors les soins les plus touchans, quoique les titres du premier soient presque toujours douteux; mais dès que les facultés se développent, les jeunes gens se séparent de leurs parens, chacun devient ce qu'il peut et vit à sa guise. Cette séparation influe sans doute sur les sentimens réciproques,

et ce doit être une suite de leur manière de vivre avec les femmes qui sont presqu'en communauté.

Entr'autres singularités de ces peuples, il n'est pas permis à un homme de porter, même de soulever, aucune partie du vêtement d'une femme, ni la natte sur laquelle elle couche. Aucun individu de l'un et l'autre sexe ne peut s'asseoir sur les oreillers, objet dont les femmes seules ont le privilége de se servir.

Les insulaires des Marquises croient que la transgression de ces usages est punie par des maladies ou par la mort. Ils ont une sorte de superstition respectueuse pour la chevelure; j'ai vu une femme ramasser avec soin et avaler quelques cheveux qu'elle avait aperçus par terre. Ross me dit que c'était leur coutume : ils ne veulent pas que les étrangers touchent les cheveux de leurs enfans, ni qu'on passe la main sur leur tête.

Quand des amis se rencontrent, ils se frottent nez à nez; mais c'est un témoignage d'amitié qu'ils se donnent peu fréquemment, et je n'ai reçu cette faveur-là que de mon ami Roki.

Je n'ai vu que très-peu d'individus dont le

1818.

tatouage offrît un dessin régulier ; on dirait que pour le visage surtout ils évitent la symétrie et cherchent les contrastes. J'ai aussi vu sur la poitrine des tatouages en forme de cuirasse brisée. Il est rare que les deux mains soient tatouées, et plus encore qu'elles le soient de la même manière. Je crois que la quantité du tatouage tient au rang et plus encore à l'âge ; et je trouve, comme Chanal, que ces cuirasses tatouées forment un bon effet sur des corps nus, vigoureux et fortement dessinés. Les femmes ne se tatouent guère que les mains et les pieds ; mais on en voit qui ont au lobe de l'oreille un cercle concentrique au milieu duquel est pratiquée l'ouverture ordinaire. Beaucoup de femmes sont aussi marquées d'une espèce d'épaulette, ou bien elles ont sur les bras ou sur les cuisses la figure d'un lézard ou d'un poisson : quelques-unes ont ces mêmes parties couvertes de dessins, ainsi que le contour des reins ; et des Américains m'ont assuré avoir vu à la Madeleine (Hatouhiva) une femme de la plus haute taille qui était tatouée de la tête aux pieds, comme le sont les hommes. Ceux dont le tatouage a le même dessin ou se

ressemble par un trait principal, tel qu'une marque particulière au nez, sur l'œil, etc., forment entr'eux une espèce d'association ou de fraternité et se secourent mutellement dans l'occasion, comme nos francs-maçons; aussi le choix du tatouage est-il une affaire importante.

Ces insulaires résistent rarement à la tentation que leur fait éprouver la vue d'un objet précieux : il est dangereux de les y exposer. Les jeunes filles que nous recevions à bord, et non-seulement celles de la basse classe, mais aussi les demoiselles les plus *comme il faut*, ne se faisaient aucun scrupule de commettre des larcins, même après avoir reçu des présens dont elles paraissaient très-satisfaites. Entr'autres choses, elles m'enlevèrent un jour mon chapeau dans lequel se trouvaient deux ou trois livres qu'on y avait mis pour l'élargir : elles faisaient volontiers main-basse sur les livres à cause du papier dont les naturels savent faire des cartouches. Au reste, il est aujourd'hui fort imprudent de s'aventurer à terre partout ailleurs qu'à Taïa-Hoy (port Anna-Maria), et là même les insulaires volent toujours lorsqu'ils en trou-

1818.

vent l'occasion, mais du moins c'est sans violence. Ils n'attachent au vol aucun déshonneur; et cet acte, infâme parmi nous, n'entache l'individu qui s'en rend coupable qu'autant qu'il est pris sur le fait; il passe alors pour être maladroit et voilà tout. Si le propriétaire légitime retrouve ses effets volés chez le larron ou ailleurs, il n'a pas le droit de les reprendre et ne peut rentrer en possession qu'en les enlevant furtivement à son tour. Ce qui est encore plus étonnant que ce défaut de police, c'est qu'il est très-rare qu'il en résulte des rixes; et ces peuples ont naturellement tant de douceur dans le caractère qu'il n'arrive jamais de meurtres dans ces occasions. D'après le témoignage de Ross et ce que j'ai vu moi-même, aucun chef n'a assez d'autorité pour faire restituer un objet volé. Le seul moyen est d'arrêter le voleur ou un de ses parens, ou même un des chefs, et c'est alors à l'attachement qu'on leur porte et non à leur autorité qu'il faut attribuer la restitution.

Je dois dire à la louange de ces insulaires que l'assassinat est également inconnu entre eux, à moins qu'il ne soit inspiré par l'esprit de vengeance ou de parti, ce qui le fait ren-

1818.

trer dans la classe des homicides autorisés par le droit des gens, dans un pays où chacun a celui de faire la guerre à son voisin. D'un autre côté, il faut avouer que depuis quelque temps il n'est pas d'île dont les habitans ne se soient portés aux derniers excès envers les étrangers. L'introduction des armes à feu, en diminuant la crainte que leur inspiraient les blancs et l'idée de leur supériorité, a causé sous ce rapport une révolution fâcheuse dans leurs mœurs, et pour peu que l'intérêt soit en jeu, ces insulaires ne font pas difficulté d'égorger un étranger. Les habitans de Taïa-Hoy font à cet égard une exception honorable, quoique plusieurs meurtres y aient été commis; mais si les naturels sont quelquefois sortis de leur caractère de douceur, c'est qu'ils y ont été poussés par une conduite révoltante ou par des insinuations perfides. Nous avons nous-mêmes parcouru ces vallées, portant des objets d'un très-grand prix pour eux; nous les avons étalés à leurs yeux sans éprouver de vexations, sans jamais courir de danger; bien entendu cependant qu'ils se réservent de voler tout ce qui n'est pas bien gardé.

Excepté à Carnicobar (dans le golfe de

1818.

Bengale), je n'ai vu nulle part de tableau de bonheur comparable à celui qu'offre ce pays. La nature prodigue à ses fortunés habitans tout ce qui leur est nécessaire; et ce qui n'est pas moins heureux, elle n'a donné à leur terre aucune richesse factice, aucune de ces productions précieuses recherchées des peuples civilisés, et qui font souvent le malheur des pays où elles se trouvent. Leurs habitations sont entourées de cocotiers et d'arbres à pain qui ne coûtent aucun soin, et dont les fruits donnent une nourriture saine, abondante et agréable, tandis que le tronc, l'écorce et les feuilles fournissent à leurs vêtemens et à leurs habitations. Les Marquises étant beaucoup plus saines que les Nicobars, leurs productions plus riches, plus variées, leurs habitans seraient sans doute aussi plus heureux, s'ils ne se privaient pas d'une portion de la félicité domestique, non-seulement par la licence de leurs mœurs qui enlève à l'union conjugale son plus doux apanage, mais encore par leur penchant au vol. Ce vice, qui n'est pas réprimé par la crainte de l'autorité, les porte à enlever les fruits que la hauteur des tiges ne met pas hors de l'atteinte

de leur rapacité. La méfiance qu'ils s'inspirent mutuellement, à cet égard, les empêche de s'adonner à la culture facile de plusieurs végétaux sains et agréables qu'on trouve en abondance dans d'autres îles mieux policées. Elle leur a fait prendre, par manière de précaution, l'habitude de cueillir les bananes avant qu'elles soient parvenues à maturité, et même qu'elles ne soient entièrement formées.

Il n'y a d'habité que les terrains garnis de cocotiers et d'arbres à pain. La nature fait presque toujours les frais de ces plantations, les naturels se donnant rarement la peine de faire pousser ces arbres précieux dans les lieux où ils ne viennent pas spontanément. Les terres sont en propriété: les chefs en ont de considérables; ils habitent ordinairement les bords de la mer, et afferment les terres situées dans le haut des vallées pour une redevance modique en produits du sol. La volonté des deux parties fixe seule la durée du bail. Les propriétaires exercent naturellement une grande influence sur leurs fermiers, qu'on peut considérer comme vassaux; mais ce vasselage volontaire est un échange de bons offices entre le chef et ses fer-

1818.

miers. C'est la principale source de l'autorité des arikis (chefs), car ils n'ont d'ailleurs d'influence dans leurs vallées et dans leurs tribus que celle que donnent parmi des égaux les qualités physiques ou morales. Mais il n'y a réellement aucune autorité publique; nul ne doit compte de ses actions à qui que ce soit, et celui qui lèse en quelque manière les intérêts d'autrui n'a à craindre que de la part de la personne offensée ou de ses amis. On voit souvent des hommes possédant peu de terres jouir de plus de considération et être d'un plus grand poids que certains arikis, témoin l'ami de Ross, Agomohiti. Les chefs n'ont aucun ornement ni marque distinctive, que dans la manière de porter leurs cheveux. Ils n'adoptent pas la coutume de se partager les cheveux en rasant la tête depuis le milieu du front jusqu'à la nuque, et n'en font qu'un nœud derrière la tête; encore cette distinction ne leur est pas uniquement réservée, car j'en ai vu quelques-uns qui, sans être chefs, conservaient leur chevelure entière.

La propriété des terres n'est pas entièrement assurée aux possesseurs; il arrive quelquefois que le fort s'empare des biens du faible; un

1818.

parent puissant, de ceux d'un héritier en bas âge. J'ai été témoin d'un différend excité par les prétentions injustes d'un oncle sur une portion de terre de son neveu, fils du protecteur défunt de Ross. On avait tenu de bonne heure une espèce de conseil de famille, qui n'avait rien décidé. Nous arrivâmes peu après sa dissolution. Outre les parens et les amis de part et d'autre, les habitans de cette partie de la vallée étaient réunis en divers groupes; presque tous étaient armés de leur grand bâton, quelques-uns avaient des lances de bois dur (sagaies). On se disputait, on se faisait des reproches; de temps en temps la querelle s'échauffait jusqu'à faire croire qu'on allait en venir aux mains; mais tout se passa sans effusion de sang. Les seuls coups portés le furent par une tante de l'enfant à un de ses cousins: celui-ci eut le dessous; ce fut l'affaire d'un moment. Cette femme encore jeune et d'une grande taille, soutenait ainsi que sa sœur les intérêts de son neveu; toutes deux faisaient très-bien leur partie au milieu de ce vacarme, et n'y paraissaient pas déplacées. Lorsque la querelle s'échauffait le plus, on voyait plusieurs des compétiteurs abattre

1818.

les buissons avec leurs bâtons, comme pour essayer la force de leurs bras ou pour dégager le champ de bataille. Quelques hommes et beaucoup de femmes étaient simples spectateurs et se tenaient, pour la plupart, un peu à l'écart. Aucun d'eux cependant ne témoignait de crainte dans le cas qu'on en vînt aux mains. Les protecteurs de l'enfant étant les plus nombreux, son adversaire parut se relâcher d'une partie de ses prétentions. Mais quelques jours après, ayant pris des mesures dont il espérait plus de succès, il revint sur les terres de son neveu. Cette nouvelle tentative n'eut pas un meilleur succès. Ross ayant réuni dans la nuit, à l'insu de l'usurpateur, les partisans du fils de son ami, l'oncle n'osa tenter le sort des armes, et on le chassa de nouveau du terrain dont il se bornait alors à demander une partie. Ses projets iniques ayant complètement échoué de ce côté, il se tourna contre un de ses frères plus âgé que lui et aveugle, qui après l'avoir secondé dans ses tentatives contre leur neveu, ne se trouvant pas aussi bien appuyé que l'enfant, fut obligé de se réfugier dans un coin de sa

terre et d'abandonner le reste de sa propriété à son cadet.

Il est à remarquer que Kéatonouï (Porter), quoique premier chef, ne prit aucune part à ces querelles. Les amis ou parens des parties intéressées, s'en mêlèrent seuls. Dans les guerres de tribu à tribu, les prisonniers, sans exception d'âge ni de sexe, sont mis à mort et mangés, excepté ceux qu'il plaît aux prêtres de consacrer aux dieux, et qu'on enterre après les avoir égorgés. Ni les femmes ni les enfans ne peuvent assister à ces horribles repas; ce privilége est réservé aux guerriers et aux jeunes gens qui sont déjà tatoués. Dans les guerres civiles de vallée à vallée ou entre familles d'une même tribu, on ne mange pas les prisonniers. J'ai acquis par moi-même la certitude que les enfans sont non-seulement épargnés, mais peuvent aussi passer en toute sûreté sur les terres et devant la porte de l'ennemi de leur père.

Lors des grandes fêtes, toute hostilité est suspendue pendant le temps des préparatifs et trois jours après la célébration; les ennemis mêmes y sont accueillis, et pour traverser tout

1818.

le pays, il leur suffit de dire qu'ils vont à la fête de telle vallée. On les reçoit avec hospitalité ; ils prennent part aux repas et aux divertissemens, pêle-mêle avec ceux de la tribu qui en fait les frais. Ils partent ordinairement la nuit du troisième jour : cependant ceux que les suites du repas ou d'autres causes retiennent quelques heures au-delà du terme, sont épargnés.

Les habitans de Taïa-Hoy traitaient en ennemis les habitans des autres vallées ; ils tuaient et mangeaient tous ceux qui abordaient sur leurs côtes. Il n'y a que peu d'années que cet état d'hostilité permanent n'existe plus ; c'est au vieux chef Kéatanouï que l'humanité en a l'obligation. On n'est actuellement en guerre qu'avec Rahouga. Les habitans de cette île sont partagés en deux tribus entre lesquelles il règne beaucoup d'animosité. Nouhiva prend part à leurs querelles. Les Hapas étant alliés d'une tribu, les Havaux de l'autre, ils font des expéditions qui tournent toujours au détriment de cette île. Chaque parti enlève les cochons et les récoltes de son adversaire, coupe les cocotiers, les arbres à pain, en un mot, exerce toute

sorte de ravages. L'homme à peine sorti des mains de la nature ainsi que celui qui est corrompu par la civilisation, ne trouve pas d'ennemis plus redoutables que son semblable. Cette rage n'est pas moins étonnante que déplorable chez un peuple exempt de toute oppression, vivant des dons de la nature qui lui prodigue tout ce qu'exigent ses vrais besoins et ses plaisirs, et ne connaissant ni les richesses ni les jouissances factices. Pour leur malheur ils font une exception en faveur des instrumens de destruction. Les bons habitans de Nicobar ont, à cet égard, plus de sagesse ainsi que plus de vertu et de bonheur.

Après avoir ravagé les terres des Taïpis, le capitaine Porter (1) les avait obligés à faire la

(1) Le capitaine Porter, commandant la frégate américaine *l'Essex*, fit un séjour de plusieurs mois aux îles Marquises, pendant lequel il se joignit au parti de Keatanouï, et l'aida à soumettre les vallées voisines de Taïa-Hoy. Depuis cette alliance, Kéatanoui, qui avait changé de nom avec lui, s'est toujours fait appeler Porter. Cet officier était venu relâcher aux Marquises à la suite d'une croisière dans laquelle il avait détruit sur la côte du Pérou et aux Galapagos les baleiniers anglais, dont un seul lui avait échappé. Le plan de cette belle campagne, qui a élevé le capitaine Porter au premier rang dans la brillante marine des Etats-Unis, avait été connu et proposé au gouvernement par le

1818.

paix avec ceux de Taïa-Hoy qui étaient très-disposés à ne plus prendre les armes. Mais quand la crainte de voir revenir *l'Essex* fut évanouie, les Taïpis, qui gardaient toujours du ressentiment, recommencèrent les hostilités en tuant un prêtre qui était venu chez eux de confiance. Maintenant, la plus grande animosité paraît régner entre les deux tribus. Je n'ai pas connaissance qu'il se soit fait d'expédition importante contre les Taïpis; mais de petits détachemens passent quelquefois les montagnes, s'avancent furtivement sur les lisières peu habitées de leurs vallées, et enlèvent les malheureux qu'ils peuvent surprendre à l'écart. Ni le sexe ni l'âge n'est épargné; rien ne peut arracher la victime à la mort, ni l'empêcher de devenir la pâture de ses ennemis. Les prêtres seuls peuvent la réclamer au nom de leurs *Eatouas* (dieux). Ordinairement cette espèce

capitaine Ch. Baudin, alors lieutenant de vaisseau et une des espérances de notre marine, à qui sa perte, après plusieurs années, fait éprouver les plus justes regrets. Il est inutile de dire que le mauvais génie qui planait depuis si long-temps sur la marine française ne permit pas que ce projet fût adopté, quoique le capitaine Baudin ne demandât pour l'exécuter qu'une corvette à batterie couverte.

de consécration ne sauve pas la vie du prisonnier, mais il n'est pas mangé et on l'enterre auprès des cases où sont enterrés les fétiches. On m'a cité comme un fait unique qu'une jeune fille avait été préservée par un prêtre qui, après l'avoir gardée quelque temps chez lui, l'avait fait passer dans son pays.

Quoique ces insulaires aient leurs prêtres, je n'ai pu découvrir chez eux aucune trace de culte, ni aucune idée d'un être suprême. Les fétiches qu'on pourrait d'abord prendre pour des idoles, sont jetées sans soin dans des cases, et l'on ne montre pour elles aucune espèce de vénération. Tout ce que j'ai pu découvrir sur leurs croyances, c'est que les chefs et généralement tous ceux qui ont été renommés dans cette vie, pour leur force ou pour toute autre qualité physique ou morale, jouissent des mêmes avantages dans l'autre vie.

Les pirogues sont tabou pour les femmes, il leur est défendu d'y entrer lorsqu'elles sont à flot, et même de les toucher quand elles sont hâlées à terre. Le tabou s'étend sur les mâts, les balanciers, etc. de ces embarcations, quoiqu'on recueille souvent ces objets dans des

1818.

cases ou sous des hangards. On m'a assuré que ce tabou est en vigueur dans tout l'archipel. Ce que j'ai vu à Ohévahoa, me fait croire que le rapport est exact au moins quant à cette île. Un fait qu'on m'a cité, prouve qu'il en est de même à la Madeleine (Hathouheva). Je n'ai pas les mêmes preuves pour les autres îles. Il paraît d'après la relation de Marchand, qu'il n'était pas adopté à Taouhata, de son temps. Il peut y avoir été introduit depuis, car cette institution n'a souvent qu'une existence locale et même éphémère. Tel objet est tabou dans une vallée et ne l'est pas dans la vallée voisine; tel autre l'est aujourd'hui et ne l'était pas il y a un an. Ces interdictions n'ont lieu qu'à la volonté des prêtres; mais pour devenir générales dans une tribu, il faut que la proposition qu'ils en font soit adoptée par les chefs. Un prêtre déclare avoir communiqué avec un de ses confrères ou un chef défunt et devenu étoua (dieu) dans l'autre monde, en vertu du rang qu'il occupait dans celui-ci. Cet esprit lui a annoncé qu'il ferait éprouver les effets de sa colère à tout individu qui mangerait du cochon ayant telle marque, à la femme qui toucherait

certaine arme ou autre objet à l'usage des hommes. Voilà l'animal, l'objet désigné, sous interdit. Quelques vêtemens à l'usage de l'un des deux sexes sont tabou pour l'autre. Au reste ces peuples ont le bon esprit de laisser à leur étoua le soin de se venger eux-mêmes, et de punir ceux qui enfreignent le tabou. Aussi arrive-t-il souvent que les maladies ou tout autre malheur survenus à un individu peu scrupuleux observateur des tabous, sont considérés comme une vengeance de la divinité.

Beaucoup de ces insulaires meurent de vieillesse, sans presque avoir éprouvé les infirmités dont elle est si souvent accompagnée chez les peuples civilisés. Ils sont en général emportés par une consomption qui les mine lentement et sans les faire souffrir, jusqu'aux approches du dernier moment. Ils n'emploient aucun moyen pour le retarder, et ils ne paraissent pas y perdre; au moins ont-ils l'avantage de ne pas se tourmenter inutilement. J'ai vu plusieurs individus attaqués de ce mal. Ils se couchent dès qu'ils en sont atteints et attendent la conclusion, sans sortir à peine de leur case, avec une tranquillité au moins apparente : leurs proches s'empressent

1818.

de pourvoir à leurs besoins; on leur porte à boire, à manger; on les masse fréquemment, et voilà tout. Quand la maladie a fait des progrès, on s'occupe des funérailles et du cercueil; c'est une grande pièce de tronc de cocotier, évidée en forme de tuile, sur laquelle on expose le mort sans l'enfermer. On travaille aussi à faire la case où le corps doit être déposé. Elle est ordinairement attenante à celle qu'habite la famille. Tous ces préparatifs se font sous les yeux du malade, auquel ils doivent annoncer sa dissolution prochaine. Toutes ces dispositions, dont la vue serait pénible pour nous, ne sont considérées par ces insulaires que comme des témoignages de l'attachement de leurs proches, et ne leur causent sans doute aucun sentiment douloureux, car j'en ai vu plusieurs en pareil cas, qui ne paraissaient nullement affectés de ces soins lugubres. On trouve de ces bières dans presque toutes les cases. Elles sont polies avec soin, au moyen de corail pulvérisé: à la forme, on les prendrait pour des boucliers romains. J'ai aussi vu quelques hommes travailler à leur cercueil, quoiqu'il ne parût pas qu'ils dussent en avoir besoin de long-temps.

Aux approches de la mort, on fait une décharge de toutes les armes de la maison : les parens et les amis du même sexe que le malade s'assemblent autour de lui. Si c'est un personnage important par lui-même ou appartenant à une famille considérable, on y voit accourir tout ce qui tient un certain rang. J'ai été témoin à Nouhiva d'une de ces scènes de douleur. La personne qui en était l'objet était femme du vieux chef Pahoutéhé, surnommé l'Éléphant; depuis plus d'un an, elle était minée par une consomption qui paraissait devoir l'emporter incessamment. Quarante à cinquante femmes étaient réunies dans la case au milieu de laquelle on avait placé la malade, qui ordinairement occupait un petit réduit séparé à une extrémité. Toutes étaient vêtues de toile blanche, parées de leurs plus beaux ornemens et surtout d'une propreté parfaite, l'usage de l'huile et du safran étant absolument interdit pour ces cérémonies lugubres. Celle-ci ne l'était réellement qu'autour de la malade. Son mari lui tenait la main droite, un de ses fils la gauche; ils les frottaient doucement, les réchauffaient dans les leurs et les arrosaient de larmes. Les

1818.

pieds et les jambes étaient massés de même par des femmes qui, avec quatre ou cinq autres, les plus près de la malade, louaient ses bonnes qualités et déploraient en sanglottant la perte qu'elles allaient faire. Il régnait un certain accord dans ces lamentations; toutes les pleureuses n'employaient pas les mêmes expressions, mais elles parlaient sur le même ton, et terminaient simultanément leurs versets par des cris et des gémissemens cadencés qui étouffaient leur voix. Cet exercice étant d'autant plus fatigant que, pour la plupart, c'était un jeu forcé, les actrices étaient relevées de temps en temps, et allaient un peu à l'écart pour se reposer de la contrainte que leur avait imposé ce rôle pénible. Excepté les pleureuses en scène, le reste de l'assemblée paraissait très-peu affecté; on causait, on riait même, comme on aurait fait ailleurs, seulement en faisant moins de bruit. Si les jeunes filles s'abstenaient de faire des agaceries aux étrangers que la curiosité attirait, les vieilles les récompensaient de cette retenue peu commune, en faisant remarquer leur beauté aux nouveaux venus, et en les engageant obligeamment à leur rendre des hommages aux-

quels, par leur âge, elles n'osaient plus prétendre elles-mêmes. Cette comédie se répéta deux jours de suite, et chaque fois pendant cinq heures. Le troisième jour la malade avait recouvré une partie de ses forces, et lors de mon départ, plus de six semaines après, elle luttait encore avec vigueur contre la maladie, qui dans ces contrées-là du moins, n'a jamais la médecine pour auxiliaire.

Ces insulaires n'ont pas d'expression qui signifie lieu de sépulture. Ils ont cependant des cases destinées à recevoir exclusivement les morts : on m'a assuré qu'ils ne leur présentaient pas de vivres, et je n'en ai pas vu la moindre indice dans aucun endroit où on les déposât. Il est probable que les Espagnols qui en font mention furent conduits dans une case tabouée, où on avait préparé un repas pour les prêtres, à l'occasion de la mort de quelque chef, ou de quelqu'autre événement remarquable.

D'après ce que j'ai appris, les Indiens des Marquises n'ont pas la coutume d'aller pleurer leurs morts sur les montagnes, comme le dit Cook, mais bien dans les petites cases où on

1818.

les conserve. Celle où on avait porté l'homme tué par les Anglais était sûrement vers la montagne, et c'est peut-être d'après les signes qu'on faisait pour indiquer que les femmes avaient été de ce côté, que Cook a cru qu'elles pleuraient les morts sur le sommet des montagnes.

Les dimensions données dans Marchand, sur leurs habitations, sont celles des plus petites. La largeur ne varie guère que de huit à quinze pieds; mais on en voit qui ont plus de cinquante pieds de longueur et celles des propriétaires en ont rarement moins de vingt. Il est étonnant que les voyageurs français et anglais n'aient pas remarqué la disposition de la partie de la case qui sert de lit commun. Il règne sur le sol, le long de la muraille opposée à la porte, une pièce de bois arrondie de huit à dix pouces de diamètre. Parallèlement et à quatre pieds et demi de distance, il y a une autre pièce de bois aussi arrondie, mais plus forte que la première. L'espace intermédiaire est un air bien applani et couvert d'une herbe forte ou de petit jonc, sur lequel on étend des nattes.

Leurs armes se composent d'un arc, d'une fronde et d'une espèce de pique de bois très-dur.

Les habitans des Marquises, de même que ceux d'Otahiti, ont une manière de faire rôtir les viandes qui mérite une description toute particulière. Ils construisent des fours souterrains dont le fond est pavé; on y allume du feu sur lequel plusieurs pierres sont mises. Lorsque le four est suffisamment échauffé, on retire le charbon et les cendres, ensuite la viande, enveloppée de feuilles, est placée sous les pierres: le tout est recouvert de terre, et la viande ainsi cuite devient un mets délicieux.

Les étoffes sont tissues avec l'écorce d'un arbuste cultivé avec le plus grand soin. Cette écorce est mise en macération dans l'eau pendant quelques jours, lorsqu'on en a enlevé la surface extérieure, qui ne peut être utilisée à cause de sa dureté. Cette écorce est ensuite battue, et devient gluante en acquérant la viscosité d'une pâte ferme. Cette étoffe a autant de consistance que de force, et par le blanchissage elle acquiert une blancheur parfaite.

Pour battre ces étoffes, les Indiens se servent d'un morceau de bois très-dur, qui est équarri et rayé sur ses quatre faces. La circonférence est ordinairement de six pouces, et sa longueur,

1818.

le manche excepté, en a quinze. Cette étoffe devient extrêmement mince quand on la bat; aussi quand les insulaires désirent en avoir d'épaisses, ils en étendent deux ou trois pièces l'une sur l'autre et les collent ensemble.

La langue est douce, harmonieuse, flexible, et facile à prononcer. Le grand nombre de voyelles dont elle est composée lui donnent cet avantage, qui, au reste, est commun aux peuples qui vivent entre les tropiques.

Les habitans de Rahopou (une des Marquises) ont sur tous les autres l'avantage de ne pas avoir été troublé depuis long-temps par des querelles intestines; j'ignore si c'est à leur sagesse qu'ils doivent les douceurs de la paix, au moins est-il certain qu'en vertu d'un tabou depuis long-temps en vigueur, l'exportation du sandal est interdite : cette disposition, dont l'effet naturel est d'empêcher l'introduction des armes meurtrières dont la navigation inondent les autres îles, prouve combien cet interdit religieux, seule législation des insulaires du grand océan équinoxial, pourrait contribuer à leur bien-être, entre les mains de sages dépositaires qui, au lieu de l'usage frivole et ridi-

cule qui s'en fait souvent, sauraient l'employer avec adresse pour l'intérêt et le bonheur de leurs compatriotes.

Mais si les habitans de Rahopou sont paisibles entre eux, d'un autre côté ils sont cruels envers les prisonniers étrangers que le sort fait tomber entre leurs mains (1). Le brick anglais *la Matilda*, capitaine Fowler, étant à l'ancre devant cette île, fut pillé au mois d'avril 1815. Cinq naturels des îles de la Société, embarqués comme matelots, avaient déserté peu de jours auparavant et s'étaient joints aux naturels. Profitant d'une nuit obscure et d'un vent qui soufflait avec violence vers la terre, ils coupèrent les câbles qui retenaient le navire; la mer étant très-grosse il fut en peu de temps jeté à la côte et rempli d'eau. Lorsque les naturels virent qu'il était impossible de le remettre à flot, ils résolurent de massacrer tout l'équipage; ce qui paraît être en général la coutume des différentes îles de cet archipel, lorsque le mauvais temps ou quelqu'autre accident fait chavirer un canot étranger sur les côtes. Le capitaine Fowler avait heureusement

(1) Voyez *Asiatic journal*, n° 15.

1818.

gagné l'amitié du chef, nommé Nouhatou, qui présidait l'espèce de tribunal qui devait décider du sort de ces infortunés marins. Il permit sans peine le pillage de *la Matilda*, mais ne voulut jamais consentir au massacre de l'équipage. Ces malheureux voyaient, par le peu d'expressions qu'ils pouvaient comprendre et tous les gestes qu'on faisait, que leur vie dépendait de l'issue du débat qui s'était élevé à leur sujet. Plusieurs chefs, mais d'une autorité inférieure, s'opposaient fortement à Nouhatou; ce ne fut qu'après les plus ardentes sollicitations que celui-ci parvint à soustraire les naufragés à la fureur de ces barbares. On rapporte même que voyant que toutes ses prières et ses argumens ne faisaient aucune impression sur l'assemblée, il prit une corde et l'attachant autour de son cou, et de celui de son fils, il ordonna au chef qui était le plus près de lui de les étrangler tous deux, « afin que je ne voie pas, » dit-il, de mon vivant, une action aussi in- » fâme, et que moi et mon fils ne soyons pas » accusés d'avoir sanctionné par notre présence » la mort d'hommes qui ne nous avaient jamais » fait de mal. » Une action aussi magnanime

excita la surprise et l'admiration de ces sauvages, qui restèrent un instant stupéfaits d'étonnement, et ensuite s'écrièrent d'un mouvement unanime : Ariky ! Ariky ! (chef ! chef !) que les étrangers vivent ! nous voulons garder notre Ariky. La vie des malheureux Anglais fut sauvée, mais le navire fut entièrement pillé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

MAPPE-MONDE

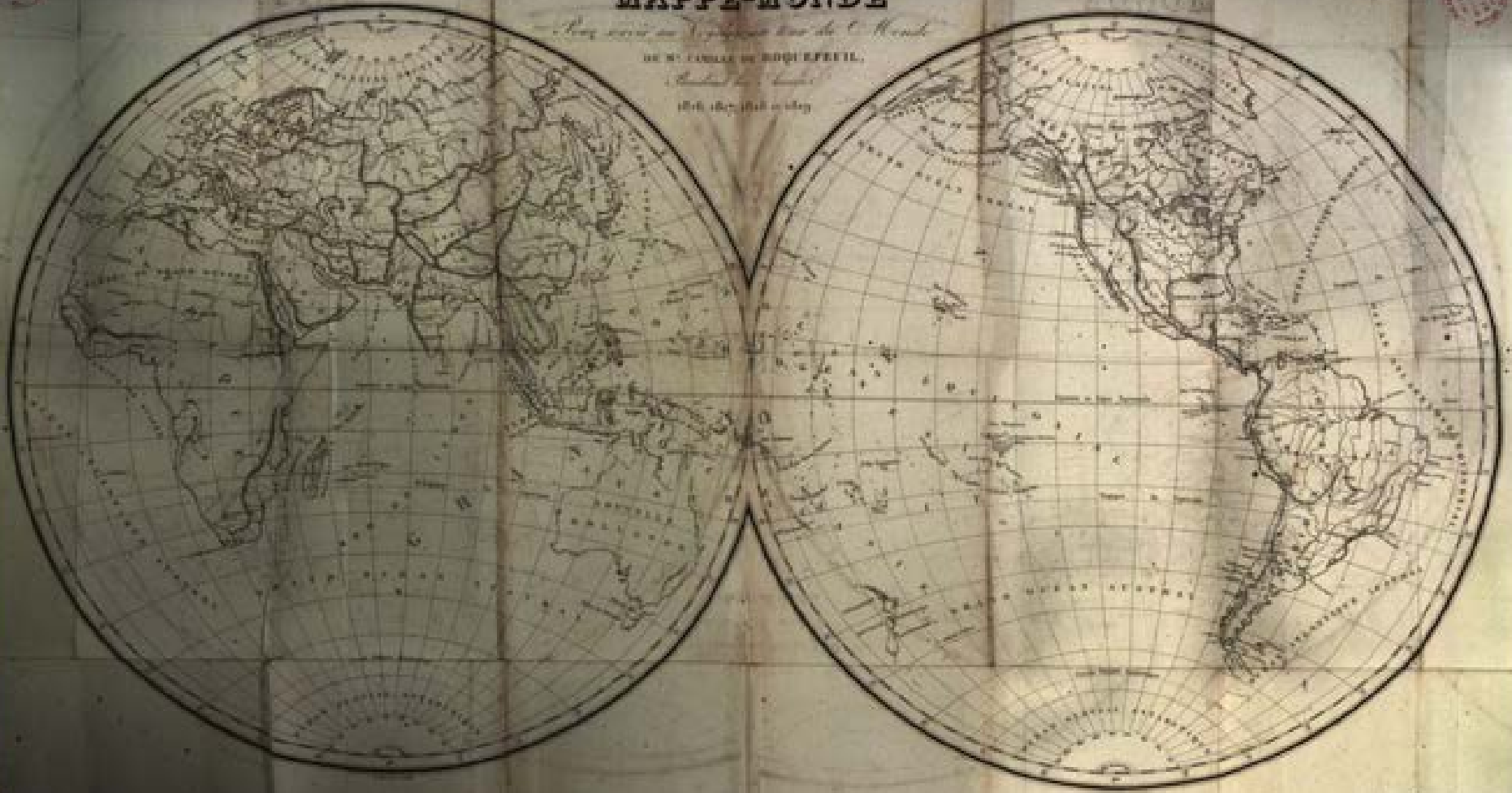


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. . . . . pag. v

INTRODUCTION. . . . . xj

CHAPITRE PREMIER.

Considérations préliminaires. 1

Armement du *Bordelais*. 4

Départ de Bordeaux. 5

Rencontre du *Defensor*. 11

Iles Malouines. 16

Terre de feu. 18

Détroit de Lemaire. 21

Rochers Barnavelt. 24

Passage au cap Horn. . . . . *ibid.*

Détroit de Magellan. 28

Relâche à Valparaiso. 35

Révolution au Chili. 40

Départ pour le Pérou. 46

Renseignemens sur le Chili. . . . . *ibid.*

Description de Valparaiso. . . . . pag. 50
Passage des Andes par l'armée du général Saint-Martin. 56
Combat de Chacabuco. . . . . *ibid.*

CHAPITRE II.

Arrivée au Callao. 63
Séjour à Lima. 69
Visite au vice-roi. 72
Visite à la vice-reine. 73
Echange de marchandises. 74
Rivière de la Rimac. 80
Tremblemens de terre à Lima et au Callao. 81
Détails sur le Callao. 83
Visite à l'arsenal. 86
Procession de l'âne. 89
Fêtes et divertissemens à l'occasion du jour de Pâques. 92
Combat de taureaux. 96
Combat de coqs. 98
Education des novices à bord des baleiniers anglais. 101
Village de Miraflores. 102
Observations sur le Pérou. 114
Détails sur Lima et sur les mœurs et coutumes de ses habitans. 121

CHAPITRE III.

Départ du Callao. . . . . pag. 132
Ile Albemarle. 134
Ile Charles. 135
Relâche à San-Francisco. 147
Le Bordelais échoue. 148
Présidio. 150
Détails sur les missions. 152
Père Ramon-Abella, supérieur d'une mission. 154
Rivière de San-Sacramento. 158
Incursion des Kodiaques. 161
Nouveaux détails sur les missions. . . . 163

CHAPITRE IV.

Départ de San-Francisco. 173
Relâche à Noutka. 176
Mouillage dans l'anse des Amis. . . . 178
Macouina, chef indien. 179
Noak, autre chef indien. 180
Détails sur Omoctéachloa et sa famille. . 185
Voyages indiens. 187
Caractère de Macouina. 189
Commerce de pelleteries. 190
Anse nommée Outza par les naturels. . . 193

Toilette des Indiens. . . . . pag. 200
Leur penchant au vol. 202
Indices que ces peuples sont anthropophages. 204

CHAPITRE V.

Départ de Noutka. 211
Pointe San-Raphael. 212
Ile de Flore. 213
Cap Flatterie. 215
Tempête qui met en danger *le Bordelais*. 218
Perte d'une baleinière et d'un canot. . . 220
Nanat, chef indien. . . . . *ibid.*
Détails sur une famille indienne. . . . 222
Vol d'une drisse de pavillon. 225
Indiens de Nitinat. 226
Port Désiré. 229
Acquisition de peaux. 230
Détroit de Fucca. 231
Iwanimilich, habitant de Tchinouk. . . 233
Relâche à la Bodéga. 235
Retour à San-Francisco. 239
Désertion parmi l'équipage. 241
Mort du maître d'équipage. 244
Les déserteurs sont arrêtés et mis aux fers. 245

CHAPITRE VI.

Départ de San-Francisco. . . . . pag. 246
Note sur les îles Marquises. 247
Promotion dans l'équipage. 249
Marquises de Mendoça. 250
Iles Marchand et Nouhiva. 252
Ross, Américain établi parmi les Indiens. 254
Le Bordelais est assailli par un grand nombre de jeunes et jolies femmes. . . . *ibid.*
Visite à Kéatanoui, dit Porter, chef indien. 255
Réception que ce chef fait au capitaine du *Bordelais*. 256
Portraits des Nouhiviennes. 257
Iles Nouhiva et Rahopou. 259
Village de Taoa. 262
Détails sur les insulaires de cette contrée. 263
Anse d'Atouona. 264
Anse d'Anamaté. 265
Départ pour Tava. 269
Echange contre des cochons et du sandal. 272
Travaux à bord du *Bordelais*. 275
Caverne remarquable. 276
Curiosité de deux Indiennes envers le capitaine du *Bordelais*. 279

Poème en l'honneur d'un petit-fils de Kéatanoui Porter. . . . . pag. 281
Pahoutéhé, chef indien, surnommé l'Eléphant. . . . . *ibid.*
Traite de sandal. 282
Vol de deux futailles. . . . . *id.*
Etonnante agilité des Indiens. 283
Poètes et musiciens ambulans. 284
Observations sur les habitans d'Hagatea. . 287
Acte de confiance de la part du capitaine du *Bordelais*, qui faillit lui coûter la vie. 288
Amitié de Iahouhania, prêtre indien. . . 291
La mauvaise santé de M. Siepki l'oblige à débarquer. 293

CHAPITRE VII.

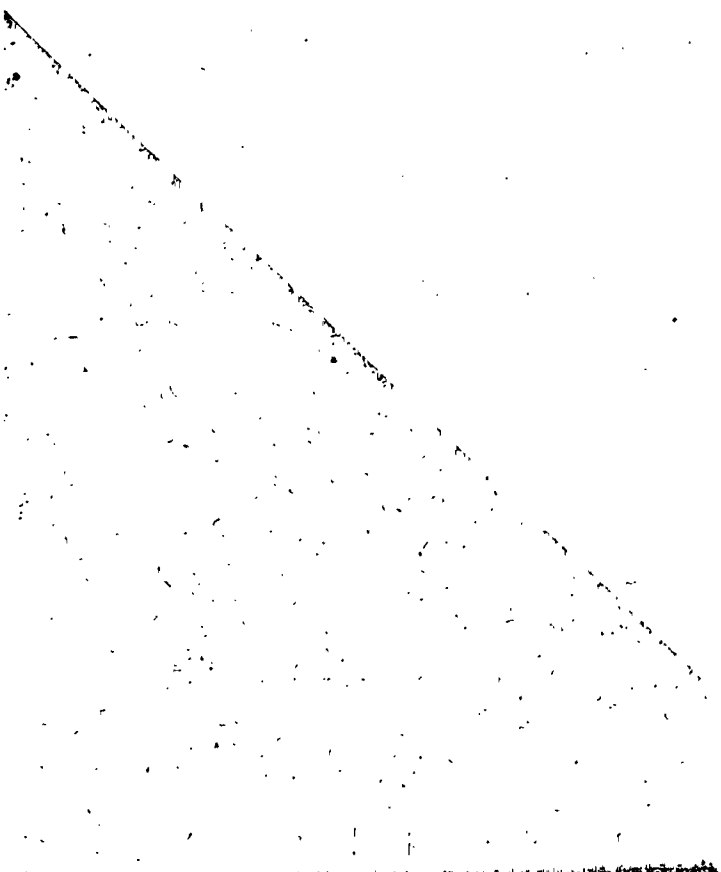
Détails sur les îles Marquises. 295
Ile Nouhiva. 277
Objets de commerce. 299
Observations importantes sur les blancs. . 300
Mœurs indiennes. 301
Habillement des hommes. 302
Habillement des femmes. 304
Union parmi les deux sexes. 306
Liberté des femmes. 308

Amitié des pères et mères pour leurs enfans. . . . . pag. 309
Respect pour ce qui appartient aux femmes. 310
Salut indien. . . . . *ibid.*
Tatouage. 311
Penchant que les insulaires ont pour le vol. 312
Caractère particulier. 314
Comparaison des Marquises avec Carnicobar. 315
Propriété des terres. 316
Pouvoirs et marques distinctives des chefs indiens aux Marquises. 317
Querelle indienne. 318
Hostilités suspendues pendant les fêtes. . 320
Guerre entre tribu. 321
Les insulaires mangent leurs prisonniers. 323
Les prêtres seuls peuvent sauver la vie aux prisonniers. . . . . *ibid.*
Tabou sur les pirogues. 324
Le tabou. 325
Maladies communes aux Indiens. . . . 326
Cercueil. 327
Cérémonie funèbre. 328
Habitations. 331
Armes. . . . . *ibid.*

Manière de faire rôtir les viandes. . . pag. 332
Etoffes. . . . . *ibid.*
Détails sur les habitans de Rahopou. . . . 333
Magnanimité d'un chef indien envers un équipage anglais. 335

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

00084871



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016